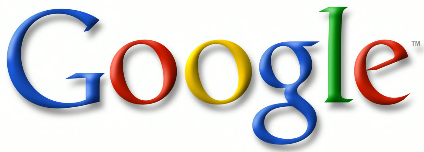
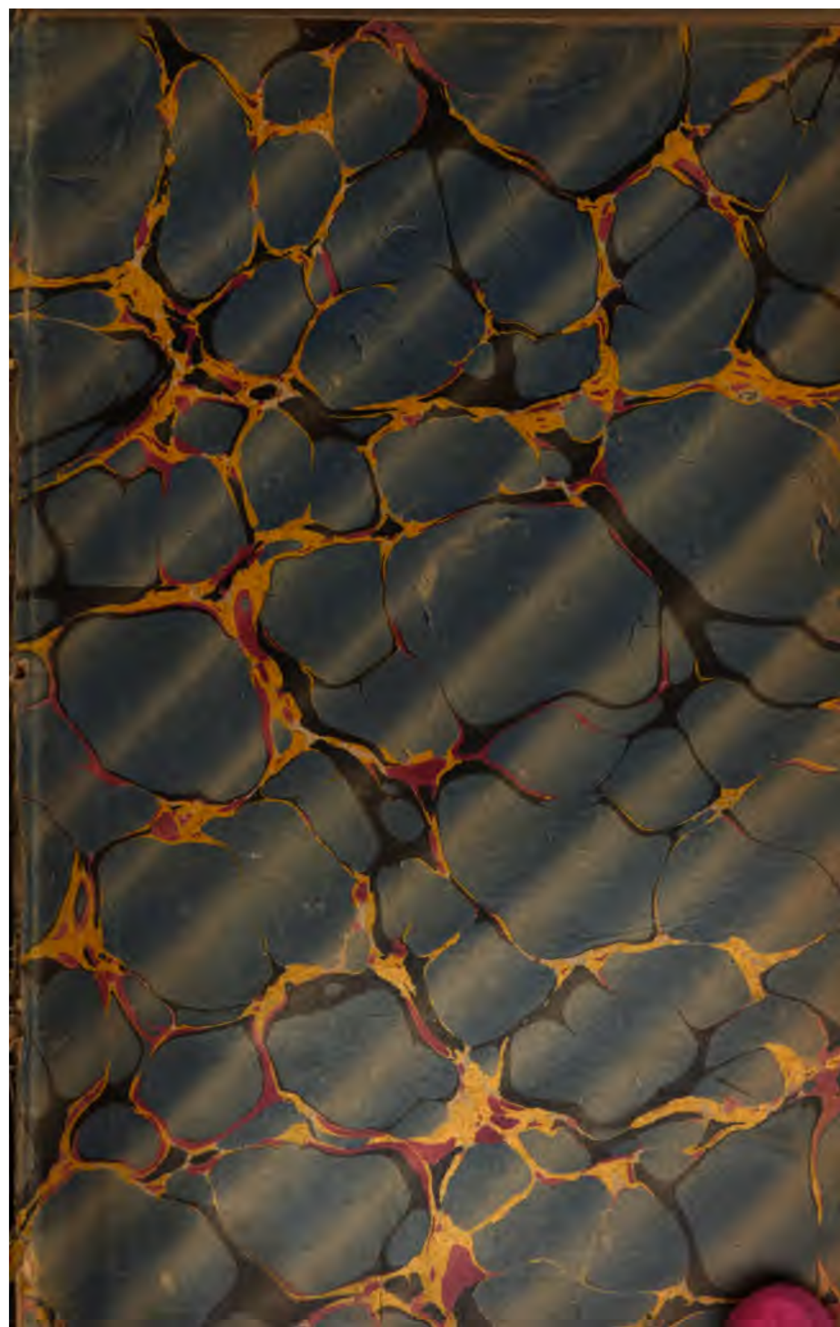
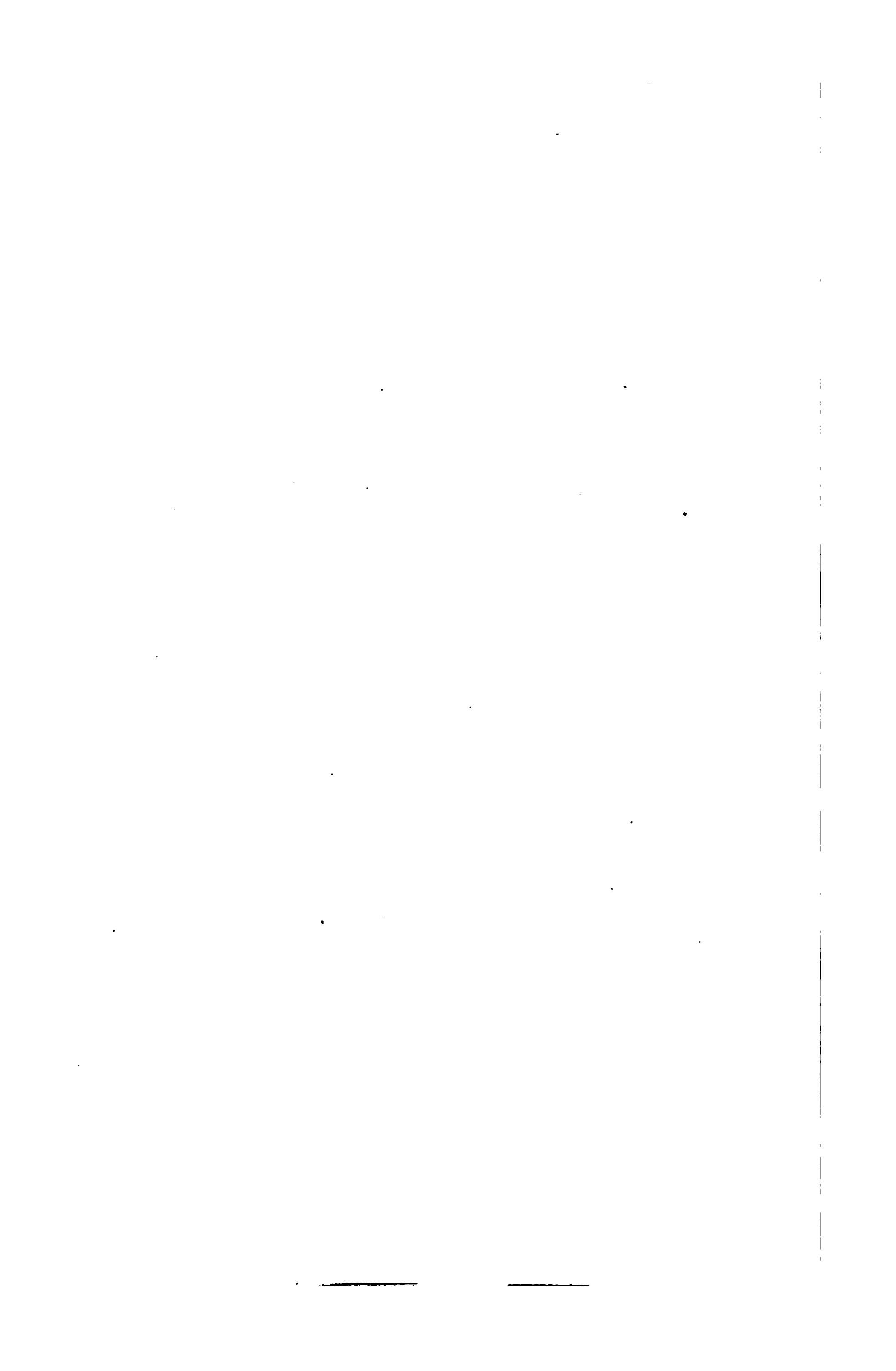





LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS
H.P. THIEME





A M. Eugène Veuillot
hommage de profond respect
A. Delfour

a

CATHOLICISME

ET

ROMANTISME

CATHOLICISME

ET

ROMANTISME

PAR

L'ABBÉ L.-CL. DELFOUR

Les origines religieuses du romantisme.
La poésie de l'âme chez les romantiques.
La poésie de l'âme chez les classiques. — Le matérialisme littéraire.
Encore le matérialisme littéraire.
De la sensibilité romantique considérée comme auxiliaire de l'intelligence.
La philosophie du romantisme selon Renan.
La part du protestantisme. — La sensibilité catholique.
Les romantiques n'ont pas « l'air chrétien ».
Quelques formes du mal romantique.
La religion des grands romantiques. — Les opinions littéraires des grands catholiques.
Le mal romantique à la fin du XIXe siècle.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny, 15

1905

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR DE CABRIÈRES

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER

Hommage de respectueuse et filiale affection.

C. D.

A M. Eugène Veuillot
hommage de profond respect
A. Delfour

a

CATHOLICISME

ET

ROMANTISME

pect de la divinité, la souffrance physique, la justice immanente des choses. Il a pleuré sur le crépuscule des dieux, il s'est incarné dans le voyant Tirésias, le sublime aveugle, confident et interprète de Loxias ; Sophocle est un prêtre ; il a du prêtre la gravité, la candeur, la piété, la hauteur de sentiments, le prosélytisme.

Puissé-je, s'écrie le chœur de l'*Œdipe-Roi*, puissé-je conserver toujours dans mes paroles et dans mes actions l'auguste sainteté dont les lois sublimes résident dans les cieux, où elles ont pris naissance, ces lois dont l'Olympe seul est le père, que les hommes n'ont point créées, et que l'oubli n'effacera jamais ; en elles respire un dieu puissant que la vieillesse ne peut atteindre...

« Puisse le dieu que j'invoque ne pas rendre inutiles nos efforts ! Jamais je ne cesserai d'implorer sa protection... Malheur à celui qui se laisse emporter par l'orgueil dans ses actions ou dans ses discours... Hélas ! on méprise les antiques oracles ; les choses divines s'en vont. »

Encore qu'il ait trop subi l'influence de la décadence grecque, Virgile appartient, lui aussi, comme Sophocle, à la grande tribu sacerdotale. Il croit à l'éternité de Rome et il croit aux vertus religieuses et civiques qui ont rendu possible cette éternité. Ne vit-il pas lui-même, par la pensée, la vie de son héros de prédilection, Énée, le prêtre mélancolique

et amoureux de liturgie, qui a longuement médité sur le triste sort des mortels malades ? Il est superflu d'indiquer ici la haute signification morale qui se dégage du théâtre de Corneille (1). Mais Racine lui-même a compris et fait merveilleusement comprendre tout ce qu'il y a de tragique et de noble à la fois dans les sentiments humains, les plus universels. Qui ne devine enfin, sous les plaisanteries trop souvent immorales de Molière, l'ardente curiosité philosophique qui a pour objet le sens de la vie ?

Avec de tels maîtres, un professeur, un tant soit peu expérimenté, peut éclairer, former, élever des jeunes gens naturellement portés vers ce qui est empirique, immédiat, vulgaire, utilitaire. La vérité générale, haute et bienfaisante, s'offre, en quelque sorte, à fleur de texte classique. De nos jours, où les adolescents aiment à se proclamer arrivistes dès l'âge de quinze ans, un enseignement moral désintéressé est particulièrement nécessaire. Il produit d'autant plus d'effet, venant des classiques, que tous firent preuve d'une probité professionnelle, hors de toute contestation. Sans qu'on ait à leur parler de la misère de Corneille et des profonds chagrins de Racine, les écoliers savent bien que Molière, le moins moral de ses glorieux émules,

(1) A plus forte raison, comprendra-t on pourquoi je ne parle pas d'un Bossuet, d'un Fénelon, d'un Bourdaloue.

mourut victime de son travail excessif et de son amour pour l'art.

Ils croyaient à la vertu des mots, ces écrivains consciencieux, et ils estimaient suffisamment belle et grande leur mission. Pas un seul n'envia le sort des soldats, des diplomates ou des hommes politiques du XVIIe siècle, et, au nom de tous ses confrères, Racine déclara fièrement, en pleine Académie, que la gloire d'un grand poète n'est pas inférieure à la gloire d'un grand capitaine.

Chez les romantiques, au contraire, l'absence de foi littéraire a pris des proportions absolument scandaleuses. Chateaubriand, qui fut ministre des affaires étrangères, puis ambassadeur, ne se consola jamais de la perte du pouvoir. Il songea, ou du moins il laissa dire autour de lui, qu'il songeait à un nouveau 18 Brumaire. Lamartine se considéra toujours comme un homme politique égaré dans les lettres. Quant à Victor Hugo, il faut lui rendre cette justice qu'il travailla sans relâche à perfectionner la technique de son art. Mais il ne perdit jamais de vue la politique, à laquelle, pour son malheur, il demanda toujours des inspirations immédiates. Il fut député et sénateur ; il se crut, un moment, ministre de l'instruction publique, et peut-être prépara-t-il sa candidature à la présidence de la République. Pour tous ces écrivains assoiffés de popularité, la littérature ne fut qu'un moyen d'arriver à la for-

tune ou à la gloire, un moyen quelconque, et qu'on eût volontiers laissé pour la politique.

Je ne pense pas que le grand art s'accommode ordinairement de ces fidélités intermittentes ; il ne révèle ses secrets qu'aux travailleurs persévérants, épris d'une passion unique. Fénelon, cet homme si extraordinairement doué de tous les dons du génie, Fénelon est mort sans avoir donné sa mesure, parce qu'il a poursuivi, jusqu'à la fin de sa vie, la chimère du pouvoir. Nos romantiques n'eurent pas sans doute plus de génie naturel que Fénelon, et ils s'abandonnèrent à des ambitions moins nobles et plus éloignées de la littérature que les siennes. En tout cas, ils ne méritent pas d'inspirer une confiance sans réserves à leurs lecteurs et aux jeunes gens forcés de devenir leurs disciples. Semblables à des écoliers retenus, malgré eux, sur les bancs d'une classe, la plupart des romantiques laissent deviner le désir profond qui les dévore de sortir de la littérature où les enferma la force des choses (1). On les voit trop occupés à chercher des pensées et des mots qui brillent, attirent, forcent les succès immédiats. On devine qu'ils sont arrivistes, et, d'instinct, leurs lecteurs cherchent les secrets de leur virtuosité plutôt que la vérité objective de leur enseignement. Ils forment un

(1) « Les lettres conduisent à tout, disait Villemain, pourvu qu'on en sorte. »

contraste saisissant avec les classiques, qui s'appliquèrent, sans hâte, à exprimer les rapports aussi absolus que possible, et, en quelque sorte, adéquats qui existent entre les mots et les choses.

En l'état actuel des esprits, cette question de la probité professionnelle des écrivains revêt un caractère particulier de gravité. Il s'agit de savoir si nos jeunes gens risquent d'exagérer le sérieux, la foi, la robustesse dans les convictions, ou si, au contraire, ils penchent plus que de raison vers l'ambition amorale ou immorale.

Or, il ne faut pas entendre longtemps les conversations qui se tiennent entre jeunes gens et hommes mûrs, pour se faire, sur ce point d'histoire contemporaine, une conviction très motivée. Les mots qui sont le plus en honneur appartiennent tous à un jargon innommable (tuyaux, pistons, truc, etc.) ; il constitue, à lui seul, une preuve que notre génération redoute, par-dessus tout, le reproche de naïveté. Pendant ce temps, personne ne se demande si une société composée de gens trop habiles n'est pas condamnée à une prompte et irrémédiable décadence. Comprend-on et se rappelle-t-on seulement les vieux mots chers à notre grand Corneille, honneur, devoir, conscience, dignité, foi, patrie, force morale ? Et c'est à des lecteurs ainsi disposés qu'on va donner pour conseillers, pour maîtres, pour directeurs spirituels, les écrivains romanti-

ques qui ne crurent jamais à l'efficacité de leurs propres discours !

Il est permis de s'étonner que la critique n'ait pas demandé des comptes de leur direction spirituelle aux chefs de l'école romantique. Ils se sont donnés comme des mages, des pasteurs désintéressés des peuples, comme des hommes doués d'une intuition supérieure, et ils ont réussi à faire passer cette peu modeste conviction dans l'esprit de leurs contemporains. On a donc le droit de leur poser, à nouveau, la trop fameuse question : « Qu'avez-vous fait de la France ? »

Une remarque qui s'impose tout d'abord, c'est que presque tous ces prophètes ont donné l'exemple des palinodies politiques les plus scandaleuses : on les vit, tour à tour, légitimistes, orléanistes, bonapartistes, républicains et socialistes, cléricaux et anticléricaux. Chateaubriand, il est vrai, se drapa, durant près d'un demi-siècle, dans sa fidélité royaliste. Mais nul n'ignore qu'il synthétisait, quand même, j'allais dire qu'il cumulait les opinions les plus disparates. Républicain de tendances, démocrate par bonté d'âme, aristocrate par profession, ainsi s'annonçait-il lui-même, et, ce faisant, il s'attirait la colère et la défiance de ses coreligionnaires politiques, les légitimistes, et aussi la sympathie, l'admiration, l'appui moral et littéraire de ses ennemis officiels, les révolutionnaires. Il vati-

cina souvent et abondamment ; mais dans tous ses écrits on trouve moins de conseils pratiques que de sous-entendus autobiographiques ou de prédictions décourageantes. S'occupa t-il sérieusement de la France ? Sans aucun doute ; mais il songea surtout à lui-même, à ses plaisirs, à ses colères, à sa vanité, à sa gloire. Il traita la France comme René traitait Céluta ou Pauline de Beaumont, ou Mme de Custine ou Mme Récamier : Chateaubriand daigna se laisser aimer par la France.

Bien plus inexcusable que Chateaubriand fut Victor Hugo, lequel vit toutes les humiliations de l'Année terrible. Il demeure entendu que l'Empire seul doit être rendu responsable de nos malheurs, — ce qui représente peut-être une explication trop succincte. Mais qui a contribué plus que Victor Hugo à rendre l'Empire possible d'abord, et ensuite nécessaire ? Il n'en éprouva pas cependant le moindre remords. Toujours sûr de son infaillibilité, il prononça, sans succès d'ailleurs et sans conviction, quelques imprécations patriotiques, et bien vite, il consacra toute sa vie à son auto-panégyrique coupé de magnifiques descriptions et de basses flagorneries adressées à la Ville-Lumière. La gloire de Victor Hugo ne compensait-elle pas l'humiliation de Sedan ? Le poète lui-même l'insinua, et sous le ministère Floquet, la France officielle le crut ou affecta de le croire.

Ne reprochons pas à Lamartine ses erreurs où un certain désintéressement noble apparaît : *res sacra miser*. Mais comment les délégués du gouvernement au ministère de l'instruction publique ont-ils osé proclamer maître de la jeunesse cet imprévoyant déclamateur qui s'appelait Michelet ? Est-ce parce qu'il a appelé de ses vœux la victoire et l'hégémonie de l'Allemagne du Nord ? Ou bien pensent-ils que ses tartarinades patriotiques n'affecteront, en aucune matière, la justesse d'esprit et la sincérité de leurs jeunes lecteurs ?

Comme Michelet, Renan travailla, de propos délibéré et même après les malheurs de 1870, pour l'hégémonie religieuse et morale de l'Allemagne. Il fit passer pour des axiomes indestructibles les élucubrations exégétiques de quelques érudits allemands, aujourd'hui oubliés ; il divinisa la science allemande ; il nous infusa la superstition de la philologie réelle et de la philologie formelle. M. Barrès affirme qu'il souffrit, par moments, de n'être pas sénateur, mais les malheurs de la France n'altérèrent jamais sa bonne humeur, qui alla sans cesse croissant.

Cette sérénité patriotique de tous ces grands hommes a quelque chose en soi d'irritant. Ils sont contents d'eux-mêmes, contents de leur siècle, résignés à l'amoindrissement de la France, et ils chantent en chœur la beauté des temps modernes.

Je cherche tous les jours le pourquoi de cette infatuation optimiste, sans pouvoir trouver une réponse suffisante. On comprendrait, par exemple, la joie de vivre, en ce siècle, si ce siècle avait vu se produire le triomphe de la justice et de la loi morale. Mais notre génération a dû assister impassible aux massacres d'Arménie ; elle ne s'émut pas de l'agonie du Transvaal: elle trouve naturel que le seul argent gouverne le monde.

On comprendrait, en particulier, la joie des Français s'ils assistaient au relèvement de leur patrie. Mais aux souvenirs de 1870 est venue s'ajouter la honte de Fachoda, tandis que, par le fait de la dépopulation, nous nous déclassons lentement et sûrement. Ils sont faciles à consoler, ceux qui trouvent une compensation suffisante à tant de malheurs, dans le succès de trois expositions universelles !

Alors quoi ? Il faut considérer le XIXe siècle et son prolongement comme une grande époque, parce que les rentiers voyagent en sleeping-car et parce que les ouvriers absorbent chaque jour de l'alcool et des articles de journaux? Telle est bien, je crois, l'arrière-pensée philosophique d'un grand nombre d'électeurs. Il serait temps, cependant, de ne pas la laisser s'étendre et dominer dans des milieux qui passent pour intellectuels. Certes, il ne saurait être question de se décourager, ni de re-

noncer au travail et à la lutte. Mais si l'on n'y prend garde, l'infatuation que nous lègua le XIXe siècle fera naître dans l'esprit des jeunes gens des illusions dangereuses, qui amèneront peut-être des catastrophes. Or, avec des préoccupations diverses et sur des tons très différents, presque tous les romantiques ont chanté l'admiration béate du présent et les gloires prochaines d'un âge d'or très certain.

Dans cet ordre d'idées, que de niaiseries Victor Hugo n'a-t-il pas popularisées parmi ses admirateurs ! Grâce à lui, l'opinion publique, objet d'innombrables flatteries, se considère comme très éclairée ; partant, elle est souveraine et infaillible. Essayez, un jour, d'émettre un avis qui ne concorde pas avec ce qu'il est convenu d'appeler les idées du jour. Inévitablement il se produira un phénomène dont on ne saurait trop relever l'importance symptomatique. Après que les principaux arguments auront été épuisés ou tout au moins énoncés, votre interlocuteur fera valoir en faveur de sa thèse l'opinion dominante, et il laissera deviner que cette opinion dominante représente, pour lui, l'*ultima ratio*, une sorte de tribunal suprême et sans appel.

Voilà l'état d'esprit que le XIXe siècle doit à Chateaubriand le royaliste prophète de la démocratie, à Lamartine le parrain du suffrage universel, à Victor Hugo le systématique flagorneur de la démagogie,

à Michelet et à d'autres. Osons penser et dire que cet état d'esprit est absolument déplorable. Le XIXe siècle français n'a pas su trouver une forme de gouvernement durable ; il n'a commis que des erreurs dans sa politique extérieure ; il n'a su qu'emprunter à l'Allemagne une philosophie malsaine et aussi antipathique que possible à notre esprit national ; il a ignoré la théologie, il a confondu la physiologie et la psychologie, il a mutilé la morale; il n'a pu aboutir, dans tout ce qui touche à la science de la vie religieuse, qu'à des résultats négatifs. Et il est satisfait de sa propre activité, et il applaudit à ses triomphes, et il se proclame infaillible !

Répudiant les traditions de Sainte-Beuve, la plupart des critiques universitaires de nos jours se contentent d'expliquer et de paraphraser les grands écrivains du XIXe siècle ou de chanter leur gloire. La comparaison devrait se faire entre les classiques et les romantiques dans des conditions d'impartialité absolue. Ces derniers ont composé, par exemple, de nombreux et magnifiques clairs de lune, depuis Chateaubriand jusqu'à Paul Verlaine, en passant par Lamartine, Hugo, George Sand et d'autres. Quoi de plus agréable que de faire choix de quelques-unes de ces pages, puis de les mettre en parallèle avec les quelques lignes célèbres de Bossuet ? « Je me suis levé pendant la nuit avec

David pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées. — Qu'ai-je vu, ô Seigneur, et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie! Le soleil s'avançait, et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés: les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés... »

Les quelques lignes de Bossuet représentent évidemment peu de chose en comparaison des innombrables volumes sublunaires dont se glorifie la littérature romantique. Mais elles obligeront critiques et professeurs à se poser quelques questions intéressantes. Est-il normal, est-il littéraire, est-il digne d'un homme de se livrer ainsi à de nocturnes rêveries, langoureuses le plus souvent et consacrées au culte du moi? A qui sait les interroger, la lune et les étoiles ne tiennent pas de longs discours ; elles disent comme au Psalmiste, comme à saint Augustin, comme à Bossuet : « Monte, monte plus haut! » Les romantiques redoutent cette ascension ultra-sidérale; après s'être élevés jusqu'à la voie lactée, jusqu'à Sirius ou à Vénus, ils aiment, d'ordinaire, à redescendre dans les demi-ténèbres de leur moi.

Les maîtres chrétiens sauront demander aux

constellations qui brillent au-dessus de leurs têtes, d'autres leçons. Ils feront remarquer à leurs élèves que l'obscure clarté qui tombe des étoiles permet aux héros cornéliens de jeter à la mer les ennemis de leur patrie et de leur foi. Ils diront à leurs élèves la marche à l'étoile de Bethléem, l'attitude d'Abraham regardant le ciel par une belle nuit d'Orient, tandis qu'il songe à sa postérité, le lyrisme supérieur de la prophétesse Déborah qui avait eu pour alliées les étoiles, dans sa lutte contre Sisara.

Veut-on un second terme de comparaison entre classiques et romantiques? M. José-Maria de Hérédia entre dans une chapelle abandonnée ; il voit inscrits sur les dalles les noms des chevaliers et des grandes dames d'autrefois, il songe un instant à leurs vertus ou à leurs malheurs ; puis il s'arrête longuement devant

La rose du vitrail toujours épanouie.

Le vers est beau, certes, mais je ne puis supporter cet enthousiasme archéologique d'où naît une si profonde indifférence pour les beautés de la vie morale. Puisque les héros et les chrétiennes ne sont plus, que nous importe l'éclat de cette rose toujours épanouie? Elle a perdu sa principale raison d'être, savoir : l'admiration des yeux qui maintenant sont fermés pour toujours.

Au contraire, voici le paradis que la mère de Villon contemplait au Moutiers dont elle était paroissienne :

> Paradis peint où sont harpes et luths
> Et un enfer où damnés sont boulluz...
> L'un me fait peur, l'autre joie et liesse.

Ces trois vers permettent de comprendre comment l'Église du moyen âge, qui était si classique, savait parler au peuple par ses merveilleuses verrières. Ils vivent, les vitraux de la cathédrale, ils réjouissent les yeux des humbles et versent dans les cœurs la joie, les consolations surnaturelles, la crainte de Dieu et l'espérance. Ainsi les choses se subordonnent aux idées et aux sentiments, elles prennent part à la vie religieuse et morale du peuple chrétien.

La plupart des romantiques ne voient que les choses en elles-mêmes.

Quelqu'un se dira peut-être qu'à étudier les romantiques dans cette disposition d'esprit, on s'expose à les méconnaître et à les ignorer. Mais encore une fois, le seul danger que courent, pour le moment, les maîtres du romantisme, provient d'un excès d'admiration de la part de leurs disciples. Admettons cependant qu'ils soient, un jour, exilés de nos programmes ou qu'ils y occupent une place très restreinte : est-ce que le malheur serait si

grand, en vérité ? Il ne serait peut-être pas impossible de prouver que la plupart des beautés authentiques et durables du romantisme, on les trouve chez les classiques.

CATHOLICISME ET ROMANTISME

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES RELIGIEUSES ET MORALES DU ROMANTISME. JEAN-JACQUES ET RENÉ

I. — Jean-Jacques Rousseau se fait à lui-même un piédestal de ses fautes. Profanation systématique des sentiments et des mots les plus respectables. Absence de jugement. Succès moral de la *Nouvelle Héloïse*. Les *Confessions*. Mme d'Houdetot et l'âme de Jean-Jacques Rousseau. Rôle de Mme d'Epinay, de Grimm, de Saint Lambert et de la Thérèse. La profession de foi de Julie et la communion de Jean-Jacques. L'état d'esprit dreyfusiste. M. de Saint-Germain confesseur de Rousseau. Extraordinaire puissance de Rousseau.

II. — Le XIXe siècle n'est que le règne prolongé de Chateaubriand. *Génie du Christianisme* ou *René ? René* c'est l'âme même de Chateaubriand. Le dominateur du XIXe siècle dominé par Rousseau. Parallèle entre Chateaubriand et Rousseau : la nature, mélange de corruption et de religiosité, supériorité (peu enviable) d'Amélie sur Julie. En quoi consiste le génie de Chateaubriand. Médiocrité de sa psychologie. Emphase, religiosité et inexpérience apologétique. La foi d'Amélie comparée aux aveux de *Carmenta* dans le *Prêtre* de Némi.

I

Que Rousseau ait marqué de son empreinte tous ou presque tous les écrivains du XIXe siècle, les Michelet, les George Sand, les Quinet, les Renan, les Hugo et, aussi, hélas ! les Chateaubriand, les Lamartine et les Lamennais, le fait est malheureusement trop certain, mais il

n'est pas assez connu. Catholiques, conservateurs et patriotes ne cessent de s'étonner que la Révolution suive son cours, détruisant, sur son passage, tout ce qui est chrétien et français. Comment s'arrêterait-elle, puisque les idées et les sentiments qui lui donnèrent naissance se perpétuent sous nos yeux ? Soit absence d'originalité vraie, soit désir de basse popularité, la plupart des grands maîtres du XIXe siècle se contentèrent de commenter Rousseau ; ils furent ses « échos sonores ». Leurs médiocres successeurs n'ont garde d'innover : ils copient, ils enjolivent à leur façon, ou ils rabâchent ce qui a été dit et redit depuis cent cinquante ans. Le hideux sourire de Voltaire ne voltige plus sur les lèvres de nos contemporains, mais la moue de Rousseau contracte souvent leurs physionomies.

Quelle était donc, et quelle est encore la nature intime de cette âme étrange qui ne veut pas mourir et qui inspire, en ce moment, sans qu'ils s'en doutent, tant de plumitifs et tant de politiciens, tant de sectaires et tant de pédantes, liseuses de romans ?

Voltaire et Rousseau, a dit un jour M. Brunetière, deux pauvres sires. « Quand je pense à l'un, je préfère toujours l'autre. » On a le droit de regretter que M. Brunetière ne se soit pas prononcé plus nettement sur un cas très intéressant et très clair. S'il était permis d'employer, à propos de ces deux grands favoris du peuple, une expression populaire, je dirais que Voltaire est une franche canaille, au lieu que Rousseau est une canaille qui n'est pas franche. Et donc, le second est plus odieux que le premier.

Rousseau fut voleur, débauché, on aurait presque le droit de dire incestueux, calomniateur, en matière grave (il déshonora et fit chasser, d'une maison honnête, une jeune fille innocente), défroqué, apostat (deux fois), parasite, mégalomane, si orgueilleusement mégalomane qu'il en devint fou. Lui, le grand réformateur de l'éducation nationale, il mit ses enfants, tous ses enfants, à l'hôpital. Une fois au moins, il se rendit coupable d'outrage public aux bonnes mœurs. Voilà, certes, de grandes fautes, sinon des crimes, qui devraient, semble-t-il, déshonorer un homme à tout jamais.

Pour ceux qui ont étudié, avec un tant soit peu d'attention, la biographie de Rousseau, ce simple énoncé, déjà si accablant, ne constitue qu'une faible, très faible partie des charges qui pèsent sur lui. Après tout, ceux pour qui la vie fut particulièrement dure et féconde en enseignements immoraux méritent quelque indulgence. Si Rousseau parlait de son passé, comme il convient, c'est-à-dire avec une humilité et un regret sincères, il aurait tôt fait de se concilier les sympathies, ou tout au moins l'indulgence, de ses lecteurs honnêtes.

Mais en confessant toutes ces hontes, Rousseau se tresse à lui-même des couronnes : de ses péchés infamants il se fait un piédestal, du haut duquel il brave ses contemporains, la postérité et Dieu lui-même. On se souvient de l'admirable réponse que fit saint François d'Assise au bon frère Masseus : « Tu veux savoir, frère Masseus, et bien savoir, pour quelles raisons le monde

entier court après moi? Cela provient des yeux très saints de Dieu qui sont toujours ouverts, et partout, sur les bons et sur les méchants. Or, ces bienheureux et très saints yeux n'ont pas vu de plus grand pécheur que moi, ni d'homme plus ignorant et plus misérable, et c'est pourquoi j'ai été choisi, moi, la plus vile des créatures. » Jean-Jacques Rousseau, l'homme qu'on chassa de toutes les sociétés honnêtes pour des raisons connues, écrit bravement : « J'avais toujours ri de la fausse naïveté de Montaigne qui, faisant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin de ne s'en donner que d'aimables ; tandis que je sentais, moi, qui me crus toujours et qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y avait point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne recèle quelque vice odieux. »

A cet orgueil effroyable Rousseau joint une inconscience prodigieuse, que les esprits simplistes confondraient aisément avec l'hypocrisie. Toujours il parle de sa vertu, de son amour invincible de la vertu, et des persécutions qu'il souffre pour la vertu ; il rend de solennelles actions de grâces au juste ciel, protecteur de la vertu. Or, ces magnifiques professions de foi annoncent toujours, ou interrompent, ou terminent des récits plus que scabreux, à moins qu'elles ne servent de prétexte à la glorification des sentiments les plus bas.

Recouvrir ainsi de vocables pudiques et nobles les pratiques vicieuses, constitue un état d'esprit non seulement immoral, mais encore antifrançais. Par exemple, Mme de Warrens entraîne au mal le jeune Jean-

Jacques Rousseau, de douze ans moins âgé qu'elle. Voici en quels termes, un demi-siècle plus tard, Jean-Jacques vieilli raconte ce fait, à tant de titres honteux : « Mme de Warrens me prépara par des entretiens pleins de sentiment et de raison. Cependant, quelque excellents et utiles que fussent les discours qu'elle me tint, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritaient... Je le repète, Mme de Warrens était bien née, son cœur était pur, elle aimait les choses honnêtes, ses penchants étaient droits et vertueux, son goût était délicat... »

Des œuvres de Rousseau, l'abominable procédé est passé, sans modification appréciable, dans les œuvres de George Sand ou de ses émules ; il est devenu comme une habitude de l'âme contemporaine. Lorsqu'une héroïne de roman se livre à de hautes considérations sur la pureté ou la beauté des lis, ou le doux rayonnement des étoiles, ou bien encore sur la blancheur immaculée des neiges éternelles, ne craignez pas de prédire sa chute prochaine et honteuse. Ainsi, dans notre douce France, dont les opinions morales étaient jadis si nettes, l'odieux Jean-Jacques a brouillé, en une sorte de mixture infâme, la notion de bien et la notion de mal, le vice et la vertu, la corruption et la pureté.

Egarés par lui, les poètes les plus idéalistes et les plus religieux ne cessent de profaner les mots les plus respectables et les plus saints. Lamartine, qui était né bien Français, pourtant, compose, sous l'influence de son Jean-Jacques, des quatrains comme celui-ci :

Elle rêvait, sans doute aussi, que l'innocence
Gardait contre un désir ses roses et ses lis ;
Que j'étais *Jocelyn* et qu'elle était *Laurence*,
Que la vallée en fleurs nous cachait dans ses plis.

Traditionnelle soupe de myosotis, remarquent les sceptiques indulgents; mais ils oublient que cette soupe est empoisonnée.

Tout en corrompant le cœur de ses disciples, Jean-Jacques fausse leur esprit ou plutôt il le détraque pour jamais. Il en arrive à ce point d'inconscience et d'illogisme où l'on se porte à soi-même des coups mortels. Dans les *Confessions*, il se vante, maintes fois, de n'avoir jamais été crapuleux, ce qui ne laisse pas de surprendre ceux de ses lecteurs qui se souviennent. Mais, dans *la Nouvelle Héloïse*, Julie écrit tout crûment à Saint-Preux : « Ah ! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte et n'ajoutez point le mensonge à la crapule (1). » Or, Saint-Preux, c'est Jean-Jacques lui-même, mais Jean-Jacques idéalisé, embelli, enrichi de mérites imaginaires.

Il se trouvera peut-être quelque philosophe pour voir, dans une aussi choquante contradiction, comme une ébauche de l'antinomie kantienne. N'abusons pas de l'antinomie kantienne, appelons plutôt chat un chat, et Rousseau un misérable chez lequel dominent tour à tour, ou à la fois, l'habitude du mensonge, la folie et l'immoralité.

A toutes ces maladies mentales ou morales il joint

(1) *La Nouvelle Héloïse*, partie II, lettre XXVII.

une impudence rare, une impudence qui ne fut jamais surpassée. Il s'écrie, dans la préface de *la Nouvelle Héloïse* : « Il faut des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai publié ces lettres... La jeune fille qui, malgré le titre, osera lire une seule page de mon roman, est une jeune fille perdue. »

Mais alors, dans quel but l'auteur, un laquais (1) devenu sophiste, a-t-il pris la plume ? Oyez le grand mystère : « Mon recueil peut être utile aux femmes qui, dans une vie déréglée, ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. » Point n'est besoin de réfuter ce pitoyable raisonnement, dont certains romanciers contemporains ne craignent pas de se servir encore.

Pour être édifié sur le cas de Rousseau, il suffit de se reporter au chapitre xie de la deuxième partie des *Confessions*. Notre austère et infatigable prédicateur de la vertu constate, avec une fatuité qu'on ne sait comment caractériser, le succès foudroyant de *la Nouvelle Héloise* : «... Dans le monde, dit-il, il n'y eut qu'un avis ; et les femmes surtout s'enivrèrent et du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris. J'ai de cela des preuves... »

Tels furent les résultats que produisit, dans les âmes parisiennes, la genevoise éloquence de Julie, et telle est l'intime satisfaction avec laquelle le très ver-

(1) Je n'attache à ce mot aucune signification sociale, mais il a, au point de vue moral, une force dont il serait très regrettable qu'on se privât toujours.

tueux Jean-Jacques les consigne dans ses souvenirs. Et non seulement il n'éprouve aucune inquiétude de conscience, mais encore il dit d'avance anathème à tous ceux qui ne reconnaîtront pas en lui le défenseur de la vertu le plus autorisé. « Que si, dit-il, après avoir lu mon livre tout entier, quelqu'un m'osait blâmer de l'avoir publié, qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre ; mais qu'il ne vienne pas me le dire ; je sens que je ne pourrais de ma vie estimer cet homme-là. »

L'estime de Jean-Jacques, les honnêtes gens n'en ont que faire, mais ils se demandent quelles sont les pages de *la Nouvelle Héloïse* qui seraient à ce point morales et bienfaisantes. Il n'est pas douteux que Rousseau fait ici allusion, premièrement à la victoire que Julie et Saint-Preux remportent sur leurs passions, secondement à la longue profession de foi religieuse qui sert de couronnement à *la Nouvelle Héloïse.*

Chacun de ces titres de gloire mérite d'être examiné.

J'avoue que les héros de *la Nouvelle Héloïse* évitent ordinairement le péché, alors même qu'ils s'appliquent, avec persévérance, à faire naître sans cesse l'occasion prochaine du péché. Mais l'invraisemblance des circonstances imaginées par Rousseau est prodigieuse. A-t-on jamais rencontré, dans la vie, quelque chose qui rappelle, même de fort loin, le ménage à six formé par Mme de Wolmar, Mme d'Orbe, Saint-Preux, Mylord Edouard Boston, M. de Wolmar et M. d'Orbe ? L'attitude, les paroles et les actes de tout ce monde ver-

tueux soulèvent de dégoût quiconque a un peu de sens moral. Malheureusement on ne peut pas, entre gens honnêtes, s'expliquer sur cet horrible sujet. Julie, la vertueuse Julie, l'austère Julie, la sermonneuse Julie, tient à Saint-Preux des propos qui sont de nature à faire rougir les moins délicats. Qu'elle bénéficie donc, cette éloquente dévote, du silence qui se fait, dans les milieux chrétiens, sur ce qui est troublant et immoral.

A plus forte raison est-il impossible de s'expliquer nettement sur le cas de Saint-Preux.

Pour juger la valeur morale de *la Nouvelle Héloïse,* il suffit de se reporter aux *Confessions*. Celles-ci expliquent celle-là. Julie de Wolmar, c'est, dans une certaine mesure, Mme d'Houdetot, c'est, plus encore, l'âme de Jean-Jacques lui-même. L'auteur se révèle tour à tour, dans les confidences de Julie, dans les développements romantiques et oratoires chers à Saint-Preux, et enfin dans les infects récits des *Confessions*. Or, rarement l'humanité apparut plus misérable, plus abjecte et plus laide que dans le roman — trop authentique celui-là — qu'ébauchèrent ensemble Jean-Jacques, Mme d'Houdetot, Mme d'Epinay, Grimm, Saint-Lambert et peut-être la Thérèse. Entre *la Nouvelle Héloïse* et les *Confessions* existe un parallélisme, fait de ressemblances et de contrastes, toujours clair, et aussi accablant que possible, non seulement pour la littérature, mais pour toute la société du XVIIIe siècle.

Quand l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* raconte des faits approximativement convenables, il invente ou il affirme le contraire de ce qu'il a vu. Exemple: Julie de

Wolmar et Claire d'Orbe s'aiment d'une amitié passionnée, maladive et extravagante, qui forme un contraste magnifique avec la haine mortelle que s'étaient vouée Mme d'Epinay et Mme d'Houdetot. De même, la noirceur mélodramatique du traître-né qui s'appelle Grimm, s'oppose symétriquement à la sublime et invraisemblable générosité de Mylord Edouard. Mais au contraire, lorsque Saint-Preux fait le portrait que l'on sait des Parisiennes à la mode, il reste, paraît-il, au-dessous de la vérité.

Il ne faut donc jamais séparer les *Confessions* de *la Nouvelle Héloïse*: ces deux ouvrages constituent un tout unique, d'une laideur morale qu'on n'a pas surpassée. Telle page des *Confessions* est aussi pornographique que les morceaux les plus célèbres de Zola, et cette page se retrouve dans *la Nouvelle Héloïse*, mais embellie de je ne sais quelles considérations éloquentes sur la vertu. Rousseau-Saint-Preux est le plus grand entrepreneur de corruption publique dont la France ait souffert les atteintes.

D'autres furent plus cyniques que lui, quelques-uns se montrèrent plus perfides; mais les premiers inspirèrent aux lecteurs bien élevés une répugnance salutaire; les seconds ne firent le mal que dans une sphère restreinte. Rousseau-Saint-Preux s'adressa d'abord à toutes les classes de la société, aux grands et au peuple, aux mondains et aux politiciens, aux pédagogues et aux philosophes, aux lettrés et aux femmes, surtout aux femmes ; il se posa bruyamment en champion de la vertu, pour attirer les naïfs, en même temps qu'il eut

soin de multiplier les peintures licencieuses, pour amuser et retenir une société pervertie.

De nos jours les seuls lettrés, je pense, lisent l'œuvre de Rousseau, mais des successeurs fidèles à sa mémoire ont recueilli les diverses parties de son immense héritage ; ils ont rempli ou ils remplissent, chacun, une des innombrables fonctions dont il s'acquittait à lui seul avec tant d'éclat. L'auteur de *René*, Lamartine, Vigny, Musset, Hugo, George Sand, Michelet, Quinet, Renan, ont développé les conséquences des principes posés par Rousseau, ils n'ont rien ajouté à sa doctrine essentielle.

Qu'est-ce que *Jocelyn*, par exemple, sinon une paraphrase versifiée du *Vicaire Savoyard ?* Qu'est-ce que l'œuvre de Michelet, sinon le renversement historique du point de vue catholique et français ? Qu'est-ce que l'œuvre de Renan, sinon une longue polémique, dont le but est la soumission de la théologie française au rationalisme protestant ? Les pédagogues officiels de nos jours, qui imposent au malheureux peuple de France la prétendue neutralité scolaire, appliquent, consciemment ou inconsciemment, les principes formulés dans l'*Emile*. C'est l'esprit du *Contrat social* qui anime les jacobins du bloc, persécuteurs de l'Eglise.

Une réaction partielle s'est produite, grâce à Dieu, contre Rousseau, et comment ne se serait-elle pas produite ? Tous ceux qui ont l'âme, je ne dis pas seulement catholique, mais française et classique, ont Jean-Jacques en horreur, alors même qu'ils subissent sa domination : mais ils sont encore la minorité et ils ont à

lutter contre toutes les forces administratives. De tous les maux qui accablent notre malheureuse patrie, il n'en est pas un qu'on ne puisse attribuer à Jean-Jacques. Schérer constatait, il y a bientôt un quart de siècle, que le sophiste genevois avait introduit dans le sang de la France un venin que personne n'avait encore extirpé. Même en ce moment, l'opération est loin d'être achevée, et il devient de plus en plus certain que si les hommes compétents reculent devant l'emploi des médicaments énergiques, le maudit venin tuera la France.

Mais Rousseau, enseigne-t-on couramment dans certains milieux officiels ou officieux, Rousseau a le mérite d'avoir restauré en France le sentiment religieux, et ce mérite lui fait pardonner tous les torts graves que lui reproche un patriotisme éclairé. C'est là, j'imagine, le second titre de gloire auquel Rousseau fait allusion dans l'insolente préface de *la Nouvelle Héloïse.*

Oui, sans doute, Julie, le vicaire savoyard, Saint-Preux et le Jean-Jacques des dernières *Confessions*, font volontiers parade de leurs sentiments religieux, en quoi ils se montrent supérieurs à Voltaire et aux voltairiens; mais il faut y prendre bien garde, cette religion qu'on dit nouvelle, c'est, tout simplement, le rationalisme le plus protestant et le plus agressivement anticatholique. « J'ai vécu, dit Julie sur son lit de mort, j'ai vécu et je meurs dans la communion protestante, qui tire son unique règle de l'Ecriture sainte et de la raison ; mon cœur a toujours confirmé ce que prononçait ma bouche ; et quand je n'ai pas eu pour vos

lumières (1) toute la docilité qu'il eût fallu peut-être, c'était un effet de mon aversion pour toute espèce de déguisement : ce qu'il m'était impossible de croire, je n'ai pu dire que je le croyais... Si Dieu n'a pas éclairé ma raison au delà, il est clément et juste, pourrait-il me demander compte d'un don qu'il ne m'a pas fait ?... Rendons grâces au ciel de n'être point nés dans ces religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, et qui, vendant le paradis aux riches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui règne dans celui-ci. Je ne doute pas que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité... »

De ce discours significatif autant que solennel, il faut rapprocher sans doute la fameuse profession de foi du vicaire savoyard, mais aussi certain épisode relaté dans les *Confessions* (part. II, liv. XII) : « Voyant donc approcher le temps de la communion, je pris le parti d'écrire à M. de Montmollin (c'était le nom du ministre) pour faire acte de bonne volonté et lui déclarer que j'étais toujours uni de cœur à l'Eglise protestante. Je lui dis en même temps, pour éviter des chicanes sur les articles de foi, que je ne voulais aucune explication particulière sur le dogme. M'étant ainsi mis en règle de ce côté, je restai tranquille, ne doutant pas que M. de Montmollin ne refusât de m'admettre, sans la discussion préliminaire dont je ne voulais point... Au moment où je m'y attendais le moins, M. de Montmollin vint me déclarer non seulement qu'il

(1) Elle s'adresse à un pasteur protestant.

m'admettait à la communion, sous la clause que j'avais mise, mais de plus, que lui et ses anciens se faisaient un grand honneur de m'avoir dans son troupeau... Et j'allai communier avec une émotion de cœur et des larmes d'attendrissement, qui étaient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu qu'on y pût porter. »

Le voilà, sous sa forme complète, explicite et précise, le pacte antinational dont les conséquences se déroulent encore sous nos yeux. Les pasteurs helvétiques, qui s'indignent volontiers contre la diplomatie des jésuites, se révèlent, ici, négociateurs conciliants et gardiens aussi peu scrupuleux que possible du dogme chrétien. L'incrédulité de Rousseau ? mais elle n'existe pas, c'est une invention des papistes. Voyez avec quelle piété Jean-Jacques vient s'asseoir parmi les fidèles de l'Eglise calviniste.

Informée de cette capucinade, Mme de Boufflers ne put retenir un cri de surprise indignée ; elle envoya à Jean-Jacques une lettre quelque peu méprisante qui, naturellement, fut mal accueillie. Rien n'est plus humiliant, sans doute, que cette inintelligence spirituelle dont firent preuve, au XVIIIe siècle, les libres penseurs, nés catholiques. Rousseau était des leurs, n'est-ce pas ? puisqu'il se proclamait philosophe, après avoir apostasié deux fois. Aveuglés par leur passion de railler et de détruire, ils n'attachaient pas assez d'importance aux éléments antinationaux et anticatholiques dont se composait la secte. Tant d'Allemands unis à tant de Français devenus Suisses ou Russes ou Prussiens n'éveillèrent jamais leur susceptibilité patriotique.

En particulier, la nature vraie de Rousseau et la portée de son œuvre leur échappaient absolument. L'auteur de *la Nouvelle Héloïse* incarnait la revanche de Calvin, et lui-même était trop orgueilleux pour ne pas se rendre compte de son importance. Au fur et à mesure que l'esprit de Rousseau pénétrait les diverses classes de la société, on voyait l'hégémonie politique et intellectuelle passer des pays catholiques aux pays protestants. En France même, les protestants s'emparaient du pouvoir, qu'ils ont conservé pendant près d'un siècle. Depuis Necker jusqu'à MM. Waddington, de Freycinet et Tirard, combien d'hommes d'Etat calvinistes apparurent au premier ou au second plan de la scène politique !

Il est reconnu aujourd'hui que l'école laïque, œuvre capitale de la troisième République, est, en réalité, une école protestante. Ses fondateurs s'appellent Steeg, Pécaut, Buisson, tous anciens pasteurs ou fils de pasteurs, tous admirateurs passionnés de la culture allemande. L'affaire Dreyfus, qui déconcerte les hommes de bon sens mal informés, n'est que la résultante normale et prévue d'une campagne qui dure depuis cent cinquante ans. Pourquoi les protestants se contenteraient-ils d'exercer le pouvoir dans l'ombre, comme ils en avaient contracté l'habitude ? Ils sont assez puissants, de nos jours, pour affronter et vaincre les colères des catholiques vaincus dans leur propre pays.

Et ce triomphe des petits-fils de Rousseau porte, bien visible, l'empreinte morale de l'aïeul. Jamais peut-être le monde n'avait vu pareil débordement d'injures,

de diffamations et de calomnies atroces, jamais peut-être, même au temps des guerres civiles, les haines, qui se cachent d'ordinaire au fond des cœurs, n'étaient apparues aussi violentes. Cependant, comme le refrain vertueux trouve toujours place dans les pages les plus immorales de Jean-Jacques, ainsi les mots patrie, humanité, justice, innocence, sincérité, dominaient cette effroyable bataille qui a nom : l'Affaire Dreyfus. Trompette ou général, mais plutôt trompette que général, Zola ralliait autour de son panache, qui n'était pas blanc, les bataillons dreyfusistes. L'écrivain le plus immoral du XIX[e] siècle, le père de la Mouquette, l'auteur de la *Terre*, en un mot, fut proclamé défenseur intègre de la justice, apôtre et martyr. Rousseau pouvait dormir content au fond de sa tombe ; les mots les plus purs, les plus mystiques et les plus saints, étaient réservés au seul Zola.

Qui ne voit enfin que la folie de Rousseau avait gagné presque toutes les têtes françaises? Pour que tant de millions d'hommes en vinssent aux mains, à propos d'un Dreyfus, il fallait bien qu'un vent de folie eût soufflé sur eux. Ils étaient les disciples de Rousseau, les contemporains et les admirateurs de Nietzsche, un autre fou furieux, et il n'y paraissait que trop bien.

La folie dreyfusiste ressemble à la folie de Jean-Jacques pour ce double motif, qu'elle procède de l'orgueil et qu'elle n'exclut nullement, chez ses victimes, la préoccupation des intérêts financiers et politiques. Tout en s'excitant à la justice, à l'amour de l'esprit

chevaleresque et au martyre, les dreyfusistes ont gardé ou conquis toutes les places lucratives. De même, la folie de Rousseau était faite d'orgueil inassouvi, de jalousie, de colère, tous sentiments auxquels se mêlait le souci, en un sens légitime, des réalités littéraires. Rousseau se considérait, non sans quelque raison, comme l'écrivain le plus important de sa génération. Or, tandis qu'on élevait des statues à Voltaire, les plumitifs le couvraient de sarcasmes, lui, Rousseau, et les enfants le poursuivaient à coups de pierres, dans les rues ! N'être pas suffisamment admiré par ses contemporains, et craindre surtout que la postérité elle-même ne soit induite en erreur par les calomnies de la coterie holbachique, quel supplice pour un homme aussi orgueilleux et aussi égoïste que Jean-Jacques !

Un soldat religieux, qui savait mal farder la vérité, M. de Saint-Germain, mit le doigt sur cette plaie toujours saignante. L'affliction de M. de Saint-Germain, raconte Barbier, fut égale à l'intérêt qu'il prit au sort de Rousseau, quand il le vit tomber dans des agitations convulsives et s'écrier: « J'ai des ennemis implacables, dans tous les ordres et de toutes les espèces. Ils me poursuivent de toutes manières, etc., etc. — Vous me surprenez, Monsieur, dit M. de Saint-Germain... Au surplus, il y a un moyen aussi simple qu'infaillible pour confondre ceux qui nous décrient. — Quel est-il ? — C'est de devenir meilleur. » Rousseau, tout en pleurs, et subjugué par l'empire de la raison, se jeta au cou de M. de Saint-Germain. « Il n'y a, dit-il, que des militaires qui parlent avec cette franchise. — Puisqu'elle ne vous

offense pas, j'observerai que, plein d'amour-propre, vous êtes puni par où vous avez péché. Vous croyiez avoir tellement étonné les humains, qu'ils allaient vous élever des autels. Vous deviez assez les connaître pour savoir que ce qu'ils approuvent aujourd'hui ils le blâment demain. Si dans vos ouvrages vous aviez eu d'autres vues, vous jouiriez d'une consolation qui vous manquera, et que vous n'aurez jamais. »

M. de Saint-Germain s'exprimait en parfait moraliste, mais ses consolations éclairées arrivaient trop tard. L'humeur noire et la misanthropie de Rousseau ne firent que croître, sans que toutefois parût s'affaiblir en lui le souci bien compris de sa réputation. Il écrivit quantité de mémoires, de lettres et de réponses justificatives, d'explications et d'appels à la postérité. « Jusqu'à la fin de sa vie, dit M. Buffenoir (1), le philosophe fut préoccupé d'assurer après sa mort la publication de son livre (*les Confessions*) qui, à ses yeux, constituait la sauvegarde de son honneur et le secret de son génie... Le temps, conclut M. Buffenoir, n'a fait que consacrer la réputation de cette œuvre unique, qui n'a point vieilli et ne vieillira jamais, car, en écrivant son histoire, Jean-Jacques a raconté celle de l'homme des temps nouveaux, de l'homme tel qu'il est et tel qu'il pense depuis la Révolution. »

L'expression est d'une remarquable justesse : les auteurs et les héritiers de la Révolution se sont révélés, toujours et en toutes choses, les disciples serviles

(1) Jean-Jacques Rousseau lisant ses *Confessions*. *Souvenirs et Documents*, par Hippolyte Buffenoir.

de Jean-Jacques. Dans la société contemporaine on voit triompher le jacobinisme, l'anticléricalisme, la prétendue neutralité scolaire, l'individualisme, l'égotisme, une passion pour le paysage qui est le plus souvent du pur snobisme, une forme de sensibilité qui mériterait plutôt le nom de sensiblerie, une admiration sans réserve pour les nations protestantes et un dédain visible, peu motivé d'ailleurs, pour les nations catholiques, de vagues tendances à un mysticisme sensuel et bizarre, le goût du clair-obscur et la haine instinctive de tout ce qui est sain, catholique et classique.

Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un ensemble de dispositions intellectuelles et morales plus fâcheux pour la France et plus contraire à son influence dans le monde. Pendant tout le XIXe siècle, notre malheureux pays imita, tour à tour ou en même temps, l'Angleterre et l'Allemagne, deux grandes nations, mais dont le génie s'oppose violemment au génie de la France. Etudions-les, oui sans doute, mais avec circonspection, et mieux encore, avec la préoccupation de saisir toujours le contraste instructif qui existe entre leur tempérament et le nôtre.

C'est précisément ce qu'on n'a pas fait. Dominés les uns par Jean-Jacques et les autres par Montesquieu, les poètes et les orateurs parlementaires ont tout simplement transporté chez nous les mœurs d'outre-Manche ou d'outre-Rhin. Quand un législateur éloquent a épuisé ou suffisamment développé les raisons intrinsèques sur lesquelles il appuie sa thèse, il ne manque jamais d'employer le classique argument

extrinsèque devant lequel tombent toutes les objections ; c'est une pratique constante en Angleterre, dit-il. Les érudits et les philosophes citent plus volontiers leurs confrères d'outre-Rhin. Quant aux poètes, ils demeurent fidèles au clair de lune et à l'exotisme et aux interminables descriptions.

On m'accusera, vraisemblablement, d'exagérer l'importance historique de Rousseau, en réduisant à peu de chose le rôle de ses lieutenants et successeurs. Mais comme des critériums existent, dont il est en notre pouvoir de faire usage, je ne vois pas pourquoi il serait défendu de dire que le XIX[e] siècle est le siècle de Rousseau.

Voici un poète qui devrait être original, car il reçut du ciel des dons brillants et rares, un poète qui se crut chrétien et catholique, qui fut même, malgré tout, chrétien et catholique. Je veux parler du grand et cher et, en somme, très sympathique auteur du *Crucifix*, que nous apprîmes tous à aimer. Pour s'être dispensé de réfléchir sur les magnifiques sujets qu'il aurait pu traiter avec tant d'ampleur, Lamartine en fut réduit, maintes fois, à copier assez maladroitement Rousseau. Ainsi, le *Lac* en soi est fort beau ; mais comparez les quelques strophes harmonieuses dont il se compose avec la lettre VII[e] de la IV[e] partie de la *Nouvelle Héloïse*. Le poète a énervé, affaibli la prose de Rousseau et sèchement résumé quelques-unes, à peine, de ses plus heureuses conceptions poétiques. « Voilà la pierre, dit Saint-Preux à Julie, voilà la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureux séjour ; sur celle-ci fut écrite la

lettre qui toucha ton cœur... Voilà le bord où d'un œil avide et sombre, je mesurai la profondeur de ces abîmes... Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu, je sentais augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous... rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses. C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais. Hélas ! ils ne reviendront plus, et nous vivons ! »

Quelque désir que l'on ait d'excuser Lamartine, il faut bien reconnaître qu'il se laisse prendre ici en flagrant délit de plagiat. D'un fragment d'épopée amoureuse, il a tiré... une romance. Quiconque voudra rapprocher des œuvres de Rousseau *Jocelyn*, *Le Tailleur de pierre de Saint-Point*, *Graziella* et *Raphaël*, en arrivera nécessairement à des conclusions équivalentes. Lamartine se révèle presque toujours l'élève de Rousseau, un élève très brillant, mais négligé.

Victor Hugo fut plus laborieux, en même temps qu'il fit preuve d'une habileté consommée dans l'art de mettre en vers impeccables la prose de Rousseau. Au lieu de chanter les Alpes et le lac, il dit les Pyrénées, les monts d'Allemagne, la mer, la mer symbole de son génie. Mais, comme Rousseau, il fit de l'amour des bêtes un dogme, comme Rousseau il poussa jusqu'au paroxysme la haine

de l'Eglise ; comme Rousseau il prêcha longuement en style germano-protestant ou apocalyptique ; comme Rousseau, il flagorna la démocratie. Il s'institua le panégyriste officiel de la Révolution que Rousseau avait annoncée, préparée, et, en quelque sorte, inaugurée.

Chateaubriand lui-même a payé son tribut, — un trop riche tribut, hélas ! — au sophiste de Genève, et, par la faute de Chateaubriand, quelques catholiques se sont laissé entraîner dans un romantisme troublant et malsain.

Rousseau donc inspire, gouverne, ou plutôt tyrannise tout le XIXe siècle : il préside à cette « désagrégation » de l'âme française, dont notre génération est le témoin et la victime.

Même en ces premières années du XXe siècle, il ne semble pas que le règne de Rousseau soit sur le point de prendre fin. Sans doute, une réaction classique, nationale et partiellement catholique, semble se dessiner en ce moment, mais elle n'a pas encore assez de force ni d'audace. M. Brunetière, par exemple, a réhabilité les classiques ; il a discrédité, dans une juste mesure, les grands hommes du XVIIIe siècle, mais il a montré trop d'hésitation en face des romantiques. M. Faguet a suivi la même voie ; il remet en honneur le bon sens français, la psychologie classique, et une manière de raisonner qui n'a rien d'anglais ni d'allemand. Pourquoi s'abandonne-t-il quelquefois à des fantaisies inquiétantes ?

Enfin, M. Brunetière et M. Faguet ne représentent encore qu'une minorité, une minorité courageuse,

distinguée, digne de toutes les sympathies, mais que la force brutale d'une majorité dépourvue de scrupules écrasera peut-être. Ou plutôt non, la minorité deviendra ou est devenue majorité. Qui ne voit que la France, lasse de la domination anglo-germanique, aspire à l'indépendance intellectuelle et religieuse ? Mais aura-t-elle la force de vaincre le triumvirat judéo-protestant et franc-maçon qui s'est installé chez elle et qui l'a réduite au rôle d'esclave ?

C'est précisément la question qui se pose en ce moment. Les intéressés, c'est-à-dire les Français de France, ne la résoudront à leur profit que s'ils se montrent, enfin, résolus à l'action méthodique et énergique. Le triomphe prolongé de Rousseau, tout le monde en reconnaît l'importance et les dangers, mais personne ne songe sérieusement à en arrêter le cours. Dans une histoire de la littérature française, en quelque sorte officielle, les professeurs de l'Université énumèrent, avec une sincérité louable, les méfaits commis par Jean-Jacques. « Il égare presque tous ses contemporains, car tout le monde comprend la morale du droit au plaisir, et personne ne redoute, malgré l'exemple de Jean-Jacques, la désolante réaction des convoitises exagérées Il fait école de héros aussi inaptes à l'action que raisonneurs sur tout, parce que, placés en dehors de la vie régulière et des devoirs qui retiennent et apaisent, ils n'ont que l'occupation de volatiliser leurs concepts et d'exacerber leurs sens à force d'analyser à vide. Ce sont des emportés qui, fils d'un malade et même d'un dément, concentrent en eux, pour d'incessantes jouissances, tous les mouvements

du monde ; se pardonnent beaucoup, car ils ont la superstition des vertus antiques ; représentent d'ailleurs la foule démocratique qui gronde ou se plaint, étant dépourvue des privilèges du sang et de l'or ; enfin décèlent la folie des grandeurs, propre aux intelligences troublées, et une incomparable tristesse, subtile distinction de ceux qui regardent de haut la vanité des choses et la fugacité des plaisirs. Saint-Preux est le père de Werther, de René, etc. Le roman et la poésie de nos jours, avec leur glorification du moi, mesure et juge suprême, supérieur aux entraves des éthiques humaines, et jamais si orgueilleux que dans ses fautes, puisque, par exception ou inspiration, il a le piquant de déroger à la vulgarité et à l'uniformité de la loi ; tout cela, avec lyrisme, fureurs, désenchantements et larmes, vient de Rousseau. »

Après cette série de constatations très graves, vous attendez, n'est-ce pas ? un verdict précis et sévère. Platon chassait de sa République les poètes inoffensifs. A tout le moins, que le professeur, ayant charge d'âmes, marque d'une note infamante l'écrivain qui corrompt les âmes ou les énerve. La critique officielle n'a pas de ces inquiétudes patriotiques ou humaines ; elle se borne à enregistrer des gains ou des pertes purement littéraires. Rousseau fut éloquent et lyrique, il paraît qu'il a retrouvé Dieu, la nature et l'amour, il parle une langue périodique. C'en est assez pour qu'on justifie son apothéose.

II

De même que le Meschacebé est le père des fleuves, de même Chateaubriand (1) est le père de toute la littérature française, au XIX[e] siècle. Celui qui dirait simplement que les œuvres du grand écrivain ont servi de modèle à tous ses successeurs — les poètes aussi bien que les prosateurs — celui-là demeurerait bien en deçà de la vérité. Les idées de Chateaubriand, ou du moins les idées qu'il a empruntées à d'autres, notamment à Rousseau, à Chénier, à Bernardin de Saint-Pierre, à Macpherson, inspirent, enveloppent, dominent tous les hommes de ce siècle ; elles immobilisent peut-être, à l'heure qu'il est, l'élite de notre génération.

On pense bien que je ne puis pas prouver ici, à propos de chaque écrivain, combien est étroite à la fois et

(1) Le chapitre qu'on va lire ne met nullement en cause la sincérité de Chateaubriand. Je m'occupe non de ses sentiments personnels, mais des résultats religieux et moraux de son œuvre la plus dangereuse et peut-être la plus vivante, à l'heure qu'il est. On peut être sincère d'ailleurs, et se tromper gravement sur les questions religieuses ; on peut de très bonne foi, et non sans raison, se croire chrétien, même catholique, et porter dans son âme des sentiments qui viennent en droite ligne du protestant rationaliste Jean-Jacques. M. Brunetière disait, il y a quelques jours à peine : « L'idolâtrie du sens propre, » voilà ce que Bossuet a toujours combattu. Or, personne, en France, n'a contribué au développement de cette redoutable idolâtrie autant que l'auteur de *René*. L'égotisme qui fait tant de ravages autour de nous, nous le devons à *René*.
N'est-il pas légitime, n'est-il pas nécessaire de remonter à la source du mal ?

complète cette domination du père de *René*. L'exemple de Lamartine suffira, j'espère.

Lamartine a chanté le lac savoisien, comme Chateaubriand avait chanté le petit lac breton ; il a voulu faire, pèlerin de la deuxième heure, son voyage d'Orient ; il a lutté deux fois avec Milton, sur le terrain épique (*Jocelyn* et *la Chute d'un Ange*), deux fois exactement, comme l'auteur des *Martyrs* et des *Natchez* ; il a cru découvrir les Alpes, comme René, disciple habile de Bernardin de Saint-Pierre, avait découvert les savanes de l'Amérique; il a remplacé le chef de la prière par l'ermite du Liban ; il a fait verser des larmes sur Jocelyn, prêtre malgré lui, comme Chateaubriand s'était apitoyé sur Atala, la vierge qui se croyait condamnée par le serment de sa mère à un éternel et involontaire célibat ; il a chanté en vers harmonieux ce que Chateaubriand avait exprimé dans une prose nombreuse : la mélancolie, la solitude, la haine de la société, l'amour idolâtrique et panthéistique de la nature, le vallon, la cloche, les oiseaux, un christianisme vague, poétique et souvent mêlé de sensualisme.

J'indique seulement ce parallèle ; d'autres pourront le pousser plus loin pour peu qu'ils en aient le loisir. S'ils veulent ensuite appliquer la même méthode de comparaison à Augustin Thierry, à Victor Hugo, à George Sand, à Alfred de Musset et à bien d'autres, ils obtiendront un résultat à peu près identique. De nos jours même, cette étonnante domination ne semble avoir perdu qu'une très faible partie de son intensité. Si vous en doutez, lisez, en songeant à Loti, le chapitre

du *Génie du Christianisme* intitulé Otaïti, ou bien encore étudiez la flore et la faune du Meschacebé dans lesquelles le rose, le bleu, le rouge, le mauve, le gris perle, forment de si harmonieuses combinaisons. On pourrait faire bien des remarques piquantes sur les procédés littéraires chers à M. de Hérédia, à M. Paul Adam et à M. Edmond Rostand et on conclurait, non sans quelque apparence de raison, que les grands hommes de nos jours sont la petite monnaie de Chateaubriand. Nous nous croyons hardis, inventifs, progressistes ; en réalité, nous sommes timides, rabâcheurs; nous retardons d'un siècle.

Mais moi-même, je prouve laborieusement une thèse évidente et cent fois démontrée ; personne ne doute que le XIXe siècle ne soit comme le règne prolongé de Chateaubriand.

Le sujet devient plus délicat, dès qu'il s'agit de savoir quelle est son œuvre capitale et centrale, l'œuvre qui résume le mieux sa pensée la plus profonde et ses sentiments les plus intimes. *Les Martyrs*, quoique bien démodés et souvent ennuyeux, étincellent pourtant de sublimes beautés ; les *Mémoires d'outre-tombe* renferment un très grand nombre de belles pages ; les divers essais historiques ont déterminé une véritable révolution dans le développement de la pensée française. Et pourtant, toutes ces œuvres n'arrivent qu'au second rang; la vraie question ne se pose qu'entre *le Génie du Christianisme* et *René*.

Elle ne se pose même pas chez les catholiques qui, sans aucune hésitation, affirment hautement leurs pré-

férences pour *le Génie du Christianisme*. Ils ont raison en ce sens que *le Génie du Christianisme* est l'œuvre la plus bienfaisante, la plus chrétienne et peut-être la plus littéraire de Chateaubriand. Mais faut-il la considérer comme la plus importante dans l'histoire de la littérature et de l'âme française ? Au risque de peiner un certain nombre de lecteurs, auxquels je demande en grâce de ne pas me condamner trop vite, je ne crains pas de répondre : non.

A Dieu ne plaise que les chrétiens de nos jours oublient le bien immense qui fut accompli par l'auteur du *Génie du Christianisme*. Chateaubriand a pu écrire lui-même : « Les fidèles se crurent sauvés par l'apparition d'un livre qui répondait si bien à leurs dispositions intérieures ; on avait alors un besoin de foi, une avidité de consolations religieuses, qui venait de la privation même de ces consolations depuis de longues années... Buonaparte (ceci a été écrit en 1828), qui désirait alors fonder sa puissance sur la première base de la société et qui venait de faire des arrangements avec la Cour de Rome, ne mit aucun obstacle à la publication d'un ouvrage utile à la popularité de ces desseins.... il fut donc heureux d'être défendu, au dehors, par l'opinion que *le Génie du Christianisme* appelait. »

Chateaubriand n'exagérait pas, et s'il revenait parmi nous, il constaterait que la renaissance religieuse inaugurée par *le Génie du Christianisme* croît, s'étend et se fortifie tous les jours.

Malheureusement, les croyants qui se sont inspirés du *Génie* n'ont formé, durant tout ce siècle, et ne for-

ment encore qu'une minorité. La majorité des écrivains et des lecteurs ont puisé des principes de vie morale dans un autre ouvrage du même Chateaubriand, dans *René*.

N'ont-ils pas ainsi répondu aux secrets désirs de l'auteur ?

Peut-être. Les emprunts, les longueurs, les preuves d'une érudition hâtive, les hors-d'œuvre abondent dans *le Génie du Christianisme*, attestant la fatigue de l'écrivain qui accomplit une tâche glorieuse, mais lourde. On s'étonne de rencontrer, dans une œuvre d'apologétique, un chapitre sur Galatée, une dissertation sur Héloïse et des extraits de *Paul et Virginie* accompagnés de commentaires admiratifs. Il est visible, au contraire, que Chateaubriand a écrit *René*, sinon d'un seul jet, du moins sous l'empire d'une pensée unique, dans une sorte de joie maladive. *René*, c'est l'âme même de Chateaubriand, orgueilleuse, douloureuse et vibrante, qui fait vibrer à son tour presque toutes les âmes qui l'ont connue directement ou indirectement.

Il importe donc d'être fixé sur les qualités et les défauts de ce livre étrange.

On a dit maintes fois, et depuis longtemps déjà, que Chateaubriand est l'élève de Rousseau : je crains tout de même que nous ne le sachions pas assez. Sans doute, il a souvent corrigé, complété, amélioré les doctrines de son détestable maître, il les a presque — oui presque — oubliées, le jour où il composa *le Génie du Christianisme* et l'*Itinéraire*. Mais *René*, c'est du pur Rousseau, c'est l'élixir des doctrines morales de Jean-Jacques.

Tout d'abord, à l'exemple de Rousseau, Chateaubriand adopte le genre *confession*, qui est exactement le contre-pied et la parodie de la vraie confession littéraire dont saint Augustin a donné l'exemple. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, chez l'évêque d'Hippone, du tact, de la chasteté d'expressions, ou de la sincère humilité ; en demandant pardon à Dieu et aux chrétiens, ses frères, il nous instruit sur nous-mêmes, nous touche jusqu'aux larmes et nous édifie. On ne ferait pas au Jean-Jacques l'honneur de le mettre, un seul instant, en parallèle avec saint Augustin, s'il était possible de ne pas détailler ici la confession de Chateaubriand.

René ne se confesse pas à Dieu ni à l'Église, mais à trois personnes, savoir : le Père Souël, Chactas, et la Nature. Ne croyez pas, je vous prie, qu'en cette grave occurrence, je me permette de plaisanter ; lisez plutôt : « La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme. »

M. Charles Maurras se rappelait sans doute ces deux malheureuses lignes, lorsqu'il qualifiait Chateaubriand de « protestant honteux ».

Il exagérait, soit ; mais nous sommes bien obligés de reconnaître que René parle ici comme Jean-Jacques lui-même, dans les *Confessions*, et comme le vicaire savoyard, dans l'*Émile*. Au surplus, ce cri d'adoration presque panthéistique n'est pas isolé dans l'œuvre de Chateaubriand, il revient dans tous ses autres écrits, comme une sorte de refrain. René, qui, même au

milieu des bons Natchez, n'oubliait pas ses préoccupations intellectuelles, écrivit un jour sur ses tablettes : « Me voici seul ; Nature qui m'environnez ! mon cœur vous idolâtrait autrefois ; serais-je devenu insensible à vos charmes ? » Voilà bien l'homme qui, cherchant son idéal, « croyait l'embrasser dans les vents » et « l'entendre dans les gémissements des fleuves ». Rousseau avait dit, avant lui : « Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre, pour ainsi dire, dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière. »

La ressemblance est plus profonde encore, lorsque les deux écrivains, détournant leur attention du monde extérieur, s'appliquent à se considérer et à se définir eux-mêmes. Un critique contemporain (M. Faguet, je crois) a défini Chateaubriand une *âme de désir*, modifiant à peine les expressions de René lui-même : « C'était vainement que j'avais espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette *ardeur de désir* qui me suit partout ». Julie, qui incarne, sous des traits féminins, l'âme de Rousseau lui-même, avait tenu un langage identique. Elle avait tout, fortune, mari, enfants, amour, estime, santé, et pourtant elle ne cessait de dire : « Je vis inquiète, je désire sans savoir quoi ». C'est pourquoi elle cherche dans la prière une allégresse en dehors de la matière et du corps et « l'essai d'un état plus sublime qu'elle espère d'être, un jour, le sien ». Elle aboutit alors à un « délire « où toutes les facultés sont « aliénées » et elle glisse ensuite au pessimisme, parce qu'elle ne trouve

le fond de rien, et qu'elle a le mal de penser. René passera par toutes ces phases, très exactement.

La fiction qui fait le fond de *René* ressemble étonnamment à l'histoire de *la Nouvelle Héloïse*. Envelopper de théories subtiles et de déclamations vertueuses un amour coupable, c'est bien à quoi se réduit la correspondance de Julie et de Saint-Preux. Il s'agit de trouver un état d'âme dans lequel entrent à la fois la passion et la religion, et qui permette de rendre plus piquante et plus savoureuse, et plus originale, et plus profonde la première, par des emprunts savants faits à la seconde.

Dans cet art déplorable, Chateaubriand a dépassé son maître. Amélie, pour parler la langue impeccable et délicate de Racine, a jeté sur son frère René des regards incestueux. Il est déjà très étrange que Chateaubriand ait choisi un pareil sujet. Mais ce n'est pas tout ; il fallait que la religion, dans ce qu'elle a de plus délicat, embellît et rehaussât cette fâcheuse aventure. Amélie entre au couvent, et le jour même de sa profession, déjà recouverte du drap mortuaire, en face de l'autel, elle profère, sous forme de monologue et de prière, la plus inconvenante de ses déclarations d'amour — toujours à l'adresse de son frère. René ne manque pas l'occasion d'esquisser alors une superbe et dramatique scène. « A ces mots échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire ; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie : « Chaste épouse de Jésus-Christ, reçois nos derniers embrassements à travers les glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité

qui te séparent déjà de ton frère. » Hé ! oui, l'auteur de *René* l'emporte ici sur l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, parce que le catholicisme perverti se prête mieux que le protestantisme à ces sortes d'émotions : *Optimi corruptio pessima*. Depuis Chateaubriand, que d'horribles mélanges de religion et de sensualité nous avons vus se produire ! Et comme Chateaubriand, les auteurs de ces mélanges ne paraissent pas se douter le moins du monde de ce qu'il y a d'incorrect dans leurs conceptions.

Enfin, René reçoit de Jean-Jacques toute sa philosophie, cette déplorable philosophie dont on a fait si souvent et si justement le procès. D'après Rousseau, l'homme naît naturellement bon ; s'il se pervertit toujours, malgré cette bonté native, c'est qu'il subit l'influence d'une société corrompue. Toute la sagesse des législateurs et des pédagogues consiste donc à dissoudre la société et à faire rétrograder les individus humains jusqu'à l'état de nature. Redevenons sauvages, en attendant que nous puissions marcher à quatre pattes.

Chose triste à dire, Chateaubriand semble avoir pris au tragique toutes ces billevesées. Son René interpelle les nuages ou cause avec les arbres, il écoute les feuilles sèches qui craquent sous les pas, il frémit à l'unisson des cloches, mais il ne se soucie pas d'entrer en relations avec ses semblables. Au contraire, il traverse Paris, « vaste désert d'hommes », comme un voyageur effrayé traverse une forêt peuplée de bêtes féroces. Il s'en va tout droit chez les sauvages, ces bons sauvages, doux, humbles de cœur, charitables, bien-

faisants, qui jamais n'usèrent du tomahawk que pour défendre la justice et la vérité.

Une aussi étrange philosophie suppose un système d'éducation très original. Justement, René était, plus encore que l'Emile de Rousseau, l'élève de la nature. Si nous nous en tenions strictement à son autobiographie, nous nous persuaderions que jamais il n'ouvrit un livre ; il aurait eu pour institutrice la seule Nature. « Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nuit fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage... Nous aimions (Amélie et moi) à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles. Tantôt, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses... »

On pourrait trouver d'autres ressemblances entre Rousseau et Chateaubriand ; mais les preuves que je viens d'indiquer sont peut-être suffisantes.

La paternité intellectuelle de Rousseau ainsi établie, nous avons une entière liberté d'apprécier en elle-même l'œuvre de Chateaubriand, sans crainte d'attrister certains lecteurs. Car, chez les catholiques, on n'étudie pas *René* ; on ne connaît et on ne veut connaître que l'auteur du *Génie du Christianisme*. Sentiment noble, délicat et touchant, mais qui risque d'entretenir de dangereuses illusions.

Par quels mérites *René* s'est-il imposé à l'admiration des grands esprits de ce siècle, au point de les dominer

absolument, de les déformer peut-être et de les immobiliser? A mon humble avis, *René* n'a qu'un mérite, mais ce mérite est si grand, si étonnant, si prodigieux, qu'il justifie un succès unique dans l'histoire du XIXe siècle. *René* compte un grand nombre de descriptions qui sont toutes de purs chefs-d'œuvre ou, tout au moins, des tours de force. Veut-on quelques exemples ? « Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie au caprice du sort ; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. » (Lamartine, Lamennais, Musset et bien d'autres ont copié ou paraphrasé ces lignes.)

« Quelquefois, une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalle, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

« Je méditais sur ces monuments dans tous les accidents, et à toutes les heures de la journée. Tantôt, ce même soleil, qui avait vu jeter les fondements de ces cités, se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines ; tantôt, la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. »

Non, jamais on ne sut mieux peindre les beautés du monde physique.

Remarquez, cependant, que toutes ces descriptions, si admirables en soi, ne sont nullement rattachées les unes aux autres. Chateaubriand les juxtapose, sans raison aucune, uniquement parce qu'il aime à décrire, parce qu'il sait qu'il décrit merveilleusement, et aussi peut-être parce qu'il se rend compte qu'il ne diffère du reste des hommes que par son incomparable génie descriptif. Aussi nous promène-t-il, sans dire gare, des montagnes d'Écosse au cratère de l'Etna ; il chante ou décrit l'Italie et la Grèce, les ponts de Paris et le clocher de son village.

Il ne faudrait pas chercher, dans *René*, autre chose que de magnifiques descriptions. La psychologie de Chateaubriand est à peu près nulle ; tous les détails des mises en scène qu'il affectionne choquent par leur invraisemblance ; les déclamations se succèdent presque sans interruption. Cet homme, dont on ne saurait contester le génie, fait très solennellement, sur la vie de l'âme, des remarques enfantines. « Mon jeune ami, s'écrie Chactas avec conviction, les mouvements d'un cœur comme le tien ne sauraient être égaux... » La profondeur de cette remarque n'a rien d'excessif; mais, comme elle émane d'un sauvage, on a le droit de penser que peut-être Chateaubriand fait ici de la couleur locale. Hélas ! il est plus superficiel encore, et il se trompe plus lourdement, lorsque lui-même il apprécie les Natchez : « Heureux sauvages ! oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous assis tranquillement sous vos chênes, vous

laissiez couler les jours sans les compter. » Chateaubriand se représentait donc les Peaux-Rouges comme autant de Tityres s'assemblant sous les chênes, pour consoler en chœur le jeune Mœlibée chassé d'Europe par la nostalgie du désert. Il n'y a pas lieu de s'en étonner quand on se rappelle ses remarques sur la Révolution : « Jamais un changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout était subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à la corruption. » Qui ne sait, cependant, que les causes de la Révolution furent lointaines et profondes?

Quelquefois, Chateaubriand pousse l'amour de l'obscurité et de la banalité solennelles jusqu'à tomber, sans s'en apercevoir d'ailleurs, dans le plus pur pathos. Ces mauvais passages nous choquent d'autant plus qu'ils sont presque toujours étroitement rattachés à des descriptions magnifiques de dessin et de couleur. « Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poèmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent coulait à nos pieds ; le chevreuil paissait à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers sifflait sur la bruyère de Cona. Maintenant, la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros du Morven, et touché la harpe de David au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique

que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix dans des nuages qu'habitaient des fantômes homicides. »

A-t-on jamais vu phœbus plus prétentieux ? Mais les quatre lignes dont se compose la deuxième phrase de ce morceau font de Chateaubriand l'égal des plus grands peintres. Taine dirait peut-être : « J'aimerais mieux avoir écrit ces quatre lignes que d'avoir gagné une bataille. »

C'est pourquoi il est nécessaire et de lire *René* avec une attention éveillée toujours, et d'en parler avec courage. Quand Chateaubriand, tout Chateaubriand qu'il est, déclame comme le moins habile d'entre nous, disons : il déclame, et quand il pose, disons : il pose.

Cela ne lui arrive que trop souvent. Il se détaille en quelque sorte devant la postérité, il se vante sans mesure, il prend des attitudes, et il n'a pas l'air de soupçonner qu'il est tout simplement ridicule. Il vous dira, par exemple, s'appropriant le mot de Marius : « Je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce. » Il dira encore : « Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié ; mais, quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre une image de son caractère et de son existence ; c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la

fois immense et imperceptible et un abîme ouvert à mes côtés. »

Un homme qui tient un pareil langage n'a pas le sens du ridicule. S'il ne soulève pas un rire inextinguible, c'est que ses élèves ont faussé notre jugement et notre goût. Le pontifiant charlatanisme de Victor Hugo fait paraître Chateaubriand modeste par comparaison : il ne le justifie pas. Qu'on me pardonne d'insister sur ces travers — en apparence légers — d'un grand esprit ! Chateaubriand est responsable, jusqu'à un certain point, de toutes les niaiseries littéraires que le culte du moi inspire à ses successeurs.

Il est responsable de bien d'autres erreurs ! *René* contient le germe de presque toutes les maladies religieuses et morales qui sévissent sur les confins de la religion et de la littérature : il constitue aujourd'hui même le manuel théologique et mystique d'un grand nombre de nos contemporains. Dieu sait ce que valent cette théologie et ce mysticisme.

« Les dimanches et les jours de fête, disait René, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des jours de ma première enfance. »

Je ne demanderai pas pourquoi M. de Chateaubriand,

au lieu d'aller au temple, comme les hommes des champs ses voisins et amis, demeure appuyé contre le tronc de son ormeau. Mais, remarquez, je vous prie, l'étrange classification établie par René. Au temps de Bossuet, on disait que la religion est le tout de l'homme. Sous le règne intellectuel de Chateaubriand, la religion arrive bonne troisième, parmi les formes essentielles de la vie morale, après l'innocence des mœurs champêtres et le calme de la solitude, avant la délectable mélancolie des souvenirs de la première enfance. O romantisme, voilà bien de tes coups !

La mort elle-même doit se soumettre à l'esthétique de René, en confondant la bonne théologie du temps jadis. « Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? » Il y a du vrai dans cette observation dont s'est peut-être inspiré Lamartine dans son *Crucifix :*

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ces traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le sentiment qui inspire Chateaubriand et Lamartine est à la fois très beau et très respectable. Mais, de grâce, laissons-le dans le domaine de la poésie, ne le faisons pas entrer de force dans l'apologétique. Hé ! sans dou'e, il y a dans la tombe, comme le dit René, une

grande vision de l'éternité. Toutefois il serait imprudent de faire dépendre cette vision de la beauté d'un visage humain. Il arrive que de très honnêtes gens et de fervents chrétiens ont le visage décomposé ou horriblement meurtri après leur mort. Cet accident nous privera-t-il de la vision de l'éternité ? Bossuet n'avait pas de ces scrupules en face de la mort. Loin d'embellir le cadavre, il nous faisait assister à sa décomposition, il le représentait à nos yeux quand il était devenu un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. Et c'est ainsi qu'on prouve l'immortalité de l'âme ! Avec les petites habiletés oratoires ou poétiques de Chateaubriand, on risque de se fourvoyer ; les apologistes, ses admirateurs, en ont fait, maintes fois, la fâcheuse expérience.

Les mêmes tendances plus ou moins inconscientes qui portent un écrivain à embellir la mort, l'incitent à dégrader savamment l'austérité de la vie monastique. René laïcise les couvents ; il en fait de simples maisons de retraite. « Les Européens, dit-il, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. »

De cette déclaration romantique rapprochez, je vous prie, la comparaison établie par saint Basile entre les anachorètes et les cénobites : « La vie solitaire, dit le grand législateur des monastères chrétiens, la vie solitaire n'a qu'un but, sa propre utilité. Mais la charité n'y a point l'occasion de s'exercer. Nous ne pouvons, si nous vivons à l'écart des autres hommes, nous réjouir

avec les heureux, ni pleurer avec ceux qui souffrent. Notre-Seigneur a lavé les pieds des apôtres : vous qui êtes seul, qui laverez-vous ? A qui rendrez-vous service ? Aux yeux de qui serez-vous volontairement le dernier ?... Car comment s'exercerait-il à l'humilité, celui qui n'a personne devant qui s'humilier ? A qui fera-t-il miséricorde, celui qui n'a point de prochain ? Comment apprendra-t-il la patience, celui aux volontés de qui personne ne s'oppose ? Servir Dieu en commun est le plus conforme à l'esprit de l'Ancien comme du Nouveau Testament (1). »

Pauvre René ! il rêvait d'une solitude orgueilleuse, mélancolique et misanthropique. On lui eût offert, s'il eût franchi le seuil de l'un de ces monastères si mal connus, le support mutuel, les pratiques de l'humilité, la joie de vivre toujours avec des frères. *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* ! Mais ce seuil, René n'a jamais voulu sérieusement le franchir. Il paraît que, dans l'intimité, il jugeait très sévèrement ces mêmes monastères qu'il a l'air de défendre devant le Père Souël, devant Chactas et peut-être devant tous les incrédules de son temps. Amélie lui écrivait, en effet : « C'est à présent, mon cher frère, que je sens bien la nécessité de ces asiles, contre lesquels je vous ai vu souvent vous élever. »

Un tel reproche ouvre un jour singulier sur la logique et le sérieux de René.

Amélie, du reste, qui se pose comme l'Antigone in-

(1) Saint Basile. *Regulæ fusius tractatæ.*

tellectuelle de son frère, devrait bien commencer par se guérir elle-même. Elle se fait de sa vocation, de ses vœux, une idée assez étrange qu'elle a négligé sans doute de soumettre à ses supérieures : « C'est ici (le couvent) que la religion trompe doucement une âme sensible. » Une âme sensible ! nous connaissons trop bien ce prétentieux jargon, qui nous reporte aux plus mauvais jours de notre histoire nationale et de notre littérature. Qui n'avait pas une âme sensible entre 1770 et 1793 ? La Sophie que M. Anatole France a si finement crayonnée dans l'*Aube* s'exprime comme Amélie, la religieuse. « Je lui parlai avec toute la sensibilité de mon âme. Vous savez que mon père m'apprit à lire dans le *Contrat social* et dans l'Evangile. Un jour, dans nos promenades, il me montra Jean-Jacques. Je n'étais qu'une enfant, mais je fondis en larmes en voyant le visage assombri du plus sage des hommes. »

Ce fut un beau temps pour les marchands de mouchoirs et aussi, malheureusement, pour les professeurs d'incrédulité. La larmoyante Amélie pourrait bien n'avoir pas la foi. Chateaubriand, qui connaît la valeur des mots, autorise toutes les suppositions, lorsqu'il fait dire à sa sœur revêtue du costume religieux que la religion *trompe* une âme sensible. Voulez-vous savoir ce qui se cache sous ce verbe *tromper* ? lisez ce que Renan écrira plus tard sur le même sujet :

Entre Carmenta, portant un vêtement noir serré à la taille, rappelant pour la coupe les robes des Vertus de François d'Assise, dans le tableau de Sano di Pietro. Énorme chevelure noire, à trois étages, retenue par des bandelettes rouges.

CARMENTA

Voici ta pauvre fille, traînant dans les couloirs de ce temple maudit, son *imposture* (rapprochez ce substantif du verbe employé par l'Amélie de Chateaubriand) et, ses vingt-deux ans vieille par ses vêtements noirs et ses voiles...

ANTISTIUS

... Les dieux à qui tu as fait tes vœux, Carmenta, n'existent peut-être pas : mais le divin existe, tu lui appartiens...

CARMENTA

O masque insupportable ! Pardonne si je veux quelquefois goûter la vie, la réalité. Je mourrais bien volontiers pour la vérité que tu enseignes ; mais comment se fait-il que toi, si consciencieux, si véridique, tu me fasses mentir ?

Ainsi Renan, ennemi de l'Eglise, paraphrase, sans la forcer, la pensée de Chateaubriand, lequel passe, peut-être avec quelque raison, pour un défenseur de l'Eglise. Il serait facile de trouver à Renan des prédécesseurs, des émules et des imitateurs.

Dira-t-on que Chateaubriand n'a pas vu et ne pouvait pas voir toutes les conséquences de ces expressions, qui étaient tombées, comme par mégarde, de sa plume ? Je voudrais bien le croire, mais Amélie a pris soin d'expliquer elle-même, comment la religion trompe doucement une âme sensible. « Aux plus violentes amours elle (la religion) substitue une sorte de chasteté brûlante où l'amante et la vierge sont unies ; elle épure les soupirs ; elle change en une flamme incorruptible une flamme périssable ; elle mêle divinement son calme et son innocence à ce reste de trouble et de volupté d'un cœur qui cherche à se reposer... »

Amélie s'exprime, cette fois, avec une très grande clarté... ; n'approfondissons pas ; notons seulement que Renan a repris, pour son propre compte, ces déplorables subtilités.

L'égoïsme, l'orgueil, la tristesse exacerbée, produisent nécessairement le dégoût de la vie et font naître très souvent la pensée du suicide. C'est ce qui arrive à René. Comme il a l'habitude de ne jamais lutter contre lui-même, il accueille cette idée de la mort, il la caresse et il se décide enfin à la mettre à exécution, non pas à la hâte, en demandant pardon de sa faute à Dieu et aux hommes, mais à loisir, avec solennité, sans remords aucun, selon les rites imaginés par les stoïciens de la décadence. « Décidé que j'étais à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressait ; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers moments de l'existence et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un Ancien, pour sentir mon âme s'échapper. »

Il est vrai qu'à la fin de cette épopée de l'égoïsme, Chateaubriand fait intervenir le Père Souël, pour tirer la morale du récit, une morale sage, mais un peu courte. Le bon missionnaire tance vertement René : « René, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite dans cette histoire la pitié qu'on vous montre ici. » — Fort bien ; mais pourquoi donc, mon Père, vous laissez-vous gagner vous-même par la pitié ? René n'est pas aussi intéressant que vous voulez bien le dire, il est plutôt agaçant ; il ne mérite ni admiration, ni commisération.

Si vous connaissiez l'essence du gendelettre comme nous avons le malheur de la connaître, vous diriez à ce René : « Mon jeune ami, vous êtes un poseur de génie, c'est vrai, mais un poseur ; vous faites, en ce moment, des dons magnifiques que Dieu vous a accordés, un usage déplorable. Le plus malheureux, c'est que des milliers et peut-être des millions de jeunes dadais vont copier vos détestables manières sans avoir votre génie. Ils s'approprieront soigneusement vos ridicules et s'autoriseront de vos mauvais exemples. »

Le Père Souël (il faut l'excuser parce que, vivant dans la savane, il ignore les maquis de la littérature), le Père Souël se montre plus naïf encore dans le prononcé de son jugement sur Amélie. « Votre sœur a expié sa faute ; mais, il faut dire ici ma pensée, je crains que, par une épouvantable justice, un aveu sorti du sein de la tombe n'ait troublé votre âme à son tour. » Il n'est vraiment pas malheureux qu'il ait fait cette découverte psychologique, le bon Père. On voudrait qu'il eût qualifié plus sévèrement l'aveu d'Amélie qui est si perfide, si gratuitement immoral, si répugnant. Et puis, l'excellent religieux ne pouvait pas prévoir l'avenir littéraire de la France, il ne pouvait pas prévoir les innombrables héroïnes qui ont rempli de leur prose sentimentale d'innombrables romans. Nous les connaissons aujourd'hui, et quand nous nous rappelons certaines phrases équivoques d'Amélie, nous regrettons que le Père Souël n'ait pas su discerner et flétrir tout ce qu'elles renferment de perversité troublante.

Ou plutôt non, il n'y a aucune raison de le regretter. Le Père Souël joue dans *René* un rôle sacrifié ; il joue le rôle insignifiant de sermonneur raisonnable que tous les auteurs habiles confient à un personnage sage et terne, en vue de donner une étiquette morale à une œuvre très immorale. Les jeunes lecteurs disent à ce personnage grave : « Parlez, parlez ; on écoutera vos reproches ou on ne les écoutera pas — ce qui d'ailleurs n'a pas d'importance — mais soyez assuré que rien ne sera perdu par nous de ce qu'il y a de romanesque et de troublant dans les aventures du héros. »

A quoi bon insister ? C'est un axiome en littérature, en morale et peut-être en droit, que les petites théories bien sages et très austères mises au bas d'un tableau très immoral ne signifient rien ; elles constitueraient plutôt des circonstances aggravantes.

De ce qui précède il est permis de tirer quelques conclusions très précises et très pratiques se rapportant à la question qui nous occupe. Si on demandait aux critiques de nos jours : Quel est l'ouvrage français de ce siècle qui a exercé la plus grande influence sur les destinées de la littérature ? la réponse ne serait pas douteuse. Ils répondraient tous ou presque tous : *René*. Il ne s'agit pas, en effet, de compter le nombre d'exemplaires d'un livre qui ont été vendus, car alors la palme appartiendrait à M. Zola ou à M. Ohnet. Il s'agit plutôt d'apprécier la qualité et l'importance intellectuelle des lecteurs. Or, Lamennais, Musset, Vigny, Lamartine et Hugo, pour ne nommer que ceux-là, se révèlent, à qui les étudie attentivement, comme les

élèves de Chateaubriand, non pas tant du Chateaubriand esthète et apologiste chrétien que du Chateaubriand père de *René*.

Naturellement, ces cinq grands maîtres ont modelé à leur tour des milliers d'autres intelligences. Aujourd'hui même, les écrivains les plus connus conservent avec une piété vraiment excessive l'état d'esprit et les méthodes intellectuelles de René. Parmi eux se distinguent MM. Loti et de Hérédia. Au contraire, MM. Brunetière et Jules Lemaître, non sans à-coups, non sans faire de fausses manœuvres, se dégagent ou commencent à se dégager du passé : M. Edmond Rostand était né très Français, peut-être poète ; il devient romantique ; il croit rajeunir le clair de lune qui coule aux pentes des toits bleus, il a vécu.

Maintenant, cette influence prépondérante, immense, cette influence napoléonienne de *René* a-t-elle été heureuse ou malheureuse, bienfaisante ou malsaine ? On devine la réponse et on peut la supposer très catégorique. Mais elle se rattache à des discussions ou secondaires ou étrangères à notre sujet et qu'il faut tout d'abord écarter.

Je ne mets nullement en cause la sincérité personnelle et, jusqu'à un certain point, les bonnes intentions de Chateaubriand. Ceux qui le loueront avec preuves à l'appui feront œuvre utile : nous leur souhaitons le plus grand succès. Mais, pour le moment, nous n'avons pas à nous occuper des sentiments intimes de M. le vicomte de Chateaubriand ; nous n'avons qu'à juger — je ne dis pas les actes de sa vie publique

— mais ceux-là seulement d'entre ces actes qui ont un rapport logique avec ses doctrines littéraires et ses théories morales, enfin, et surtout, ses œuvres.

Et voici un second obstacle auquel on voudrait bien ne point se heurter. L'auteur du *Génie du Christianisme* partage avec Bonaparte l'honneur d'avoir préparé la reconstitution de l'Église de France ; il a rendu d'immenses services à la cause catholique, c'est entendu. Nous dirons donc que le *Génie du Christianisme* a fait un bien immense ; nous ne dirons pas, ce qui est vrai pourtant, qu'il a fait un peu de mal... Les admirateurs de Chateaubriand exigeront davantage, je le crains. Peut-être penseront-ils que, par considération pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, il convient de passer condamnation sur l'auteur de *René* ou tout au moins de garder le silence. Ainsi procédait le grand Corneille avec Richelieu :

> Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal,
> Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien ;
> Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
> Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Les catholiques de nos jours n'ont pas, envers Chateaubriand, la même liberté d'action que le grand Corneille envers Richelieu. Ce quatrain, en somme, a permis au poète de se tirer d'affaire, en galant homme. Des appréciations que nous porterons, dans les revues catholiques, les collèges libres et les petits séminaires, sur l'œuvre de Chateaubriand, dépend, dans une certaine mesure, la direction littéraire et morale des jeunes gens qui nous sont confiés. Après qu'on aura loué,

autant que le permet la vraisemblance historique, l'œuvre de Chateaubriand, on devra nécessairement dire la vérité.

La vérité est que *René*, malgré ses petites dimensions, a produit et produit encore des ravages incalculables. Il a mis à la mode la mélancolie solennelle et égoïste, l'exotisme, le suicide, les préjugés protestants sur la vie chrétienne en général et sur la vie monastique en particulier ; il a faussé le sentiment religieux chez la plupart de nos écrivains, chez tous ceux ou peu s'en faut, qui ne sont pas franchement catholiques. Combien en connaît-on, de ces prétentieux plumitifs, qui font de la religion un condiment de la sensualité ? Il serait temps d'y voir clair. Veut-on un livre qui résume le moins mal possible les propositions les plus contradictoires aux propositions énoncées dans le *Sermon sur la Montagne?* qu'on lise *René!* Il est vrai que *René* et l'Evangile glorifient également ceux qui pleurent. Mais permettez : le divin Maître déclare heureux, n'est-ce pas ? ceux qui pleurent, ayant des motifs légitimes de pleurer. Chateaubriand exalte ceux qui se donnent à eux-mêmes et qui donnent aux autres la comédie des vaines larmes. Ce n'est pas la même chose.

Au point de vue intellectuel, *René* est aussi dangereux qu'au point de vue moral. Un homme pénétré de l'esprit de *René* se considère lui-même, s'admire lui-même, cherche des attitudes, et si, parfois, il consent à s'oublier, il ne regarde que le paysage ; il ne s'intéresse pas à ce qui se passe autour de lui. La plupart des

écrivains célèbres de ce siècle brillent par le talent de peindre ; ils sont dépourvus, à quelques exceptions près, de pénétration, de finesse, de justesse d'esprit, de vraie profondeur, toutes qualités que nos pères possédaient à un si haut degré.

Les deux hommes qui ont le plus occupé l'opinion de ce siècle de leurs gestes — je veux dire Victor Hugo et Zola — sont dépourvus, plus qu'on ne saurait l'imaginer, d'intelligence pénétrante. Par contre, Musset ne fait preuve de finesse que lorsqu'il veut bien se dépouiller de la grande défroque romantique. N'hésitons pas à rendre l'auteur de *René* responsable de cette étonnante faiblesse psychologique, qui caractérise tant d'écrivains de ce siècle. Il n'a pas connu ou s'est donné le tort de dédaigner les paroles si précises, si justes, si profondes, si significatives de Pascal : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits... De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée, cela est impossible et d'un autre ordre. » Chateaubriand a supprimé l'ordre de la pensée, pour n'étudier que le monde physique ; il a transformé la littérature en une sorte de géographie pittoresque qui comprend les fleuves, les montagnes, les côtes, les monuments anciens et modernes de tous pays ; la flore, la faune, l'ornithologie en particulier, et les mines de perles de toutes les régions lointaines. En histoire, il a porté toute son attention sur les costumes, les armes, les tableaux de bataille, les mouvements des foules, les séances parlementaires. Le XIXe siècle n'a que trop bien suivi

la pensée du maître ; il a consacré toutes ses forces au décor de l'histoire et à la nature ; tout en parlant de psychologie indiscrètement, il ne s'est plus occupé des âmes.

CHAPITRE II

LA POÉSIE DE L'AME CHEZ LES ROMANTIQUES.

Un caractère essentiel du romantisme : la poésie de l'âme. Définition profonde. La poésie de l'âme dans la *Tristesse d'Olympio*, *le Lac* et *les Nuits*. Prétentions religieuses du romantisme. Conflit entre le lakisme et l'âme française. Musset casse les vitres de la boutique romantique. Du mysticisme de Victor Hugo. La conquête protestante. Caractère catholique et classique de la récente renaissance religieuse : MM. Brunetière, Faguet, Lemaître, Coppée, Paul Bourget. Une contre-épreuve tirée des œuvres de Renan. L'Iphigénie de Racine et la jeune fille de Victor Hugo.

Une définition du romantisme exigerait de très longs développements ; elle remplirait aisément un gros volume. Je n'ai pas la prétention de la renouveler ou de la rendre plus claire, car, même après les nombreux et remarquables travaux qui ont paru sur la question, ou, peut-être, à cause même de ces travaux, des obscurités demeurent attachées au mot romantisme. Je prends ce mot dans son sens le plus large.

Ainsi compris, le romantisme constitue un des plus grands faits de l'histoire des littératures. Parce qu'il est européen et non pas seulement français, on a osé le comparer, pour l'importance et l'étendue, à la Renaissance. Sont romantiques, en effet, toute ou presque toute la littérature allemande, presque toute la

littérature anglaise, une partie de la littérature italienne, une partie de la littérature espagnole, presque toute la littérature française du XIX[e] siècle. Il n'y a peut-être pas lieu de parler des autres pays septentrionaux qui ne se distinguent pas essentiellement, au point de vue qui nous occupe, de l'Angleterre ou de l'Allemagne. Quant à nos amis les Russes, ils appartiennent, pour la plupart, à la gauche romantique.

Des critiques éminents ont déterminé les caractères généraux du romantisme. Il me suffira donc de comparer à ces caractères généraux, sur lesquels il semble bien qu'on se soit mis d'accord, les principes de la vie catholique.

Les romantiques se persuadaient volontiers qu'ils avaient le monopole de ce qu'il est convenu d'appeler la poésie de l'âme. « Comment la définir? Puisqu'elle est dans l'âme, elle ignore la diversité des genres : tout au plus peut-on dire qu'elle procède d'un double mouvement : concentration de l'âme qui se replie sur elle-même pour recueillir les suggestions du dedans et les impressions du dehors ; expansion qui projette par jaillissements et par ondes les images et les effusions sentimentales, cela avec le rythme souple, l'harmonie concertante, dont on peut donner non le dessin détaillé, mais les thèmes et les motifs conducteurs. »

Essayons de traduire en une langue simple, voire prosaïque, cette si poétique définition. Il faut entendre, sans doute, que le romantique contemple son âme, étudie son âme, la juge intéressante et raconte ensuite à ses amis tout ce qu'il a trouvé, dans ces diverses opé-

rations psychologiques, de joie et de tristesse. Naturellement, la tristesse domine, une tristesse langoureuse qui s'épanche en plaintes mélodiques ou harmoniques.

N'est-ce pas là comme le fond moral des pages les plus belles et les plus célèbres dont se glorifie, à juste titre, le romantisme ? Olympio se sent l'âme triste comme une tombe, parce qu'il découvre combien vite nous sommes oubliés, non seulement par les hommes, mais même par les choses que nous croyons nôtres et incapables de changement.

Nature au front serein, comme vous oubliez !

Les deux amants du *Lac* veulent jouir et surtout rendre leur bonheur durable; mais le bonheur leur échappe et fuit d'une fuite éternelle. Le jeune héros des *Nuits* demande des consolations à la Muse, au Sosie créé par son imagination, à l'Amour; mais ni la Muse, ni le Sosie, ni l'Amour ne peuvent le consoler. Vigny interpelle Dieu et le somme de parler; mais Dieu garde toujours le silence, et Vigny envoie à Dieu l'expression d'un dédain qui n'est pas dissimulé. M. Sully Prudhomme dit en vers délicats l'histoire touchante d'un vase qui fut brisé d'un coup d'éventail. Par où lecteurs et lectrices comprennent que des cœurs s'obstinent à ne pas mourir dans le monde, encore qu'ils soient meurtris et brisés par une main aimée. Cependant, ô poète, vous pourriez peut-être les consoler ces cœurs, leur parler d'un Dieu crucifié et de sa Mère, la consolatrice des affligés ? — Non, répond le poète, ils sont brisés, n'y touchez pas. — N'y touchez pas ! C'est donc qu'ils

aiment leur brisure? — Vous l'avez dit, ils aiment leur brisure.

Tels apparaissent les lyriques du romantisme, isolés dans leur douleur et fiers de leur isolement, ramenant tout à eux-mêmes, aussi indifférents que possible à tout ce qui n'est pas leur moi. Ils parlent rarement de leurs devoirs, mais ils ne cessent de chanter ou de crier leur droit au bonheur.

De cette attitude prise par les romantiques, avec infiniment plus de raison que de la Grande-Ourse si mal vue par M. Sully Prudhomme, on peut dire qu'elle n'a pas l'air chrétien. Sans doute, de grands poètes ont décrit, avant les romantiques, et mieux que les romantiques, les souffrances de l'âme. Mais ces souffrances se présentent en harmonie avec l'ordre universel, avec la volonté de Dieu; elles ont des causes précises, elles ne sont pas à elles-mêmes leur objet, elles ne s'étalent pas, elles se cacheraient plutôt. Alceste, quand elle dit adieu à la lumière du jour, ne sait pas que nous la voyons et que nous l'entendons ; elle est naturelle, elle est vraie, elle échappe au soupçon d'orgueil. Qu'elle pleure, sa douleur n'a rien de langoureux, ni d'égoïste, ni de théâtral : il est légitime qu'elle pleure, elle ne peut pas ne pas pleurer. Il en va de même du vieil Horace et de Polyeucte et de presque tous les héros ou héroïnes classiques. Victor Hugo déclamant ses graves soucis, costumé en mage, Lamartine tressant des couronnes à Elvire, Musset à la recherche d'un sanglot immortel, tout cela, c'est de l'attitude.

Les romantiques me reprocheront sans doute de méconnaître l'essentielle différence qui existe entre la poésie dramatique et la poésie lyrique. Celle-ci n'est-elle pas subjective et n'a-t-elle pas pour objet principal, sinon unique, le déploiement du moi ?

C'est vrai ; mais si les prophètes hébreux, qui sont les maîtres du lyrisme, affirmaient, avec tant d'éclat, leur personnalité, c'était sans y songer. Ils défendaient les droits de Dieu, ils corrigeaient le peuple, ils protestaient contre la domination étrangère, et il se trouvait qu'en remplissant ces diverses fonctions, ils manifestaient la supériorité de leur personne. Prophète, à proprement parler, signifie bouche : les prophètes n'aspiraient qu'à être les représentants, les interprètes du Dieu d'Israel. Les romantiques, au contraire, prennent toujours pour point de départ leur moi, et invariablement ils reviennent à ce moi. Un tel parti pris n'a rien de bien chrétien, que je sache.

Cependant, la poésie de l'âme des romantiques ne cesse d'affirmer ses très hautes prétentions religieuses. « Il faut, nous dit-on, que le poète étende son être vers la nature et vers le divin ; le caractère de son idéal est nécessairement dans l'éternel et dans l'infini. Dans les ouvrages romantiques où il n'y a point d'idées religieuses, sous l'acception vulgaire du mot, il y a des sentiments qui préparent à la religion. » La gravité et la portée de ces paroles n'échapperont à personne ; il s'agit seulement de savoir jusqu'à quel point elles sont justes.

En fait, la plupart des grands romantiques du

XIXᵉ siècle sont faiblement religieux, quelle que soit d'ailleurs leur obstination à employer des formules religieuses ou mystiques. Lamartine incline tantôt vers le théisme inquiétant de Rousseau et tantôt vers une sorte de panthéisme idéaliste, Hugo professe quelquefois un déisme d'une écœurante vulgarité et plus souvent un panthéisme qu'on a jugé profond, Vigny est un schopenhauérien de la veille, Leconte de Lisle combine le néopaganisme et l'anticléricalisme. Aucun d'eux n'a étudié sérieusement le catholicisme, sa doctrine, sa morale, son histoire, sa vie.

Au contraire, Racine recouvrait d'épithètes grecques ou latines un état psychologique qui était le plus souvent très chrétien. Iphigénie et Junie sont de jeunes religieuses qui ne reculent pas un seul instant devant l'immolation ; Phèdre, c'est une de ces pénitentes austères, distinguées et intelligentes, qui rachetèrent, par de longues années d'expiation, un passé coupable. Entre les veuves de la primitive Église et l'Andromaque racinienne, si pure, si douce, si dévouée, si détachée de toutes choses, la différence n'est point très grande. Et je ne parle pas des jeunes filles du chœur, ni d'Esther, ni de Josabeth, ni de Joad, lequel s'exprime quelquefois comme Bossuet, et le plus souvent comme Isaïe.

Non seulement nos moyenâgeux romantiques sont inférieurs aux classiques, — je ne m'occupe ici que du point de vue religieux, — mais ils ne supporteraient même pas la comparaison avec les plus grands de ceux qu'on a eu le tort d'appeler et qu'on appelle encore les païens. Sophocle, lorsqu'il traite la question de l'inter-

vention divine dans les choses humaines, a un tout autre ton que Lamartine, développant — pour faire plaisir à sa mère — le thème de l'immortalité de l'âme. Le problème de l'expiation et de la souffrance accable en quelque sorte l'âme de Sophocle : il tourmente l'âme d'Eschyle, il passionne l'esprit curieux d'Euripide. *Prométhée*, l'*Orestie*, *Antigone*, *Œdipe à Colone*, *Alceste*, œuvres graves, sincèrement et profondément religieuses, témoignent que les Hellènes de la grande époque connaissaient, au moins d'une façon indirecte, la révélation primitive, et qu'ils attendaient la grande révélation de l'Évangile. Antigone annonce les vierges chrétiennes, comme la Vierge honorée par les Druides annonçait le culte de Marie, mère de Dieu. Et en regard de toutes ces beautés religieuses du drame grec, que de sottises et de niaiseries et de vulgarités prétentieuses on pourrait aligner avec, au-dessus, cette étiquette générale : Extraits de Hugo, ou de tel grand poète qu'on serait surpris de trouver dans la société de Hugo.

Toutefois, il est possible que le romantisme, si pauvre lui-même de pensée et de théologie, ait servi de véhicule à l'idée religieuse. D'abord, il a débarrassé la France du voltairianisme et de cette déplorable sécheresse d'âme qui est si voisine de l'inintelligence. « La mode se mit du parti de l'éternité », et solennel fut un mot dont les manifestes romantiques se parèrent volontiers, celui par exemple de la *Muse française* : « A cet enseignement funeste des écoles, dont la tendance philosophique doit nécessairement finir pas être irréligieuse, nous voulons opposer un enseignement public

et solennel... Tout devient solennel dans les lettres. » La *Muse française* disait vrai, trop vrai peut-être, car enfin il ne faudrait pas condamner absolument toutes les formes d'ironie dont quelques-unes ont reçu droit de cité, dans la littérature la plus haute et la plus grave, et même dans la littérature sacrée.

Mais, ici, se pose une question délicate, très délicate et très importante à laquelle cependant on peut trouver une solution. Cette poésie d'âme, telle qu'on la présentait à la France, ne remontait-elle pas à des origines protestantes et anticatholiques ? « La lecture des bons ouvrages de Kant, de Schubert, de Klopstock, de Schiller, de Gœthe, de Novalis, excite en nous, dit Anot, une impression profonde et solennelle, assez semblable à celle que nous cause la vue des temps du moyen âge. » Kant et Gœthe ! mais c'est toute l'Allemagne moderne. Or, à Kant et à Gœthe, il faudrait joindre le Genevois Jean-Jacques et l'Anglais Byron et l'Anglais Shelley et tous les lakistes.

Après avoir subi, pendant deux siècles, le règne intellectuel de la France, les nations protestantes prenaient l'offensive et lui imposaient, à leur tour, leurs manières de penser et de sentir. La poésie d'âme créée par le romantisme aboutit normalement à ce panthéisme mystique et individualiste, presque anarchiste, qui prospère, à l'heure présente, en Suède, en Hollande, dans l'Allemagne du Nord, en Angleterre, en Suisse et aux Etats-Unis. Ecoutez-les, tous ces bardes et ces docteurs exotiques; ils ne savent que redire le même couplet néo ou pseudo-kantien et romantique. Si ce

romantisme avait définitivement triomphé, c'en était fait du catholicisme en France.

Mais l'invasion étrangère a trouvé une résistance inattendue dans les instincts profonds et irréductibles de l'âme française. Entre le romantisme et la France un malentendu se produit qui éclate d'abord chez les poètes, en cris d'une discordance stridente et qui se perpétue, jusqu'à nos jours, sous des formes nouvelles.

Voyez, par exemple, Alfred de Musset qui était né si Français. Il rime d'abord en l'honneur du clair de lune ; il pleure, durant plusieurs nuits, très sincèrement, mais un peu bruyamment, et non sans efforts pour prolonger son attitude. Comme il a beaucoup de naturel et d'esprit, il ne tarde pas à s'apercevoir de son erreur et il casse les vitres de la grande boutique romantique. Ne trouvant pas, malgré tout, sa véritable voie, il s'en prend à toutes ses connaissances, il injurie Voltaire et le XIX[e] siècle, il interpelle les moines avec un mélange de sympathie et de colère, et finalement, il reconnaît qu'il a manqué sa vie :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté,
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Chez Lamartine, bien que voilée sous la pompe et l'harmonie du langage, la contradiction est aussi évidente. Il a adoré tour à tour la nature et le Dieu de Jean-Jacques et le Dieu des chrétiens ; il a chanté ses espérances immortelles et son absolu désespoir ; mais

je crois bien que si on faisait un dénombrement exact de ses vers, c'est à l'inspiration panthéistique que reviendrait la plus grosse part. Enfin, il convient de remarquer que Lamartine, qui a voulu être homme d'Etat et financier, n'a jamais consenti à se considérer comme un simple poète. Les critiques ont attribué cette innocente manie à la fatuité ou à la paresse. Ne faudrait-il pas voir autre chose dans cette modestie persistante d'un auteur qui n'était pas naturellement modeste? Lamartine sentait que toutes les forces poétiques de son âme, qui étaient très grandes, se heurtaient à je ne sais quelle force mystérieuse qui en arrêtait l'essor. Aujourd'hui, il est plus facile d'y voir clair, et avec une certitude presque absolue, la critique a le droit de dire : Lamartine n'a jamais pu établir une parfaite harmonie entre les aspirations catholiques de son âme et les idées anglo-allemandes de son temps.

Chez Victor Hugo, le conflit entre le romantisme et le tempérament national prit des proportions homériques. Sans doute, le génie du poète a des points de contact avec le romantisme, s'il est vrai toutefois que le romantisme ait le monopole du paysage. Mais peu d'humains, j'imagine, sont nés moins bien doués que Victor Hugo pour le mysticisme et la métaphysique. Victor Hugo avait du sang de Boileau dans les veines. Mieux renseigné sur lui-même, il n'eût pas manqué de dire avec le vicomte de Saint-Chamans : « J'ai quelquefois une impatience indicible de descendre de la hauteur où je m'élève avec elle (Mme de Staël); et quand

je me suis perdu quelque temps dans cette fantasmagorie rêveuse, idéaliste, romantique, mystique, métaphysique, enthousiaste et infinie, si je trouve quelqu'un qui vienne me dire bonjour ou bonsoir, j'éprouve un bien-être. » Peintre génial des beautés de la nature et des décors de l'histoire, Victor Hugo a obtenu quelques succès dans ce qu'on pourrait appeler la grosse psychologie populaire. Mais, à la suite de Mme de Staël et de quelques autres, il a voulu s'essayer, le malheureux poète, dans la haute métaphysique sentimentale. C'est, quoi qu'en dise M. Renouvier, une déplorable méprise.

Pendant que les poètes s'épuisaient à la recherche de la poésie d'âme et s'irritaient des insuccès partiels dont ils avaient conscience, sans en comprendre la cause, les gens de France, eux, prenaient au sérieux les homélies mystiques de leurs bardes à demi convaincus. A force d'entendre dire : « Soyons religieux, soyons religieux, » ils s'appliquaient consciencieusement à devenir religieux. Oui, mais leur sang ne chantait pas une chanson protestante ; les Français qui veulent être religieux s'affirment naturellement catholiques.

Telle est la grande contradiction religieuse que renferme le romantisme. La poésie d'âme qui nous venait des lacs d'Écosse ou des vallées d'Allemagne devait conduire logiquement ses adeptes au panthéisme protestant ; en fait, elle a favorisé dans une certaine mesure, le catholicisme français. Si Jean-Jacques et Mme de Staël revenaient au monde, ils n'éprouveraient

pas une médiocre surprise en voyant les conséquences de leurs prêches très hérétiques.

Entre le romantisme et l'âme française l'opposition n'a fait que s'accentuer, depuis le commencement du xixe siècle. Car le réalisme et le symbolisme idéaliste — ces deux frères ennemis — sont bien les fils authentiques du romantisme. Exception faite de Balzac qui eut des intuitions géniales et qui échappe d'ailleurs à toute classification, les écrivains qui appartiennent à ces deux écoles se sont montrés peu originaux et, littérairement parlant, timides, sinon routiniers. C'est pourquoi ils se sont laissé absorber par le développement de ce qu'il y a de plus mesquin ou de plus bas dans les ambitions psychologiques du romantisme. Ces messieurs recherchèrent l'art pour l'art, l'impassibilité esthétique, la méthode documentaire ; ils se complurent dans l'outrance de certaines descriptions reproduites plusieurs milliers de fois, chaque année : ils crurent concilier, en eux, l'amour du mysticisme et le goût de la corruption faisandée ; ils se firent commissaires-priseurs, charcutiers, mineurs, chauffeurs, touristes, orfèvres, musiciens. Ils en oublièrent l'habitude de penser et l'art d'écrire. Toutes ces extravagances littéraires, en effet, il ne serait pas impossible de les rattacher à quelque principe mal compris du romantisme.

Est-il besoin de dire que la France catholique se désintéressait absolument de tous ces tours de force ou les prenait en horreur ? Elle construisait des églises, des hôpitaux, des écoles, elle organisait des missions,

mais jamais, non jamais, elle ne pouvait reconnaître son image dans les productions de la littérature contemporaine. De temps à autre, un romancier daignait écrire une page presque chrétienne. Cette page faisait aussitôt le tour de toutes les revues et de tous les journaux catholiques, elle fournissait un canevas de péroraison sensationnelle à un grand nombre de prédicateurs. Enfin, durant ces dernières années, un mouvement littéraire d'une incontestable importance s'est déclaré parmi les littérateurs français : la renaissance catholique qui a marqué la fin du XIX[e] siècle comptera dans l'histoire.

Faut-il chanter un hymne de reconnaissance en l'honneur du romantisme ?

Hélas ! non seulement le romantisme n'est que pour très peu de chose dans les conversions que l'on sait, mais les écrivains les plus remarquables de nos jours se révèlent de plus en plus classiques. Très classique est M. Brunetière, très classique M. Faguet. Classique malgré tout, M. Jules Lemaître. C'est peut-être M. Paul Bourget qui demeure le plus attaché à certaines traditions romantiques. Cependant, ses derniers ouvrages accusent une tendance très marquée vers ce qui est clair, logique, français. Quant à notre cher François Coppée, il a subi l'influence de Victor Hugo ; et il ne pouvait pas ne pas la subir ; mais il a l'esprit net, vif, porté à une certaine ironie douce et agréable, il a l'âme fine et délicate ; il est classique. La remarque, si je ne me trompe, a son importance. L'âme catholique de la France n'a pu s'exprimer que par l'intermédiaire

d'un groupe d'écrivains affranchis, ou qui tendent à s'affranchir des traditions romantiques.

Une seconde et importante observation qui pourra servir, en quelque sorte, de contre-épreuve nous est fournie par les œuvres de Renan. Renan, surtout à la fin de sa vie, s'est appliqué à écrire purement comme les classiques. Mais il n'en a pas moins introduit le romantisme à la George Sand dans l'exégèse : il a toujours professé une haine implacable contre le XVIIe siècle catholique ; il a voulu donner une forme française au mysticisme panthéiste des Allemands ; il a essayé de rédiger pour la postérité la philosophie du romantisme. Classique de tempérament et d'éducation, Renan a vu dans le romantisme un remarquable engin de guerre contre l'Église. Joignez qu'il jugeait assez exactement l'état psychologique de ses contemporains. Le voltairianisme étant mort, et bien mort, les Français, comme tous les autres hommes, allaient redevenir et ils redevenaient, en effet, religieux. Renan se rendait très bien compte que ces tendances aboutiraient, tôt ou tard, au catholicisme. Il s'agissait de faire dévier ce mouvement, de le détourner du catholicisme et de le diriger vers une incrédulité d'allure pieuse. Renan croit parachever l'œuvre de Rousseau, de Mme de Staël, de George Sand, en proclamant le triomphe du romantisme sur l'esprit classique. Écoutez-le :

« Une littérature qui, comme la tienne, ô Athéna, serait saine de tout point, n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

« Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous

sommes corrompus, qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe ; je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois.

« Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête plus large embrasserait divers genres de beauté. »

Cette fois, du moins, Renan a parlé un langage net ; à tous, amis et ennemis, il a montré dans le romantisme l'auxiliaire de ses haines anticatholiques.

Renan, dira-t-on, repoussait le culte d'Athéna parce qu'il voulait conserver le culte de Marie. « On y chantait (dans les temples chrétiens) des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer... reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes » ; ou bien : « Rose mystique. Tour d'ivoire, Maison d'or, Etoile du matin... » « Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond... » Je crois bien que des jeunes gens à demi chrétiens ou des hommes du monde peu versés dans la connaissance des choses de l'Eglise peuvent goûter, en lisant ces lignes, un plaisir qui n'est peut-être pas blâmable. Il y a tant de naïveté religieuse chez nombre de nos contemporains qui passent pour habiles ! Mais lorsqu'un écrivain comme Renan, après avoir bafoué le dogme, la hiérarchie et la morale catholiques, ose s'attendrir, à ce

point, sur les beautés de notre liturgie, il commet un sacrilège pire, assurément, que la plus inconvenante des polissonneries de Voltaire. Judas baisait le divin Maître pour donner le signal aux bourreaux ; M. Renan essaie de faire siennes les prières créées par les saints et les martyrs, afin de les livrer comme une sorte d'amusement esthétique à ceux dont il a détruit la foi et la règle de vie. Et, par malheur, il se trouve que ces jouissances psychologiques ne diffèrent pas sensiblement de la poésie d'âme chère aux romantiques.

Il semble, dès lors, qu'une conclusion fâcheuse s'impose à nous. « Puisque la poésie d'âme romantique est malsaine, il faut condamner la poésie d'âme et renoncer aux beautés dont elle est la source. »

Il faut ne renoncer à rien de ce qui est beau et de ce qui est vrai. Mais pourquoi ne dirions-nous pas aux défenseurs du romantisme que leurs prétentions sont un peu bien exclusives ? Les âmes immortelles et vivantes que nous devons au génie de leurs grands maîtres ne sont ni très nombreuses, ni très intéressantes en soi, ni surtout très édifiantes. Werther, Rolla, Olympio, René, Elvire, Adolphe, Eloa, Jocelyn ne vivent pas d'une vie normale. Tristes, étroitement égotistes, un peu phtisiques, tous ces êtres inutiles et qui ne se rattachent à la société que pour la maudire, sont prédestinés vraisemblablement à une mort littéraire prématurée. Rodrigue, Horace, Auguste, Polyeucte, Andromaque, Iphigénie, Acomat, Joad vivront éternellement, et éternellement ils enseigneront aux hommes la force morale, ou l'héroïque résignation, ou la délicatesse. Il est

permis de penser qu'avant longtemps on se moquera de René et de sa famille, ou qu'on les oubliera.

Mais il est très vrai qu'ils ont créé une certaine poésie d'âme. Si l'on veut bien ne pas trop tenir compte de la définition vague, très vague et d'ailleurs symphonique et gracieuse que j'ai citée plus haut, cette poésie d'âme se réduit à deux éléments assez simples. On pourrait la définir : une mélancolie consciemment ou inconsciemment maladive et parfois sensuelle qui s'épanche en descriptions. Notez bien que les romantiques ont gâté ou amélioré ou adapté à des combinaisons nouvelles des procédés qui existaient déjà ; ils n'ont rien inventé. Les grands classiques savent exprimer des réalités purement psychologiques, et souvent, grâce à Dieu, des sentiments qui n'ont rien que de très pur. Ecoutez Bossuet : « Mais, mes sœurs, cette belle lumière de virginité établit tellement son siège dans l'âme qu'elle rejaillit aussi sur le corps et le sanctifie. Et de quelle sorte ? C'est, dit l'admirable saint Basile, que cette virginité spirituelle et intérieure se peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée ; et par cette chaste peinture, elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur : et c'est ce qui fait dire au même saint que tous les sens d'une vierge doivent être vierges : *Virgines esse sensus virginis oportet*. En effet, ne voyez vous pas qu'il se fait comme un mariage entre les objets et les sens ? »

Je ne crois pas qu'aucun poète du XIXe siècle ait jamais aussi bien formulé le principe essentiel du romantisme.

Seulement, les romantiques l'ont exagéré ce principe et faussé, en renversant l'ordre des proportions entre les objets et les sens : ils ont tout sacrifié aux objets. Victor Hugo, par exemple, veut chanter un chant d'amour. Il décrit d'abord, en quelques centaines de beaux vers, de très beaux vers, un château d'un grand style ; mais sa description achevée, il n'a plus rien à dire et il se contente alors de rajeunir, tant bien que mal, quelques vieux airs très connus.

La beauté des très riches et éclatantes descriptions dont se glorifie justement le romantisme n'est donc pas en cause : Victor Hugo et Lamartine doivent être mis hors de pair comme peintres de la nature. Mais ils n'ont pas inventé l'union du paysage et de la psychologie, ils en auraient abusé plutôt.

Quant aux âmes proprement dites, ils ne les ont pas connues ; on peut même soupçonner qu'ils n'en ont pas compris la véritable nature. Une âme se révèle par des actes de courage, ou de dévouement, ou de pudeur, ou de résignation, ou de joie, ou de fierté, ou de colère. Il faut que le poète des âmes nous rende témoins de tout ce qui se passe dans une intelligence ou dans un cœur. Tel Corneille qui dévoile à nos yeux les plus intimes pensées d'un Auguste, tel Racine qui saisit toutes les nuances d'un sentiment très fin à la fois et très profond.

Iphigénie mourante nous permet de lire, en quelque sorte, à loisir, dans son âme.

Mon père même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire...

Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice :
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits ;
Ægine, il me défend de lui parler jamais...

(A Achille)

Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir...
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter..

(A Clytemnestre)

Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage ;
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais ce trépas à mon père.

La voilà, la vie de l'âme dans sa plénitude, dans sa force, dans sa pure beauté !

Les jeunes filles romantiques se distinguent à peine des papillons et des fleurs dont les poètes aiment à les entourer.

Jeune fille, la grâce emplit tes dix-sept ans.
Ton regard dit : matin, et ton front dit : printemps.
Il semble que ta main porte un lis invisible.

(Ici un vers inconvenant et absolument grossier.)

Sois belle. Sois bénie, enfant, dans ta beauté.
La nature s'égaie à toute ta clarté.
Tu fais une lueur sous les arbres ; la guêpe
Touche ta joue en fleur de son aile de crêpe ;
La mouche à tes yeux vole ainsi qu'à des flambeaux.
Ton souffle est un encens qui monte au ciel...

(Ici encore des vers grossiers et inconvenants.)

Ose approcher ton âme, aux rayons fiancée.
Sois belle. Tu te sens par l'ombre caressée,
Un ange vient baiser ton pied quand il est nu,
Et c'est ce qui te fait ton sourire ingénu (1).

La vraie poésie d'âme n'a rien de commun avec ce marivaudage, que nous jugerions sévèrement si nous avions la permission de parler de Victor Hugo en toute indépendance. Non, ce n'est pas de nos romantiques, des plus grands d'entre nos romantiques qu'on a le droit de dire qu'ils ont dix mille âmes. Ils n'ont qu'un moi, un assez pauvre moi, peu sympathique, le plus souvent, et quelquefois haïssable.

(1) Victor Hugo, *les Contemplations.*

CHAPITRE III

LA POÉSIE DE L'AME CHEZ LES CLASSIQUES

Les romantiques sont peut-être venus trop tard dans un siècle trop vieux. Les larmes de Musset comparées aux larmes de Fra Angelico. Le vallon de Lamartine. Eschyle déchaîne le vent des hymnes lugubres. La *Tristesse d'Olympio* et le *Linquenda tellus* d'Horace. Le mystère et le mal moral chez Euripide. Cymodocée et la prière d'Iphigénie en Tauride. Les Initiés d'Eleusis. Le clair obscur. De la complexité psychologique chez Racine. La prière de Victor Hugo et le grand nocturne du IVe livre de l'*Enéide*. Au cœur frais de la forêt. Le symbolisme des classiques. Hermès et le crépuscule hugotique.

A ceux qui aiment, par-dessus tout, la littérature moderne ou très moderne, nous demandons la permission d'admirer, avec eux, certaines pages de Victor Hugo, de Lamartine, de Musset et de Vigny. Mais une fois payé le tribut qui est dû au talent ou au génie, il est permis de se demander si ces pages n'ont pas leur équivalent dans la littérature classique. Souvent, les romantiques ont cru créer des états d'âme et des formes littéraires, alors qu'ils insistaient un peu lourdement sur des pensers plutôt antiques.

La mélancolie, par exemple, passe pour être en quelque sorte l'apanage exclusif du romantisme. Et je confesse volontiers qu'on trouve rarement, sur les terres classiques, des jeunes gens et des jeunes filles poitri-

naires se mourant éloquemment, aux derniers rayons d'un soleil d'automne. Les Latins et les Grecs n'ont pas abusé de l'agonie et de la mort, mais ce serait une erreur de croire qu'ils ne savaient pas les peindre. Je ne vois pas bien quel jeune héros moderne on pourrait opposer au Marcellus de Virgile, à l'Hippolyte mourant d'Euripide ou à l'Alceste du même poète. Les jeunes filles sur lesquelles s'est apitoyé Victor Hugo ont moins de grâce touchante que Polyxène, Iphigénie ou Antigone.

La mélancolie générale qui a pour objet non la mort, mais la vie elle-même, a trouvé chez les anciens des interprètes de génie. Les créations des Grecs et des Latins peuvent soutenir la comparaison avec les créations analogues des modernes les plus justement populaires.

Qui ne connaît le sanglot immortel que Musset fit entendre, au soir de son existence orageuse ?

J'ai perdu ma force et ma vie...
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Cette douleur mêlée de remords est fort belle. Mais de quelle nature sont ces larmes dont se glorifie le poète ? Ne ressemblent-elles pas « à ces vaines larmes, sorties « de la profondeur d'un divin désespoir, qui s'élèvent « dans le cœur et se rassemblent dans les yeux, lors- « qu'on regarde les heureux champs de l'automne, et « qu'on pense aux jours qui ne sont plus ? » Le poète, pour avoir mal employé les dons qu'il avait reçus de Dieu, pleure maintenant par lassitude, par faiblesse ;

il ose à peine parler de la vérité, une vérité mal définie : il ne prend aucune virile résolution : il ne sait pas mettre à profit les leçons de la douleur. Où sont les larmes de Fra Angelico, larmes divines que faisaient couler la compassion et l'amour, et le sens de la pure beauté ? De son côté, saint Louis disait à Dieu : « Beau sire Dieu, nous te prions que tu nous octroies fontaine de larmes. » N'étant pas chrétien, Virgile, malgré tout son génie, ne pouvait s'élever à ces hauteurs morales et il donnait à l'expression de ses tristesses je ne sais quel accent vaguement panthéistique : *Sunt lacrymæ rerum*. Il expliquait du moins ses larmes par un motif précis : *Mentem mortalia tangunt.*

Il y a déjà au temps de Virgile, remarque Michelet, une infinité de choses qu'on ne peut plus dire, de morts qu'on ne peut plus pleurer. On ne les voit plus, on les sent, on les entend partout chez lui, ces absents et ces invisibles, les dieux éteints, les cités anéanties. La mort des dieux, la mort des peuples, dont il ne parle jamais, est partout dans sa mélodie. Il chante à voix basse... voix contenue, souffrante, la voix des laboureurs chassés de l'Italie par les colonies des soldats césariens ; bien plus, la voix des morts, l'écho faible et dernier des anciennes tribus italiques effacées du sol par Sylla : que dis-je ! les morts futurs... Ces larmes cristallisées en mots incomparables, pleins de passé et d'avenir, sont, comme celles de Jérémie, des formules sacrées qu'ont chantées, pleurées tous les âges. »

Lamartine a su trouver une forme de mélancolie

plus grave que celle de Musset et d'apparence plus philosophique :

Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort.
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

De tels vers sont, littérairement parlant, au-dessus de toute critique. Mais pour quiconque étudie, dans les plus purs chefs-d'œuvre, la vie religieuse et morale de l'humanité, la nécessité s'impose d'approfondir quelques expressions inquiétantes. N'êtes-vous point frappé de la désinvolture avec laquelle Lamartine prend congé du sort, c'est-à-dire de Dieu ? Comme un grand seigneur, fatigué de faire antichambre dans le palais de son suzerain, s'éloigne et va mourir, en frondeur, dans ses terres, Lamartine, irrité contre le sort, vient cacher son désespoir, peu motivé du reste, dans la solitude. Les hommes ne comptent pas plus que Dieu, aux yeux de notre poète découragé. Nous savons par ailleurs qu'il a des affections, des devoirs, une famille, une patrie, mais, pour le moment, il ne songe qu'à sa personne. Lui, le vallon, la mort et c'est assez !

La mélancolie des classiques n'est pas gâtée par cet odieux égoïsme, elle est pénétrée, oserai-je dire, d'altruisme : elle annonce la compassion chrétienne. Virgile laisse transparaître, à chaque instant, l'ardente et sincère et douloureuse sympathie de son cœur, pour ses frères en humanité : *Mortales ægri*, *mortales miseri*. Sophocle s'écrie : Ne proclamez jamais un homme heureux avant d'avoir connu son dernier jour. Eschyle

a déchaîné dans ses drames « le vent des hymnes lugubres », il a chanté « Niobé la couveuse de tombeaux », il a versé de grandes larmes, des larmes de Titan, sur les douleurs du martyr Prométhée. Est-ce qu'une de ses héroïnes, Cassandre, ne représente pas, en quelque sorte, une personnification de la mélancolie? « Maintenant, dit-elle, c'est sur les rives du Cocyte, du fleuve des larmes, que je vais aller prophétiser, malheureuse ! Toute chaude du souffle divin, je m'étendrai bientôt sur la terre... Oh ! les choses humaines ! Une ombre passe et le bonheur s'évanouit ; l'adversité arrive, une éponge humide efface son empreinte. C'est sur cela que je gémis, et bien plus que sur tout le reste. »

Si je n'empruntais pas quelques exemples de mélancolie à Victor Hugo, certains lecteurs croiraient peut-être que la littérature ancienne ou classique n'offre rien de comparable aux thèmes généraux qu'il a si magnifiquement orchestrés. La *Tristesse d'Olympio*, qui a pour objet la mélancolie, passe, dans certains milieux littéraires, pour un chef-d'œuvre unique. En 1893, M. Brunetière a loué ces vers célèbres, avec un enthousiasme qu'il regrette peut-être, à l'heure qu'il est, mais il a dû noter déjà, dans la manière du maître, un excès de rhétorique trop sensible. En l'an de grâce 1904, ce défaut nous apparaît énorme et extrêmement choquant. Est-ce que je me trompe? mais il ne me semble pas difficile de découvrir, ici, des expressions trop solennelles, là, de la recherche dans l'attitude, du maniéré, plus loin des métaphores trop savantes où l'on

sent de la virtuosité, partout l'abus de l'exclamation, de l'apostrophe et de la prosopopée (1).

Il est à remarquer, d'autre part, que les plus beaux vers de ce morceau justement vanté ne se rapportent pas à la mélancolie ; ils appartiennent tous, ou peu s'en faut, au genre descriptif :

...les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques...
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir...

Horace, l'Horace des petites Odes, a su mieux dire que Victor Hugo la fuite rapide des années et les sentiments à peine complexes que cette fuite fait naître en nous. Ce n'est pas que rien n'ait vieilli, dans les minuscules chefs-d'œuvre du poète latin ; les vers définitifs et éternels sont rares dans les Odes... comme dans toutes les littératures. Mais tandis que Victor Hugo se laisse détourner du vif de son sujet par l'amour du paysage, Horace s'applique et réussit à nous exprimer uniquement les tristesses et les terreurs intimes de son âme :

Eheu fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni...
Visendus ater flumine languido

(1) Oh ! dites-moi...
Oui, d'autres, à leur tour, viendront, couples sans tache...
Tout ce que la nature à l'amour
Mêle de rêverie et de solennité.
Répondez, vallon pur.
O nature...
O douleur, j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
Savoir — si l'urne encor — conservait sa liqueur.

Cocytus errans...
Linquenda tellus et domus et placens
Uxor, neque harum quas colis arborum...
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur,
Absumet hæres ..

Victor Hugo a dit plus longuement et avec moins de bonheur :

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir...
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts la forme du tombeau.

Laissons à nos arrière-neveux le soin de se prononcer définitivement entre la forme du tombeau hugotique et le Cocyte mythologique d'Horace. Dès maintenant, il est bien certain que la *Tristesse d'Olympio* n'offre aucun fragment de vers comparable au *linquenda tellus* du poète latin. Olympio nous charme, nous émeut, nous ravit ; il nous éblouit surtout par sa prodigieuse invention verbale et par ses prouesses métaphoriques. Quatre ou cinq petits vers, frappés pour l'éternité, feraient bien mieux notre affaire et la sienne. Mais la versification française ne se prête pas, comme la prosodie latine, à cette perfection d'art qui sait communiquer à des lieux communs une éternelle jeunesse.

La mélancolie, dont il serait facile de multiplier les exemples, existe donc ailleurs que chez les romantiques, et elle se présente revêtue d'une beauté à laquelle n'ont pas toujours atteint les maîtres du dix-neuvième siècle.

Mais peut-être ont-ils créé une forme particulière de mélancolie qui leur est propre ? Et volontiers, en effet, ils se glorifient d'avoir révélé au monde la poésie de l'âme. J'ai essayé de la définir tout à l'heure, d'après les théoriciens du romantisme. Il n'est pas impossible de prouver que cette poésie de l'âme, tant vantée, se réduit, en somme, à quelques éléments essentiels : sensibilité maladive, sensualité, vagues aspirations religieuses. Ecartons, pour l'instant, la fâcheuse habitude qu'ont les poètes et les romanciers d'associer indiscrètement la nature à nos émotions personnelles.

Tout d'abord, la poésie de l'âme romantique représente l'émanation d'une société moralement et littérairement malade ; elle est une preuve de décadence. Permis aux gens de lettres ultra-modernes d'admirer et d'aimer les époques de décadence. Les chrétiens et les patriotes ont des raisons, qu'ils croient sérieuses, de penser autrement.

Mais — question morale mise à part — est il bien vrai que le monde ait attendu la fin du XVIIIe siècle pour connaître la troublante poésie d'âme chère aux romantiques ? — Non.

Le plus malade des poètes malades que connaisse la littérature ne s'appelle ni Henri Heine, ni Baudelaire, ni René, ni Jean-Jacques, ni Byron ; il s'appelle Euripide. Mieux que personne, Euripide s'est plu à parler peu chastement de la chasteté et complaisamment de l'amour coupable. Il a mêlé en de subtiles et savantes compositions l'amour et la mort, la religion et la sensualité. Ce n'est pas sans quelque raison qu'Eschyle, le vieux prêtre

soldat, lui reprochait, avec une magnifique indignation, d'avoir produit, sur la scène, des Phèdre et des Sténobée impudiques. Son Alceste elle-même, si belle et si admirable soit-elle, ne laisse pas de faire entendre parfois des notes inquiétantes. Mais il est une tragédie d'Euripide dont je m'étonne que les décadents ne tirent pas mieux profit. Cruauté délirante, mystère, sensualité pseudo-religieuse, mélange d'horreur et de sentiments délicats, théologie à demi satanique, demi-jour des catacombes, révolte et anarchie, lyrisme et franc-maçonnerie, tout le romantisme est dans les *Bacchantes*.

Ecoutez ce dialogue entre Penthée, roi de Thèbes, et Bacchus : « Les orgies que tu célèbres, quelles sont-elles ? demande le roi à son divin prisonnier. — Il n'est pas permis de les révéler aux profanes... Les mystères du dieu se dérobent aux yeux des impies. — Puisque tu prétends avoir vu Bacchus à découvert, quelle figure avait-il ? — Celle qu'il a voulue ; je n'avais rien à lui prescrire. — Est-ce la nuit ou le jour que l'on célèbre ces mystères ? — La nuit le plus souvent, car il y a quelque chose d'auguste dans les ténèbres. — Je te tiendrai dans les chaînes. — Le dieu me délivrera quand je voudrai. — Sans doute, quand tu l'invoqueras au milieu des Bacchantes ?... »

Dans une autre scène, Euripide montre les Bacchantes endormies pêle-mêle sous les chênes. Le mugissement des bœufs les éveille ; le soleil levant les rappelle à la célébration de leurs rites. Elles se redressent en sursaut, délacent les serpents qui les enroulaient et elles entrent en ronde. Tantôt elles font entendre des chants d'une

fraîcheur et d'une grâce inexprimable : « Quand pourrai-je mêler mes pieds blancs aux danses des bacchanales nocturnes, semblable à la biche qui joue dans les prairies verdoyantes » ; tantôt elles poussent des rugissements qui font songer aux sorcières de Shakspeare : « Courez, chiens rapides de la rage... Nous apportons des montagnes ce lionceau qui vient d'être tué. » On devine bien que je ne puis pas citer, ici, les pages des *Bacchantes* qui justifieraient le mieux ma thèse.

Que si le mot sensualité paraît trop fort et injuste, appliqué à la poésie d'âme telle que l'entendent les romantiques, il ne sera pas impossible de trouver, chez Sophocle ou chez Euripide, des manifestations d'une sensibilité délicate et pure, pieuse et virginale. Aux invocations célèbres de Cymodocée, on pourrait comparer, par exemple, le chœur des compagnes d'Iphigénie pleurant au fond de la Tauride leur patrie perdue : « Oiseau qui, sur les rochers de la mer, chantes ta destinée lamentable, Alcyon dont la voix, bien comprise des sages, pleure toujours, je mêle mes gémissements aux tiens, oiseau plaintif comme toi, mais oiseau sans ailes !... »

Qui sortirait vainqueur de cette comparaison ? Il va sans dire que, dans la pensée des romantiques, c'est Chateaubriand. Mais cette opinion tient peut-être uniquement à ce fait qu'ils ont lu plus souvent les *Martyrs* qu'*Iphigénie en Tauride*.

D'autres chœurs existent chez les anciens, qui ont une couleur romantique indéniable et qui méritent d'entrer dans les plus redoutables et les plus glorieux

parallèles. Tel est ce chœur mystique que les Initiés d'Eleusis font entendre dans des bois de myrtes, à la clarté de torches odoriférantes : « Iacchos, dieu vénéré, accours à notre voix. Iacchos ! ô Iacchos, viens dans cette prairie avec tes saints compagnons. Qu'autour de ta tête se balancent en épaisses couronnes les rameaux de myrtes chargés de fruits... Agite les torches ardentes, ravive leur éclat, Iacchos, astre brillant des mystères nocturnes... Allons dans les prairies jonchées de roses former, selon nos rites, ces chœurs gracieux auxquels président les Parques vénérables. C'est pour nous seuls que luit ici le soleil ; ses rayons éclairent les Initiés qui ont mené une vie pieuse. » Ce chœur n'appartient à aucune tragédie ; il est tiré des *Grenouilles* d'Aristophane. Le plus réaliste des Grecs rivalisant de délicatesse lyrique avec les plus idéalistes de nos poètes contemporains, l'aventure ne manque pas d'imprévu.

Les critiques favorables au romantisme essaieront-ils de soutenir, à titre de revanche, sans doute, que les plus grands d'entre leurs écrivains ont du moins exploré, mieux que personne, les parties mystérieuses de la psychologie, c'est-à-dire ces régions obscures de l'âme où l'imprécis au précis se joint ? La vérité est que les dramaturges, les poètes et les romanciers, ont mis beaucoup de clair-obscur, non pas précisément dans les tableaux eux-mêmes, mais dans les descriptions qui servent d'encadrement à ces tableaux. Héros et héroïnes se meuvent sous les lambris d'un vieux château, ou baignés des rayons de la lune, à l'ombre

des forêts d'Amérique, sur un lac ou un étang, ou parmi les orangers de Sorrente, dans une grotte alpine ou sous les cèdres du Liban. Leurs costumes sont, d'ordinaire, doctement ou minutieusement décrits. Mais, pour Dieu ! qu'on ne redise plus que leurs âmes offrent à notre admiration des complexités merveilleuses. Elles sont, d'ordinaire, fort simplistes, ou si elles portent en elles je ne sais quels contrastes violents, comme Lucrèce Borgia, elles n'en témoignent que plus hautement de l'inexpérience psychologique de l'auteur.

Qu'ils s'adressent à Racine ceux qui veulent connaître les sinuosités profondes de l'âme, les mystères et les énigmes des cœurs passionnés, les mille et infinies nuances des sentiments contradictoires ou à peine perceptibles, les demi-ténèbres dans lesquelles s'agitent, souffrent et meurent les malheureux humains, à peine conscients et victimes d'une fatalité effroyable. Nul critique ne peut se flatter d'avoir connu, dans toute leur force et dans toute leur exquise délicatesse, les douleurs d'une Junie, d'une Monime ou d'une Bérénice. Chaque vers, chaque mot laisse échapper un peu plus de sens, au fur et à mesure que nous l'étudions plus attentivement. La vraie poésie de l'âme est la propriété de Racine, comme la fable est la propriété de La Fontaine, ou l'oraison funèbre, la propriété de Bossuet. Essayez de mesurer exactement toute la portée et, si j'ose m'exprimer ainsi, toutes les significations de ces quelques vers de *Bérénice* ou de *Phèdre* :

Dans l'Orient désert quel fut pas mon ennui !
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire...

Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié...
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!
On ne voit pas deux fois le rivage des morts...

Il est, cependant, un genre littéraire que les classiques anciens ou modernes ont pu cultiver et qui semble bien appartenir, en propre, au romantisme : le paysage. Les écrivains du XIXe siècle ont composé, en l'honneur de la nature, des pages innombrables dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre.

Mais cette supériorité des romantiques appelle quelques réserves. Premièrement, la littérature classique n'est pas aussi dépourvue de paysages qu'on veut bien le dire dans certaines écoles. Sans parler de La Fontaine, dont les enfants eux-mêmes savent par cœur les incomparables descriptions, qui ne connaît les bois de Colone chantés par Sophocle, et la vie de la nature, qui palpite dans les ouvrages de Virgile ? Le poète latin a tout vu, tout compris : la mer profonde, les obscurs sentiers de la forêt, la colline au sommet de laquelle chante le bûcheron, les fleuves familiers, la grande ombre des arbres qui protègent la vallée de l'Hémus, les oiseaux frappés dans la nue, les jeunes veaux qui rendent leurs douces âmes devant les crèches pleines, les étangs peuplés de cygnes, la clarté silencieuse de la lune, les ténèbres qui se répandent sur la terre pendant une éclipse de soleil, les pluies de roses et de lis sur les tombes des adolescents. On cite moins souvent les toiles délicieuses sur lesquelles Horace a su reproduire, comme en se jouant, tout le charme du pays de la beauté :

Continui montes, nisi dissocientur opaca
Valle...
Dicas adductum propius frondere Tarentum...
Hæ latebræ dulces, et jam, si credis, amœnæ.

Les anciens connaissaient donc ou possédaient à fond l'art du paysage. Rien ne prouve que les merveilleux tableautins de Virgile ne survivront pas aux grandes toiles de Victor Hugo, dont l'impressionnisme savant pourrait vieillir. Si les classiques n'ont pas multiplié les descriptions dans leurs œuvres, c'est qu'ils ont cru sage de se borner. Et ceci sera ma seconde remarque restrictive.

En littérature, en effet, le paysage ne doit avoir qu'une importance, ne disons pas secondaire, si l'on veut, mais nettement déterminée. Il envahit tous les genres chez les romantiques, il est tout, ou peu s'en faut, puisqu'il se confond le plus souvent avec le Moi. Très sagement, les classiques subordonnent la nature à l'étude du cœur humain, de la religion et de la patrie. Aussi, l'emportent-ils sur les romantiques dans la partie la plus délicate de la description, je veux dire dans l'union du paysage et de la vie psychologique.

Des exemples me permettront de mieux faire comprendre ma pensée.

Toutes les anthologies renferment les premiers vers d'une pièce célèbre de Victor Hugo, intitulée : *La Prière.*

Ma fille, va prier ; vois, la nuit est venue,
Une planète d'or là-bas perce la nue,
La brume des coteaux fait trembler le contour.
A peine un char lointain glisse dans l'ombre. Ecoute...
Ma fille, va prier...

Assurément, une relation existe entre la description de Hugo et l'idée de prière. Voici le soir, toute la nature se recueille, recueillons-nous à notre tour, prions, ma fille, va prier. Mais cette relation, il est facile d'en faire la remarque, manque de précision et de fini. Si Hugo a noté la planète d'or qui perce la nue, la brume, le char lointain, l'arbre de la route qui secoue au vent du soir la poussière du jour, c'est par amour du pittoresque et parce qu'il voit bien les couleurs et les formes. Mais aucun détail du paysage, pris en soi, ne se rapporte au sentiment moral visé par le poète, il pourrait occuper une place, indifféremment, dans toutes sortes de thèmes poétiques. Tandis qu'il observait minutieusement ces divers effets de nuit, Victor Hugo, sans doute, oubliait la prière.

Au contraire, dans l'admirable Nuit décrite par Virgile au quatrième livre de l'*Enéide*, chaque détail matériel fait entrer profondément en nous l'idée de paix et de repos à laquelle songe constamment le poète :

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, silvæque et sæva quierant
Æquora : quum medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres,
Quæque lacus late liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti,
Lenibant curas, et corda oblita laborum.

Comptez, je vous prie, les mots, les expressions, les notes, par lesquels l'admirable Nocturne de Virgile verse la paix dans nos âmes : « Les mortels *fatigués* goûtent *un paisible* sommeil; la mer orageuse *est assou-*

pie ; les bêtes fauves se *taisent* dans la *nuit silencieuse* et, livrées aux *langueurs du repos*, *endorment* leurs douleurs et *oublient* leurs maux. » Ces astres qui glissent à travers les cieux nous font songer à la célèbre exclamation de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Ainsi, Virgile fait chanter à la nature un hymne de paix, et cet hymne amène et nous fait comprendre, par voie de contraste, les terribles agitations auxquelles est en proie le cœur d'une femme malheureuse :

At non infelix animi Phœnissa...

Jamais les romantiques ne surent unir, avec cette perfection, la vie de la nature à la vie de l'âme.

Horace et le même Victor Hugo vont nous fournir un deuxième terme de comparaison. Écrivant à son ami Tibulle, Horace l'interroge sur son genre de vie :

Quid nunc te dicam facere in regione Pedana?
Scribere quod Cassi Parmensis opuscula vincat?
An tacitum sylvas inter reptare salubres
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est ?

Quoi de plus gracieux que cette promenade philosophique, nos modernes diraient, sans doute, au cœur frais de la forêt ? Je reconnais que cette description est un peu maigre, pourvu qu'on veuille bien constater qu'elle est exquise, et, en son genre, absolument parfaite. Victor Hugo, plus fécond, consacre à ce thème lyrique des centaines de vers.

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme !
Au gré des envieux, la foule loue et blâme ;

Vous me connaissez, vous !...
Vous m'avez vu cent fois, dans la vallée obscure...
Questionner tout bas vos rameaux palpitants...
Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme et chercher Dieu !
Vous savez que je suis calme et pur comme vous...
Et je suis plein d'oubli, comme vous de silence.

En vain le lecteur de sens rassis s'excite-t-il au respect, à l'admiration et à l'enthousiasme ; il ne peut pas se dissimuler tout ce qu'il y a de peu naturel et même de ridicule, dans ces vers. Les arbres ont mieux à faire que de scruter les sentiments du poète, ils ont à remplir leur fonction qui est, pour l'instant, de donner de l'ombre et de la fraîcheur. Quant au poète lui-même, il irriterait par son orgueil, s'il n'amusait par l'extravagance de son attitude.

Après les beautés de leurs paysages, c'est la délicatesse vaporeuse de leurs fantaisies ou la profondeur de leur symbolisme, que les romantiques vantent le plus volontiers. Et j'avoue qu'il serait difficile d'imaginer des mots plus gracieux, plus aériens si l'on peut dire, que le chant d'Éviradnus de Victor Hugo. Aucun helléniste cependant ne le préférerait aux *Oiseaux*, cette œuvre unique qui échappe à toute classification et dans laquelle se joue avec tant de grâce la puissante imagination d'Aristophane.

Quant au symbolisme des Grecs, il surpasse tout ce que peuvent enfanter les imaginations modernes, comme l'Océan l'emporte en beauté, sur les lacs les plus gracieux des hautes montagnes. La religion et la poésie des Grecs sont faites de symboles, symboles vivants, éternellement jeunes pour qui sait les compren-

dre. Depuis quatre cents ans, la peinture, l'esthétique et la littérature commentent et amplifient, sans les épuiser jamais, les légendes de l'Hellade antique. Les Grecs, a dit Gœthe, ont fait le plus beau songe de la vie. Et comme dans un songe, on trouve en abondance, dans ces légendes, ce clair-obscur et cet imprécis que cherchèrent, avec plus ou moins de succès, tous les poètes romantiques.

Au fait, dans le ciel hellénique figure le dieu du clair-obscur. L'origine d'Hermès, dit Paul de Saint-Victor, est toute céleste et tout aérienne. Il se forme dans les crépuscules, il s'élance des longues bandes d'or que le soleil levant ou couchant trace à l'horizon... Plus tard on fit Hermès fils de Zeus et de Maïa, du grand Jour et de la Nuit... Tout est nocturne, secret, clandestin, dans cette Nymphe élémentaire... Hermès est donc avant tout un dieu de demi-teinte et de clair-obscur, nuancé des pâleurs de l'aube et des rougeurs du couchant. Son premier exploit, si délicieusement raconté par l'hymne homérique, met en scène le double phénomène qu'il personnifie. « Le soir même de sa naissance, il vole les vaches d'Apollon, et il est alors le Crépuscule ravissant les rayons solaires. Mais, le matin, l'enfant doit les rendre sous la contrainte du dieu dépouillé, les faire sortir de la noire étable où il les avait enfermées ; et c'est maintenant le petit Jour restituant au maître de la lumière ses feux dérobés. »

Après cela, nous pouvons admirer d'un esprit très libre, parce que nous savons qu'ils ne représentent pas

quelque chose d'unique au monde, les beaux soirs de Hugo :

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.
Dans les terres de nuit baignées
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard...
Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours...

Une forme de clair-obscur manque toutefois à la littérature classique, celle dans laquelle dominent tour à tour le trop clair et le trop obscur. Victor Hugo l'a cultivée avec amour :

Donc, la matière pend à l'idéal...
Comment le ténébreux descend du flamboyant,
Comment du monstre esprit naît le monstre matière,
Un jour, dans le tombeau, sinistre vestiaire,
Tu le sauras...
Donc, une bête va, vient, rugit, hurle, mord ;
Un arbre est là, dressant ses branches hérissées ;
Une dalle s'effondre au milieu des chaussées
Que la charrette écrase et que l'hiver détruit,
Et, sous ces épaisseurs de matière et de nuit,
Arbre, bête, pavé, poids que rien ne soulève,
Dans cette profondeur terrible une âme rêve !

Non, la littérature classique ancienne ou moderne n'offre rien qui soit comparable à cet écroulement d'arbres, de bêtes, de pavés, de matière et de nuit.

Je ne voudrais pas qu'on prît cette étude pour une sorte de gageure. Il n'entre nullement dans ma pensée de prouver que les classiques sont plus romantiques que

les romantiques. J'ai voulu simplement établir ceci, que les anciens ont conçu et exprimé, avec un art admirable, presque tous les genres de beautés littéraires, dont une certaine critique contemporaine attribue volontiers le monopole aux écrivains du XIX[e] siècle. Bien avant que Victor Hugo ne fût venu au monde, au temps de Virgile, d'Horace et de Tibulle, au temps de Catulle et au temps d'Euripide, les feuilles d'automne tombaient sur le gazon, les rayons se mêlaient aux ombres, les amants chantaient des chants mélancoliques devant ou sur les flots, à Pœstum et ailleurs les roses répandaient leur parfum, les choses avaient des larmes, la mer profonde et les mouvements mystérieux des astres provoquaient l'admiration des hommes, et la lune enfin, sans qu'elle parût pressentir le moins du monde les futurs enthousiasmes des romantiques, la lune versait sur le monde, une lumière amie.

CHAPITRE IV

LE MATÉRIALISME LITTÉRAIRE

L'épée de Corneille et l'épée de M. de Hérédia. Victor Hugo costumier, et Vigny grand chambellan. Le nez de M. Zola, le sens de l'harmonie chez Lamartine, l'œil de Victor Hugo. L'idée de bassesse morale, d'après Racine. Comment Bossuet et M. Paul Bourget défendent l'idée de Providence. Un mot de Shelley. La notion de solitude d'après M. Sully-Prudhomme. Erreurs de méthode. La vie de l'esprit et la vie des choses.

Il règne, en maître, dans toutes les œuvres qui ont paru durant la seconde moitié du XIX[e] siècle.

Au lieu de le définir — ce qui offre des difficultés — il serait peut-être préférable de le rendre visible et tangible par des exemples.

Corneille, voulant donner du courage militaire une définition à la fois juste et vivante, fait dire par don Diègue à Rodrigue :

> Mais ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
> Je le remets au tien pour venger et punir.

Sans doute Corneille note un geste que les yeux peuvent percevoir et il décrit — d'un mot très rapide d'ailleurs — le fer, symbole matériel de la valeur militaire. Mais, en même temps, il indique, avec précision, plusieurs sentiments moraux : la douleur du vieillard

vaincu par l'âge, sa fierté paternelle, son désir de vengeance. Les pensées, les sentiments, la méthode même de Corneille, sont spiritualistes.

En décrivant une épée et le geste du chevalier qui la porte, un poète moderne laissera deviner de tout autres préoccupations :

> Prends-la (l'épée). L'Hercule d'or qui tiédit dans ta main,
> Aux doigts de tes aïeux ayant poli son torse,
> Gonfle plus fièrement, sous la splendide écorce,
> Les beaux muscles de fer de son corps surhumain.
> Brandis-la ! L'acier souple en bouquets d'étincelles
> Pétille. Elle est solide, et sa lame est de celles
> Qui font courir au cœur un orgueilleux frisson,
> Car elle porte au creux de sa brillante gorge,
> Comme une noble dame, un joyau, le poinçon
> De Julian del Rey, le maître de la forge.

La plupart de ces vers se rapportent, comme on voit, ou au règne minéral ou à la physiologie. Quant aux rares sentiments humains qu'ils expriment, ils ne sont pas exempts d'une certaine bassesse, ou tout au moins d'une certaine médiocrité morale. Le poète ordonne à son jeune héros de brandir l'épée. Pourquoi ? pour qui ? contre qui ? On a négligé de nous le dire, en sorte que ce geste, annoncé avec tant de solennité, nous apparaît comme un simple geste de parade. C'est à un acteur qu'il conviendrait de l'esquisser, ou à un maître d'armes. Enfin le cri superbe que le poète fait entendre en l'honneur de Julian del Rey part d'une âme de collectionneur, non d'une âme de soldat. Et cependant, le sonnet s'annonçait, au début, comme une exhortation à la bataille !

Collectionneurs, les écrivains du XIXe siècle se révèlent encore costumiers, et toujours en vertu du même principe. Ils ne voient pas la vie de l'âme, parce qu'ils portent toute leur attention sur la beauté des choses. Victor Hugo dit de la jeune Infante :

Sa basquine est en point de Gênes ; sur sa jupe
Une arabesque, errant dans les plis du satin,
Suit les mille détours d'un lit d'or florentin...

Un homme qui n'est pas un tailleur ou un reporter ne fait pas de ces remarques, il les laisse d'ordinaire aux femmes. Encore les femmes les plus distinguées trouveront-elles moyen de faire comprendre qu'elles n'attachent à la beauté de leur toilette qu'une importance relative. Que ces vains ornements, s'écrie Phèdre, que ces voiles me pèsent ! Tout à l'heure elle réclamait pour sa parure les soins de toutes ses servantes; maintenant elle ne songe ni aux rubans, ni aux chiffons, elle analyse son état d'âme, elle se regarde souffrir. Phèdre est humaine, avec distinction et intensité. L'Infante de Victor Hugo ne pense à rien, elle ne regarde rien (1), elle remplit avantageusement l'office d'une poupée décorative magnifiquement vêtue, à laquelle le fabricant-artiste n'aurait pas su donner une expression de physionomie intelligente.

Même lorsqu'ils peignent ou croient peindre des caractères d'hommes, les romantiques parlent en costumiers et en antiquaires.

(1) Elle tient à la main une rose, et regarde
Quoi ? que regarde-t-elle ? Elle ne sait pas. L'eau...

Un grand trône ombragé de drapeaux d'Allemagne
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne,
Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés...

On a vanté — et avec raison — ces vers d'Alfred de Vigny ; mais en quoi renseignent-ils le lecteur sur l'homme en général et sur Charlemagne en particulier ? Corneille, au contraire, nous fait assister au drame intérieur qui se passe dans l'âme d'Auguste, et Racine nous laisse deviner tous les mystères d'infamie que recèle l'âme de Néron. On dirait que les poètes romantiques ont reçu toutes les confidences des grands dignitaires royaux ou impériaux du temps jadis, du grand écuyer, du grand veneur, du grand maître du palais, etc., etc. De telles fréquentations ne laissent pas d'être intéressantes et instructives. Quelle différence, cependant, avec les classiques ! Corneille et Racine connaissent les sentiments les plus secrets des maîtres du monde, ils savent développer les pensées profondes des hommes d'État.

Mais c'est dans la peinture des âmes féminines ou enfantines ou particulièrement délicates, que la lamentable infériorité des romantiques se manifeste avec le plus de force. Musset dit d'une héroïne qu'elle s'appelait Lucie, qu'elle était pâle et blonde et qu'elle avait une main blanche. C'est peu comme information psychologique. Que savons-nous d'Elvire ? Est-ce une femme, une abstraction, un fantôme ? J'inclinerais à penser que c'est tout simplement le reflet de l'âme de Lamartine lui-même. Victor Hugo chante merveilleusement

les enfants ; c'est une vérité, paraît-il, incontestable. Soit ; mais encore faudrait-il remarquer ce qui constitue proprement la beauté des hymnes qu'il a chantés en l'honneur de l'enfance. Selon son habitude, le poète a beaucoup parlé de lui-même, à propos des enfants ; il a expliqué son attitude, célébré la nature et décrit les vêtements, les cheveux et les visages. Mais les enfants eux-mêmes sont nuls ou insupportables. Claire, Jeanne, les oiseaux envolés, l'enfant avec son doux sourire, représentent de gracieux mannequins enguirlandés de roses, de très belles roses poétiques, j'en conviens, ou des gamins fort mal appris.

L'Eloa d'Alfred de Vigny exaspère par sa niaiserie quiconque cherche, à travers les descriptions, le sentiment et la raison.

M. Sully-Prudhomme, lui, se propose de donner une haute idée du génie et de la passion, dans son délicieux petit poème, intitulé *la Lyre et les Doigts*, qui se termine par ces deux vers :

Sans les brises d'été plus de murmure aux feuilles,
Sans les souffles du cœur plus d'éloquence aux doigts.

Ces deux vers, qui ne seraient pas déplacés dans une romance, résument bien la pensée du poète. Comment donc, pour la bien comprendre, faut-il se représenter la vie de l'âme ?

Une muse immobile et la tête penchée
Ne chantait plus ; la lyre en soupirait d'ennui
Et, se plaignant aux doigts de n'être plus touchée,
Disait : « Quelle torpeur vous enchaîne aujourd'hui ?

Je ne puis rien sans vous, réveillez-vous, doigts roses ;
L'air est si lourd, j'ai peine à vous parler tout bas,
Car mes fibres sans vous, comme des lèvres closes,
Amoncellent des voix qui ne s'élèvent pas... »
. . . .
Lyres, que pouvons-nous ? Sommes-nous l'harmonie ?
Est-ce nous le délire ? Est-ce nous la langueur ?
Et ne sentons-nous pas, esclaves du génie,
Tous nos frissons liés par le sommeil du cœur ?
Il est le dieu, la main subit sa fantaisie ;
Parfois il nous trahit sans nous avoir lassés,
Et parfois sans pitié, sa longue frénésie
Nous agite sanglants dans les sept fils cassés !

Le poète qui s'exprime ainsi passe, et avec quelque raison, pour un des écrivains les plus délicats de nos jours. Sa doctrine, cependant, est de nature à favoriser le matérialisme chez tous ceux qui ne se mettent pas en garde contre la « piperie » des jolis mots. Les « doigts roses », les « lèvres closes », les « sept fils cassés » appartiennent ou à la peinture, ou aux arts décoratifs les plus distingués, nullement à la vraie psychologie. Plus que d'autres peut-être, M. Sully-Prudhomme contribue à éloigner les présentes générations de l'authentique région des âmes.

Ces graves méprises n'ont rien de surprenant, quand on songe à la méthode employée par la plupart des écrivains. Ils ne voient, ils ne cherchent, ils n'expriment que des sensations. Sans doute, toutes les émotions réellement psychologiques, celles-là mêmes que décrivent les classiques, ont pour point de départ une parole ou un fait révélé par les sens. Mais les esprits et les cœurs, mis en vibration par cette parole ou par ce fait, créent toute une série d'actes inté-

rieurs, qui est proprement la vie de l'âme. Comptez, si vous le pouvez, toutes les nuances de sentiment que laisse deviner Bérénice.

Les romantiques, au contraire, au lieu de passer aussi rapidement que possible de la sensation au sentiment pur ou à la pensée, s'arrêtent à la sensation. Il en résulte que chacun de nos sens joue, tour à tour, un rôle prépondérant dans la littérature du XIXe siècle. Chez M. Zola, la subtilité du nez supplée avantageusement à la faiblesse de l'observation psychologique. Qui n'a entendu parler de son admirable symphonie des fromages ? M. Huysmans distingue, du premier coup, l'odeur de la flanelle, l'odeur de l'encens gâté par l'humidité, et bien d'autres odeurs qu'il est inutile d'énumérer. M. Léon Dierx, un poète ultra-moderne, chante les valses des parfums, comme Leconte de Lisle chantait les aromes légers qui émanent des feuillages, ou l'air embaumé de l'odeur des jasmins.

Tous ces messieurs annonçaient, sans doute, Cyrano de Bergerac, l'homme au long nez !

L'oreille a plus d'importance encore que le nez, dans la poésie romantique. Pour jouir de certains vers de Lamartine, il n'est point nécessaire de penser, il suffit d'écouter :

O lyre, ô mon génie,
Musique intérieure, ineffable harmonie...
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore.
La harpe obéissante
A frémi *mollement* dans son vol cadencé,
Et de la corde *frémissante*,
Le *souffle* harmonieux dans mon *âme* a passé.

L'onde qui baise ce rivage
De quoi se plaint-elle à ses bords ?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage,
Rendent-ils de tristes *accords ?*

De tels vers ne sont qu'harmonieux, ils bercent l'âme, ils l'endorment, parce qu'ils rendent inutiles les fonctions de l'intelligence et de la sensibilité morale.

Par un procédé un peu différent, M. de Hérédia obtient un résultat identique. L'incroyable sonorité de ses rimes éclatantes nous déconcerte, nous ahurit, bref nous empêche de penser.

En face, la sierra se dressait haute et sombre,
Mais quand l'astre royal dans les flots se noya,
D'un seul coup, la montagne entière flamboya
De la base au sommet, et les ombres des Andes
Gagnant Caxamarca s'allongèrent plus grandes.

Du moins ces syllabes en *a* ne nous assourdissent qu'à moitié ; elles nous laissent encore assez de loisir pour nous représenter une assez intéressante vision. Avec Banville, on n'a pas même cette ressource ; on est incapable d'une opération intellectuelle quelconque, comme si on entendait, à côté de soi, les coups formidables et ininterrompus d'une grosse caisse.

Hourrah ! La grosse caisse, en avant. Pata poum !
Zizi boumboum, zizi boumboum, zizi boumboum.

Ah ! que Jean Racine comprenait bien mieux ses devoirs de poète, lui qui flattait l'oreille, mais pour mieux arriver jusqu'au cœur !

Le sens de la vue a eu, dans l'histoire poétique du

XIXe siècle, une part plus grande encore que l'ouïe. Victor Hugo, particulièrement, n'est qu'un visionnaire : il voit éperdument ; il est une « prunelle énorme d'insomnie ».

Il n'est point de brouillard, comme il n'est point d'algèbres
Qui résistent, au fond des nombres ou des cieux,
A la fixité calme et profonde des yeux.
Je regardais ce mur d'abord confus et vague,
Où tout semblait vapeur, vertige, illusion,
Et sous mon œil pensif, l'étrange vision
Devenait moins brumeuse et plus claire, à mesure
Que ma prunelle était moins troublée et plus sûre.

Telle est bien la grande méthode des romantiques : ils dédaignent la déduction logique et l'observation morale, ils ne savent que déchiffrer des murs et des tableaux. De nos jours, Pierre Loti fait-il autre chose que *voir*, en touriste, les sites, les flots, les plages, les maisons qu'il décrit si longuement ? Souvent, l'art romantique se confond avec la peinture et souvent aussi avec la photographie.

Le sens du toucher n'a pas un domaine littéraire aussi étendu que le sens de la vue, mais il ne fut pas négligé, Dieu merci, par les écrivains du XIXe siècle. M. de Hérédia excelle à nous donner comme une sensation intense de frisson.

Le poète décrit un grand poisson :

... d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

D'autres fois, grâce à des poètes comme M. Leconte de Lisle, on jouit d'une fraîcheur délicieuse.

Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Que si ce plaisir vous paraît trop délicat et monotone, il dépend de vous de traverser toutes les températures et de connaître toutes les sensations. Voici les glaces de la Bérézina et voici le Midi, rois des étés; prenez garde à l'humidité dangereuse de l'Extrême-Orient, promenez-vous sur les gondoles vénitiennes ou les barques turques ; touchez la carabine de Gastibelza ou la peau rugueuse des éléphants, voyageurs lents et rudes. Géographes, collectionneurs, météorologistes, armuriers, peintres, musiciens, commissaires-priseurs, naturalistes et botanistes, les romantiques peuvent satisfaire toutes les curiosités. En ces dernières années, ils n'ont pas craint de descendre à des métiers moins nobles ; ils se sont faits, comme M. Huysmans, menuisiers ou apothicaires, ou égoutiers ; ils pouillent leur âme, la taraudent ou la vomissent. Evidemment, on touche ici à l'ultime résidu du plus vieux résidu romantique.

C'est peut-être M. Léon Daudet qui fournit le plus frappant exemple de ce matérialisme littéraire.

Il s'agit d'exprimer l'idée de bassesse morale. Racine fait dire par son grand prêtre irrité, mais cependant maître de lui :

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul !... Poursuivons notre ouvrage !

Que ce dédain est beau ! et comme il donne exactement la mesure de l'intelligence de l'homme d'Etat, aussi bien que de l'abjection politique de la plèbe !

Pour exprimer une idée à peu près équivalente, le XIXe siècle, amoureux du pittoresque plébéien, voire un peu trivial, a inventé une métaphore plus que hardie et médiocrement distinguée. Dans un certain monde, on dit de quelqu'un qui est enclin à la basse flatterie... Mais non, je ne citerai pas, ici, cette locution trop savamment expliquée et développée dans *les Morticoles*.

Une littérature, cependant, a beau se subordonner tout entière aux sens et à l'étude du monde physique : un moment vient où la vie de l'esprit et la vie de l'âme attirent uniquement les écrivains les plus distingués. Mais ces écrivains, quels que soient d'ailleurs l'éclat et le nombre de leurs mérites, font preuve, dans ces sortes d'exercices, d'une certaine inexpérience.

La nécessité se présente, par exemple, de démontrer, d'une façon péremptoire, le dogme de la Providence. M. Paul Bourget, un des hommes qui représentent le mieux et le plus exactement le XIXe siècle, M. Paul Bourget établit sa démonstration par l'étude d'un cas psychologique fort compliqué. Il détaille tout simplement la confession complète d'un jeune médecin incrédule, qui finit par entrer chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu. Comment ce médecin matérialiste en arrive à reconnaître, dans l'histoire de sa propre vie, les traces visibles d'une volonté particulière, supérieure à toutes les forces humaines, et par conséquent divine, c'est ce que M. Paul Bourget explique avec un art consommé. Son récit n'offre pas seulement un grand charme, il a une certaine importance religieuse, en ce sens qu'il met à nu les croyances personnelles de M. Paul Bourget.

Mais on ne saurait le faire entrer dans une démonstration classique du dogme de la Providence. Les médecins à la fois matérialistes et passionnés pour les recherches spéculatives, à la façon d'Eugène Corbières, ne se comptent pas sans doute par milliers. Et parmi eux, tous ne se font pas frères de Saint-Jean-de-Dieu. Enfin, si par grand hasard nous rencontrions sur notre chemin un Eugène Corbières (le médecin devenu frère de Saint-Jean-de-Dieu), rien ne nous autoriserait à entreprendre l'enquête minutieuse, difficile et scabreuse qui serait nécessaire. Les confesseurs mis à part, seul, un ami intime d'un nouvel Eugène Corbières peut se donner le luxe de contrôler les preuves psychologiques fournies par M. Paul Bourget. C'est proprement impossible.

Voilà bien pourtant le résultat négatif auquel aboutit une apologétique imprégnée de romantisme et qui veut être rigoureuse. Parce que, fils du XIXe siècle, M. Paul Bourget est individualiste et passionné pour la méthode scientifique, ou du moins pour ce que les élèves de Taine appellent la méthode scientifique, il s'est dit : Je veux me rendre compte par moi-même, et je veux faire une enquête qui soit inédite. En cela, il a pleinement répondu aux désirs de ses contemporains, qui aiment ces sortes de travaux et qui éprouvent une forte répugnance pour tous les exercices logiques ou métaphysiques. Traduire, à l'usage de ses lecteurs, le sermon de Bossuet sur la *Providence*, M. Paul Bourget n'y a pas songé un seul instant.

Qui ne voit cependant la faiblesse de sa nouvelle

démonstration et les causes de cette faiblesse ? M. Paul Bourget, élève de M. Taine, fait dépendre son opinion d'une longue et ingénieuse série de constatations. Des faits, des petits faits, et encore des petits faits intéressants qu'il connaît par l'ouïe ou par la vue.

Bossuet, au contraire, fait grand usage de la logique et de la métaphysique, sans négliger les réalités générales de l'histoire, qu'il prend comme point de départ. « Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée ; mais de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit, au contraire, l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. »

Même les plus ignorants peuvent constater l'authenticité de cette vérité historique et humaine que Bossuet exprime avec une si prodigieuse précision. Et après avoir opposé, à l'ordre magnifique qui règne dans le monde physique, le désordre qui se révèle dans le monde moral, Bossuet conclut : « Que s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu et que la peine ne serre pas d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier Être (Dieu). Ses desseins, conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles, qu'il voit passer devant lui comme des moments, et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde. »

Ainsi donc, Bossuet demande des preuves à tous les ordres de connaissances, au témoignage des sens (ouvrez les yeux, ô mortels, contemplez le ciel et la terre), à la

conscience psychologique, à l'histoire, à la théodicée, à la métaphysique. Mais aussi, toutes ces preuves réunies constituent une démonstration irréfutable et que tous les hommes peuvent comprendre. Je sais bien que Messieurs les néo-kantiens affectent de dédaigner cette logique. Mais ils en sont réduits à détruire la raison elle-même ; ils se jettent dans le scepticisme, d'où ils ne sortent que par une contradiction qu'ils disent être belle, mais qui est surtout bizarre.

Les poètes modernes en arrivent à méconnaître absolument la nature même des âmes et le caractère propre de leur vie. Tel, M. Sully-Prudhomme lorsqu'il interpelle la voie lactée :

> Aux étoiles j'ai dit un soir :
> « Vous ne paraissez pas heureuses... »
> Elles m'ont dit : « Nous sommes seules,
> Chacune de nous est très loin
> Des sœurs dont tu la crois voisine ;
> Sa clarté caressante et fine
> Dans sa patrie est sans témoin... »
> Je leur ai dit : « Je vous comprends !
> Car vous ressemblez à des âmes.
> Ainsi que vous, chacune luit
> Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
> Et la solitaire immortelle
> Brûle en silence dans la nuit. »

On pourrait opposer au philosophe-poète l'Américain Longfellow qui percevait, lui, les pas des anges, et recevait, tous les soirs, la visite des âmes qui l'avaient laissé sur la terre. Il vaut mieux sans doute faire remarquer à M. Sully-Prudhomme qu'il confond l'âme avec le composé humain. Hélas ! il n'est que trop vrai, nous souffrons

souvent de notre solitude, mais notre âme est-elle aussi solitaire que nous-mêmes, que notre totale et pesante individualité ? Un écrivain peut souffrir dans l'isolement, tandis que sa pensée agit au loin sur d'autres pensées. On ne peut pas dire que son âme soit isolée, puisqu'elle est continuellement en contact avec d'autres. L'âme n'est absolument isolée ni dans le temps ni dans l'espace, puisqu'elle a le pouvoir de rappeler le passé, de conjecturer l'avenir et de franchir d'immenses distances. Nous autres chrétiens, nous croyons à la communion des saints et à l'union de l'âme avec Dieu par la foi et par l'amour. Non, les âmes qui vivent leur véritable vie ne sont jamais solitaires, mais il est bien vrai que les humains individualistes, tels que les ont façonnés la Révolution et le romantisme, souffrent de l'isolement, après en avoir chanté les indicibles charmes.

Hermann Sudermann raconte, en une sorte de poème touchant, l'histoire d'un jeune homme qui vécut privé de son âme, c'est-à-dire fort malheureux et incapable de remplir sa mission. Une mauvaise fée lui avait jeté un sort, le lendemain de sa naissance. Je ne me permettrai pas de comparer le romantisme à une fée malfaisante, mais il faut bien dire qu'il a enseveli dans la matière l'âme de la France. Aux yeux de tel écrivain célèbre, l'âme est un parfum, et aux yeux d'un autre, un paysage ; l'un l'identifie à un ruisseau, l'autre à une montagne ; celui-ci en fait une fleur, celui-là un fleuve. Aucun ne va au delà de ces trop gracieuses images, aucun ne s'avise de présenter l'âme comme une force vivante, plus complète et mieux connue que le monde matériel, s'exerçant

dans sa sphère propre. D'où il résulte que la pensée française descend des hauteurs métaphysiques, logiques et psychologiques, où l'avaient maintenue les auteurs du XVIIe siècle, dans les régions sensiblement inférieures de la peinture, de la musique et de la plastique, car on pourrait, à la rigueur, dédaigner les écrivains qui ont assimilé la littérature à un métier manuel. Presque tous ils ont cru pouvoir enfreindre le précepte du vieux Nicolas :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Mal leur en a pris ; ils ont ignoré la pensée, ils ont méconnu l'âme, ils doivent s'avouer vaincus. Arrivé au terme d'un poème obscur, sinon inintelligible, prétentieusement intitulé *Epipsychidion*, « Poème sur l'âme », le mieux doué d'entre les romantiques s'écrie, avec l'accent d'une douleur sans doute sincère :

Malheureux que je suis ! les paroles ailées
Par qui mon cœur voudrait, avec l'aide de Dieu,
Pénétrer de l'amour les sublimes allées
Sont des chaînes de plomb autour d'un vol de feu ;
Je palpite, je tombe et je tremble et j'expire.

D'autres que Shelley pourraient sans inconvénient s'approprier cette confession, d'ailleurs un peu emphatique.

Le plus délicat des poètes contemporains fut lui-même victime du matérialisme esthétique qui sévit dans la littérature française. Une certaine opinion littéraire appelle ce poète l'auteur du *Vase brisé* ; de fraîches palmes venues de Suède couronnent son front

d'un feuillage abondant ; ses confrères de l'Académie française l'entourent d'égards et de sympathie.

Et cependant, M. Sully-Prudhomme est triste, profondément et irrémédiablement triste ! Des hommes positifs expliqueraient cet état d'âme par les souffrances physiques qui l'accablent. Mais ces souffrances sont, si je ne me trompe, relativement récentes, tandis que les plaintes persistantes du poète remontent à une époque déjà lointaine. Sa tristesse a des causes morales profondes, causes littéraires, philosophiques, religieuses. Il se plaint amèrément, et peut-être avec raison, qu'on ne le lise pas ; il se considère comme un isolé dans notre positive société contemporaine ; il songe à la détresse des jeunes ménestrels, ses amis ; il trouve chaque jour plus douloureuses *les Solitudes* qu'il chantait autrefois, sur le mode mineur. Entrons dans ces *Solitudes* avec l'espoir de surprendre le poète seul à seul avec son âme endolorie. Il ne sera question aujourd'hui que de ses pensées et de ses combats intimes, il faudrait peut-être dire personnels ; plus tard, nous discuterons peut-être ses idées sur le *Bonheur* et la *Justice*.

Pour tenter une sérieuse expérience de solitude, il y aurait, ce me semble, nécessité absolue de recourir aux grands moyens, c'est-à-dire de faire un séjour prolongé dans une île déserte, par exemple, ou dans une vaste forêt, ou dans un désert authentique. Mais les îles désertes n'existent plus qu'au pays des romans. les forêts sont sillonnées par les automobiles ; quant au désert, on le traverse, comme Pierre Loti, en cos-

tume pittoresque ; on n'a garde de l'habiter, à la façon des pieux solitaires. N'ayant jamais pu ou voulu goûter des austères et redoutables solitudes, M. Sully-Prudhomme s'est contenté, le plus souvent, des demi-solitudes ; ses ermitages, qui n'ont rien de bien sauvage, sont d'une grâce incomparable.

Voyez-vous ce grand parc aristocratique dans lequel vous n'osez pas pénétrer même en rêve ? M. Sully-Prudhomme le connaît familièrement, comme quelqu'un qui a oublié, depuis longtemps déjà, la pauvre chambre du quartier latin, dans laquelle pleurait Musset.

C'est une grande allée à deux rangs de tilleuls...
Les tilleuls sont anciens, leurs feuillages pendants
Font muraille au dehors et font voûte au dedans...
Par les jours de soleil, pas un caillou ne luit
    Dans le sable dur de l'allée...
Tout au fond, dans un temple en treillis dont le bois,
Par la mousse pourri, plie et rompt sous le poids
        De la vigne et du lierre,
        Un amour malin rit...

Elle est fort belle, cette solitude ; à ceux d'entre nous qui ne fréquentent pas les grands parcs, elle rappelle les jardins du petit Trianon. Mais à quoi s'occupe le poète, sous ces tilleuls séculaires ? Il évoque les âmes de ceux qui s'aimèrent sous les roses de la tonnelle, et qui maintenant, toutes, se donnent rendez-vous autour de la statue du jeune dieu. Les méditations du poétique et grave Solitaire manquent un tant soi peu d'austérité... et de logique. Une évocation d'âmes moyenâgeuse ne doit pas avoir pour théâtre un petit temple anacréontique.

Dans le même parc, sans doute, mais loin du petit temple grec à la Watteau, sur le miroir d'un lac profond et calme, un cygne chasse l'onde et glisse.

... Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire,
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux...
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthe...

Ce lac admirable mériterait d'être comparé à un autre lac très célèbre dans l'histoire de la littérature, si seulement il était un peu moins éloigné des régions familières où la vie humaine est vécue. Sur les flots harmonieux chantés par Lamartine, on entend des accents bien vagues, il est vrai, et déjà panthéistiques, mais encore humains. Ici, règnent la feuille de saule, le jonc, les herbages épais, des reflets d'eau et de ciel, mais rien d'humain n'apparaît. Le cygne lui-même perd toute vie, il devient une chose magnifique, un objet d'art,

Comme un vase d'argent parmi les diamants.

Ainsi M. Sully-Prudhomme se révèle poète descriptif, éminent, prodigieux, si l'on veut ; mais dans son éblouissante solitude, il n'a pas médité un seul instant, il a vu.

Et il ne procède pas autrement dans un grand nombre d'autres solitudes ; la plupart des vers, d'ailleurs exquis, des *Stalactites*, de l'*Effet de nuit*, de la *Grande-Chartreuse*, des *Vieilles maisons*, appartiennent au genre descriptif. A peine laissent-ils deviner çà et là quel-

que intention psychologique ou morale, le plus souvent insuffisante. Quoique passionné pour la solitude, le poète néglige, comme de parti pris, ce qui est la raison d'être de la solitude, savoir, la vie intérieure.

Seules, font exception quelques pages d'une haute inspiration stoïcienne et qui se rapportent enfin au vif du sujet. Je ne parle pas de la *Première solitude*, essai louable de psychologie enfantine que gâtent la mièvrerie et une certaine recherche d'effet dramatique. Mais dans *la Voie lactée*, un petit chef-d'œuvre, le talent de M. Sully-Prudhomme, qui est surtout fait de délicatesse, s'affirme avec éclat.

Aux étoiles j'ai dit un soir :
« Vous ne paraissez pas heureuses,
Vos lueurs, dans l'infini noir,
Ont des tendresses douloureuses...
Vous avez des pleurs dans les yeux. »
Elles m'ont dit : « Nous sommes seules... »
Je leur ai dit : « Je vous comprends,
Car vous ressemblez à des âmes. »

Invocation récitée à demi-voix sur un ton plaintif, sentiment douloureux de l'isolement, élan vers l'infini, tous les éléments se trouvent ici, dont se composent les voix, ou plutôt les mélodies de la solitude. On indique à peine, il est vrai, la vie de l'âme, mais avec quelle justesse ! Si le rayonnement du ciel étoilé absorbe presque toute l'attention du poète et la nôtre, c'est pour que soit mieux exprimée l'une de nos tristesses intimes les plus nobles et les plus profondes.

A *la Voie lactée* je préfère, cependant, *les Combats intimes*. La vue des étoiles en pleurs fait naître dans

l'âme du poète une mélancolie passive, presque égoïste, qui ne laisse pas d'être inquiétante ; la contemplation directe de son cœur lui révèle la vraie vie, c'est-à-dire la lutte morale.

Seras-tu de l'amour l'éternelle pâture,
... O cœur ?
Ainsi qu'un bestiaire, après la lutte, règne
Sur son tigre qui s'est rendu,
Et s'assied sur la bête, et, de son poing qui saigne
La courbant jusqu'à terre, exige qu'elle craigne
Alors même qu'elle a mordu ?
Et comme ce dompteur, seul au fond de sa cage,
Ne cherche qu'en soi son appui...
Ainsi dans les combats que le désir te livre
Ne compte sur personne, ô cœur !...

Le plus grand éloge que l'on puisse faire de cette page, c'est qu'elle rappelle, au moins d'une certaine façon, quelques lignes célèbres de la deuxième épître aux Corinthiens. « Et pour que je ne sois pas enflé d'orgueil, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan, pour me souffleter et comprimer mon orgueil. Trois fois, j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a dit : « Ma grâce te suffit. » La grâce, et je prends ce mot dans son sens théologique, voilà bien, en effet, ce qui manque à ce petit combat intime. D'où il résulte une diminution, non seulement de vérité morale, mais encore de vie littéraire. Ne croyant pas en Dieu, le poète, élève de Lucrèce, ne peut que se raidir dans son isolement, il n'a qu'une attitude, celle du stoïcien désespéré. Ceux qui ont la foi, au contraire, se sentent toujours en la présence de Dieu, ils conversent avec lui ; ils confessent, devant une infinie gran-

deur, leur propre néant ; ils appellent à leur secours sa toute-puissance. Au lieu d'un monologue, nous avons alors un dialogue, un drame, un vrai drame qui peut quelquefois devenir sublime.

O mon souverain Roi !
Me voici donc tremblante et seule devant toi,
... Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas,
Commande...

De son côté le psalmiste s'écrie :

« Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, Seigneur. »

La solitude, en effet, offre un grand avantage aux âmes religieuses : elle leur permet de voir Dieu de plus près et de l'écouter en silence. Parce qu'ils ne savent pas ou ne veulent pas voir Dieu, les doctes penseurs, comme M. Sully-Prudhomme, sont condamnés à un tête-à-tête prolongé avec eux-mêmes. Quoi d'étonnant que la solitude leur paraisse douloureuse, et, s'ils sont bons psychologues, parfois ennuyeuse ?

Ils en arrivent même à ne plus très bien distinguer leur âme, à la perdre de vue, égarés qu'ils sont par une philosophie matérialiste dans son esprit et dans ses méthodes.

Poète délicat, né pour les hautes ascensions idéalistes, M. Sully-Prudhomme met en parallèle l'âme et les sens, et il ne craint pas de conclure en faveur de ces derniers. Heureuses sont, d'après lui, les poitrines pleines d'air !

Leurs soupirs se peuvent confondre...
Heureux aussi les doigts ! ils touchent ;
Les yeux ! ils voient. Heureux les corps !...
Mais, oh ! bien à plaindre les âmes !
Elles ne se touchent jamais :
Elles ressemblent à des flammes
Ardentes sans un verre épais.

Rendons cette justice au poète que son cri de douleur est bien touchant, mais il constitue, à n'en pas douter, une sorte de blasphème. Eh quoi ? Vous voulez palper et mesurer des âmes, comme M. Bertillon palpe et mesure des crânes ? Le positivisme et le kantisme ont donc bien faussé vos méthodes psychologiques ! Il est aisé de percevoir l'héroïsme d'un Curiace très nettement, et avec une faculté qui ne se confond pas avec l'ouïe ni avec la vue.

Après des siècles écoulés, Sophocle, Virgile et saint Augustin, atteignent les âmes, les touchent, les arrachent aux pensées mesquines ou aux sentiments bas et les conduisent sur les hauteurs de la vie morale. Les prières d'une mère chrétienne qui s'agenouille dans une église de France arrivent, sous forme d'impulsion bienfaisante ou de remords, à son jeune fils qui combat bien loin, là-bas, dans le Soudan ou au Tonkin. Un orateur fait vibrer l'âme des foules ou des assemblées, un écrivain soutient et dirige les âmes d'élite. Comment un poète, c'est-à-dire un psychologue de profession, comment M. Sully-Prudhomme a-t-il pu soutenir que les âmes ne se touchent pas !

Vous comprenez maintenant ses plaintes, ses tris-

tesses, son découragement ; il est poète, vraiment poète, mais poète de peu de foi. Il voudrait voir les yeux des jeunes gens qui le lisent, entendre le son de leurs voix, presser leurs mains dans les siennes. Un tel désir ne doit pas germer dans l'âme d'un penseur. A ceux qui avaient reçu son enseignement dogmatique et moral, saint Paul disait bravement : « Vous êtes mon œuvre dans le Seigneur. » C'est que sa parole pénétrait doucement et fortement dans les plus intimes profondeurs de l'âme : M. Sully-Prudhomme est convaincu que les âmes ne se touchent pas.

D'où vient qu'un esprit aussi distingué n'a pas su se préserver d'une aussi grave erreur ? Il faut accuser, je pense, la mauvaise philosophie que M. Sully-Prudhomme étudia, pendant sa jeunesse, mais aussi les influences poétiques et littéraires qu'a subies son beau talent. M. Sully-Prudhomme s'est contenté de traduire dans sa langue l'idée de solitude, telle qu'elle a prévalu durant le XIXe siècle.

Cette idée a pour ancêtre Rousseau, et pour père Chateaubriand ; elle repose sur un substratum d'égoïsme ou, si l'on veut, d'égotisme. On recherche la solitude, pour éviter les ennuis de la société, pour s'appartenir, pour rêver, pour jouir : « Je me promenais, dit Jean-Jacques, dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu, du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade. » Et ailleurs : « Je me levais avec le soleil, et j'étais heureux ; je me promenais,

et j'étais heureux ; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif... »

Il est superflu, ce me semble, de citer les rêveries bien connues de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo, de Musset et de presque tous les écrivains célèbres du XIXe siècle. Chacun se construisit une chartreuse laïque et poétique selon ses goûts, mais tous ils demandèrent à la solitude ou le plaisir, ou le moyen d'éviter une peine. Parmi eux se distingue Vigny, solitaire orgueilleux, qui se plaignait de son excès de puissance intellectuelle.

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire :
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Comme l'heure n'a pas encore sonné pour lui de s'endormir, il s'en ira vivre dans la maison du berger qui se cache dans la bruyère des montagnes. Fuir loin des villes, se soustraire à tout devoir social, pour ne plus écouter que le rythme de sa pensée, dans un site sauvage, tandis que le crépuscule ami s'endort dans la vallée, tel est son rêve.

La nature t'attend dans un silence austère
... Devant notre porte
Les grands pays muets s'étendront longuement.

Les hommes de sens rassis qui voudront se faire de la solitude une idée juste et complète ne s'adresseront pas aux poètes contemporains ; ils interrogeront les grands classiques, les maîtres de la vie spirituelle, ou même, tout simplement, ces *Messieurs du Désert.* « La solitude est sans attraits pour la plupart des hommes,

remarque sagement Nicole, parce qu'elle ne leur fournit pas assez de *pensées qui leur plaisent.* » Ce qui revient à dire : méritent seuls le nom de solitaires ceux qui peuvent se nourrir en silence, même *des pensées qui ne plaisent pas*. Quelquefois, il est vrai, certains psychologues recommandent la pratique méthodique de la retraite, comme une sorte de villégiature spirituelle. Tel Fénelon, écrivant au duc de Chevreuse : « Ce que je souhaite le plus pour vous est le recueillement et la cessation un peu fréquente de tout ce qui dissipe. L'action de l'esprit, quand elle est continuelle, dessèche et épuise l'intérieur... Il ne suffit pas d'agir et de donner, il faut recevoir, se nourrir, se prêter en paix à toute l'impression divine. » Ainsi, même dans cette retraite qui est un repos, l'âme ne laisse pas d'agir d'une certaine manière ; elle prie, elle se nourrit de pensées surnaturelles par la méditation et la lecture, elle reçoit les communications divines. Que dire alors de la solitude, telle que l'entendaient saint Augustin, Jeanne d'Arc, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse, Descartes et Pascal ? Elle se confond évidemment avec une forme d'activité très intense ; on connaît peu de champs de bataille aussi intéressants et aussi animés que la grotte de Manrèze.

Nous voilà bien loin des *Solitudes* de M. Sully-Prudhomme. C'est que l'auteur du *Cygne* et de *la Voie lactée* a trop fidèlement suivi les errements des romantiques. Ceux-ci s'attachèrent le plus souvent au décor de la solitude, ils s'inquiétèrent peu des prières, des méditations, des combats, des espérances, des projets, des dia-

logues dramatiques dont se compose la vie des grands saints ou des grands penseurs. Après avoir décrit des sites ou des montagnes, ils n'ont plus rien à dire. Plus grave que la plupart de ses prédécesseurs, M. Sully-Prudhomme a soupçonné le combat spirituel, mais il n'a pas osé tenter, par exemple, la montée du Carmel, il n'a pas eu l'idée de visiter le château de l'âme. C'est pourquoi la solitude ne lui fut pas bonne conseillère. Elle lui inspira sans doute, nombre de vers délicats, harmonieux, d'une élégance rare, encore que livresque, parfois excessive et toujours inférieure à la simplicité distinguée de Jean Racine. Mais de ces retraites poétiques, il sortit désespéré, plus attaché qu'auparavant à ses conceptions païennes de la vie et de la mort. Pour avoir « mal placé son cœur », il en est venu à ne plus comprendre même la nature.

Sortant du deuil hivernal,
J'ouvre des grands yeux encore ivres
Du songe obscur et vain des livres,
Et la nature me fait mal.

Le XIXe siècle tant vanté, trop vanté à coup sûr, a trop aimé la physiologie et le subjectivisme et la vie des choses; il n'a pas compris la vie de l'esprit. L'esprit, selon le mot de saint Paul, lutte contre la chair et la chair lutte contre l'esprit. Tous ou presque tous panthéistes ou positivistes, les philosophes, les poètes et les romanciers n'ont rien voulu savoir de cette lutte incessante qui est à la fois humaine et divine. Ils ont uni la chair et l'esprit, ou plutôt ils ont soumis celui-ci à celle-là. On leur demandera compte, un jour, du mal qu'ils ont

fait à la France, et on les condamnera. Il est facile de prévoir, dès aujourd'hui, quelle sera la véritable portée de cette condamnation : de ce XIXe siècle qui vante si fort sa prétendue psychologie, nos arrière-neveux diront : Il fut le crépuscule des âmes.

CHAPITRE V

ENCORE LE MATÉRIALISME.

De la méthode de travail usitée chez quelques écrivains du XIXe siècle, historiens, critiques, romanciers ou poètes.
Vice originel du roman historique. — Prétentions injustifiées. — Deux héros de Walter Scott : Holiday et Quentin Durward.
Exagérations pseudo-scientifiques de Taine. Le télescope et le microscope. L'érudition et les héroïnes raciniennes. Taine ne distingue pas suffisamment l'esprit de géométrie de l'esprit de finesse. Généralisation hâtive et monotonie.
La philosophie de Zola. *Germinal.* — Zola est-il un animalier ou un psychologue ? Humanité des chevaux et abrutissement des hommes. Le Père Bonnemort. — Zola et Nietzsche. — Le singe de Zarathrousta.
Les Pleurs dans la nuit, de Victor Hugo. Une simple prière de Jean Racine. La *Bouche d'ombre.*

Les vices de la méthode romantique apparaissent avec une netteté particulière, chez quelques ouvriers de lettres fort laborieux qui sont arrivés, pendant le XIXe siècle, à la grande gloire ou à la simple notoriété.

Tel est Walter Scott, le fondateur du roman historique, qui joua dans la littérature *française* un rôle si important.

Le roman historique n'a pas su conquérir, dans la république des lettres, un droit de cité absolument incontesté et officiel. S'il s'agit, en effet, d'étudier sérieusement l'histoire, ce n'est pas à Walter Scott qu'il con-

vient de s'adresser. Il est agréable, certes, d'étudier à la suite du baronnet écossais, les manies de Louis XI, les statuettes en plomb de son chapeau, sa canne et son pauvre accoutrement. Tout de même, Commines renseigne ses lecteurs sur des dessous diplomatiques d'une tout autre importance, et si Commines ne suffit pas à leur curiosité, il leur est loisible de remonter plus haut dans l'histoire, afin d'étudier de plus près, dans leurs causes profondes, la chute de la maison de Bourgogne et le triomphe définitif de la maison de France. Le roman de Walter Scott représente un pavillon annexe de l'histoire, qu'il est bon de visiter, quand on a un peu de temps à perdre, car il renferme principalement des curiosités de vestiaire. Les prétentions historiques de l'auteur, ses tendances vulgarisatrices et pédagogiques ont enfin le tort de ressembler à la vulgarisation scientifique que mit à la mode certain romancier de nos jours.

Je ne conteste pas l'érudition de Walter Scott, je demande seulement à ses admirateurs jusqu'à quel point il faut prendre au sérieux sa fonction historique. On met sur le même plan Walter Scott et Augustin Thierry, ou plutôt, on fait d'Augustin Thierry l'élève de Walter Scott. D'abord, Augustin Thierry, dans une phrase célèbre, s'est réclamé de Chateaubriand, et je ne vois pas pourquoi certains critiques ont contesté la portée de cette déclaration. En second lieu, les hommes de notre temps sont-ils bien sûrs d'apprécier, à leur juste valeur, les beautés pittoresques de l'histoire ? La marqueterie de Barante, qu'on louait si fort, il n'y a pas

très longtemps, a singulièrement vieilli. Toutes ces couleurs vives que les historiens ont plaquées sur des faits anciens se faneront, à leur tour. L'histoire n'est peut-être pas, autant qu'on l'a cru, un divertissement d'archéologue ou de coloriste : elle a pour mission principale de nous fournir des idées générales et des leçons politiques. On finira bien par établir une délimitation nette entre ses domaines et ceux de l'archéologie, ce qui amènera, je le crains, une dépréciation sensible des couleurs historiques.

C'est dans la subordination de la psychologie à l'archéologie que se manifeste le plus clairement l'infériorité des travailleurs romantiques.

Voici, par exemple, maître Holiday, qui est réjouissant, je le reconnais, mais qui ne me paraît pas aussi typique qu'on veut bien le dire. Quelqu'un l'appelle pour ferrer un cheval.

« *Favete linguis*, répondit une voix partant de l'intérieur ; je ne puis y aller maintenant, je suis dans le moment le plus intéressant de mes études du matin. » Et comme on insiste :

Quid Mihi cum caballo ? répond Holiday. — Je crois qu'il n'y a qu'un homme instruit dans le hundred (canton), et l'on ne peut ferrer un cheval sans lui ? »

A ces mots, parut l'honnête pédagogue. Ses vêtements suffisaient pour le faire reconnaître en cette qualité (suit une description minutieuse du costume grotesque dont s'était affublé maître Holiday). En voyant un homme de l'air de Tressilian, qu'il était plus en état d'apprécier que les autres habitants de ce

hameau, le pédagogue ôta son bonnet et lui dit en le saluant : *Salve, domine. Intelligis ne linguam latinam* ?

Tressilian voulut faire preuve de savoir, et il lui répondit : *Latinæ linguæ haud penitus ignarus*, *venia tua*, *domine eruditissime*, *vernaculum libentius loquar.*

Cette réponse en latin produisit sur le maître d'école, le même effet que le signe des maçons produit, dit-on, sur les frères de la truelle. Il dit d'un ton solennel : « Il pourrait paraître tout simple, *doctissime domine*, de vous dire qu'à environ un mille *ab hoc tugurio*, se trouve le meilleur *faber ferrarius*, le plus habile maréchal qui ait jamais ferré un cheval... Quintilien a dit : ... »

Est-ce un vrai personnage que Walter Scott nous présente ici, un personnage vivant comme un héros de Corneille ou une héroïne de Shakespeare? Il est difficile de le croire, quand on se rappelle les écrivains français du XVIe et du XVIIe siècle avec les jugements que la critique a portés sur leurs œuvres. L'écolier limousin de Rabelais s'exprime comme le pédagogue de Walter Scott; personne ne s'avise cependant d'élever cette fantaisie de maître François à la hauteur d'une vraie création. Le *l'Intimé* de Racine cite Aristote *peri politicon* et humilie les dieux en vers latins, mais il est constant que Racine, dans *les Plaideurs*, n'a pas esquissé un seul véritable caractère. Je reconnais que Walter Scott a sur Racine l'avantage de décrire longuement la taille, les traits et le costume de son héros, mais ces détails n'ont rien de commun avec la psychologie. Walter Scott laisse échapper un mot, un mot topique, où se trahissent à la fois et sa compétence dans les arts dé-

coratifs et sa faiblesse en psychologie : « Les vêtements de l'honnête magister, dit-il, suffisaient pour le faire reconnaître en cette qualité ». Je dis que quand un écrivain est préoccupé à ce point du costume de ses personnages, il néglige leurs sentiments et leurs pensées intimes : l'archéologue et le commissaire-priseur priment chez lui le psychologue.

Pareillement, le cadre, dans les romans de Walter Scott, a toujours plus d'importance que le portrait lui-même. « La vigoureuse, l'énergique et hautaine figure que celle de Flora Mac-Ivor ! » s'écrie avec raison un admirateur de Walter Scott, et il ajoute : « Et la scène ravissante, lorsque près d'une cascade, non loin des bruyères, au milieu du plus romantique décor, la harpe dans les mains et sa belle chevelure noire flottant au vent, elle chante son loyalisme et son regret de ne pouvoir donner son cœur à Waverley. » Je veux bien que ce romantique décor ait du charme, mais il n'entre pour rien dans la caractéristique de Flora Mac-Ivor. Près de la cascade et des bruyères on pourrait placer tout aussi bien Catherine Seyton ou Rose Bradwardine, lesquelles — naturellement — auraient la permission de chanter une autre romance.

Lorsque Walter Scott, malgré lui, j'imagine, entre dans la psychologie proprement dite de ses héros, il ne me paraît pas heureusement inspiré.

« Si j'étais le roi de France, — dit Quentin Durward, précisément à l'ombrageux souverain qu'il ne connaît pas encore (à Louis XI), je ne me donnerais pas tant de peine pour placer autour de ma demeure des pièges

et des trappes. Au lieu de cela, je tâcherais de gouverner si bien, que personne n'oserait en approcher avec de mauvaises intentions; et quant à ceux qui y viendraient avec des sentiments de paix et d'affection, plus le nombre en serait grand, plus j'en serais charmé. »

Le compagnon de l'Ecossais regarda autour de lui d'un air alarmé et lui dit : « Silence, sire varlet au sac de velours, silence, car j'ai oublié de vous dire que les feuilles de ces arbres ont des oreilles, et qu'elles rapportent dans le cabinet du roi tout ce qu'elles entendent.

« Je m'en inquiète fort peu, répondit Quentin Durward. J'ai dans la bouche une langue écossaise, et elle est assez hardie pour dire ce que je pense en face du roi Louis; que Dieu le protège ! Et quant aux oreilles dont vous parlez, si je les voyais sur une tête humaine, je les abattrais avec mon couteau de chasse. »

Le petit air guerrier du jeune Quentin caresse agréablement nos oreilles. On aime tant, au XIXe siècle, les proclamations d'indépendance, surtout lorsqu'elles retentissent dans des circonstances un peu dramatiques ! Malheureusement, ici, toutes ces belles déclarations constituent un immense anachronisme. Qu'au lendemain du XVIIIe siècle, très épris, comme on sait, des idylles et aussi des utopies politiques, sir Walter Scott célèbre, en style fénelonien, les bienfaits de la paix et le bonheur des rois amis de leurs peuples, c'est assez naturel. Mais il est fort douteux qu'au XVe siècle, un pauvre hère d'Ecosse se fît de la royauté une con-

ception aussi idéaliste et aussi belle. Où le héros de Walter Scott oublie absolument les dates, c'est lorsqu'il se vante, lui varlet, de pouvoir dire la vérité à Louis XI et se fait fort de couper les oreilles au représentant de la police royale. Ces bravades sentent leur XIXe siècle, et, si l'on y réfléchit, il est aisé de voir que Walter Scott s'est substitué lui-même à son petit Quentin.

De cet ensemble d'observations je serais tenté de conclure que les trois éléments, historique, pittoresque et psychologique, dont se compose le talent de Walter Scott, ne forment pas peut-être un tout absolument compact et solide.

Les critiques littéraires en général, et Taine en particulier, ont suivi les mêmes errements psychologiques que Walter Scott.

Taine a professé, toute sa vie durant, une admiration absolue pour les sciences en général et les sciences physiques en particulier. Son bonheur est de parler cornues, formules algébriques, laboratoire, lois. La certitude n'existe pour lui que là où l'on voit, où l'on touche, où l'on mesure. Au contraire, ce qu'affirment les théologiens, les historiens de l'ancienne école, les littérateurs de tous genres, tous ceux qui s'occupent de l'âme, lui paraît à tout le moins suspect. Taine consacrera une très grande partie de ses efforts à l'histoire, à la psychologie, à la critique, avec cette arrière-pensée que critique, psychologie et histoire doivent emprunter leur méthode et leur critérium aux sciences physiques.

En conséquence, il étudiera l'âme d'une Andromaque ou d'une Monime ou d'une Bérénice, en chimiste et en botaniste. La société du XVIIe siècle c'est le terreau d'où sortent les fleurs délicates qui s'appellent les héroïnes du théâtre de Racine. Analysons méthodiquement le terreau, sans oublier le fumier, et de cette analyse sortira l'explication de ce qui est dévouement, distinction, grâce, finesse, élévation de sentiments, amour idéal. Ceci est déjà fort singulier. Si Taine, par une contradiction heureuse, n'eût employé souvent la bonne vieille méthode des littérateurs proprement dits, on trouverait dans ses livres d'étranges choses.

Mais il y a plus fort. D'une part, Taine prétend apporter dans toutes ses affirmations une rigueur scientifique, mathématiquement contrôlée. D'autre part, il embrasse dans ces mêmes affirmations des portions énormes de temps ou d'espace. En trois lignes, il caractérise algébriquement, un siècle, ou trois siècles, ou dix siècles. « Entrez dans Notre-Dame ; au bout d'une demi-heure, lorsque dans l'ombre des piliers énormes vous avez contemplé l'essor passionné des frêles colonnettes, l'enchevêtrement douloureux des figures bizarres et le rayonnement divin des rosaces épanouies, vous comprenez l'extase mystique de la foule maladive, qui, agenouillée au son des orgues, apercevait là-bas, dans une lumière d'or, le sourire angélique de la Vierge et les mains étendues du Christ. Un quart d'heure plus tard, au musée de la Renaissance, une statue de Michel-Ange vous montrera par la fierté de sa structure héroïque, par l'élan effréné de ses bras tordus, par la

montagne des muscles soulevés sur son épaule, les superbes passions, la grandeur tragique, le déchaînement des crimes et le paganisme sublime du XVIe siècle. Ouvrez maintenant un volume de Racine ou la *Princesse de Clèves*, et vous y verrez la noblesse, la mesure, la délicatesse charmante, la simplicité et la perfection du style qu'une littérature naissante pouvait seule avoir, et que la vie de salon, les mœurs de cour, et les sentiments aristocratiques pouvaient seuls donner. »

On a beaucoup admiré ces généralisations. Elles sont, au contraire, faciles, partiellement fausses, incomplètes surtout, et en dernière analyse, insignifiantes. Rien n'est plus enfantin que de dessiner une framée à côté du nom de Clovis, ou une châsse à côté du nom de Dagobert, ou un fauteuil à côté du nom de Louis XVI, ou, comme le fait M. Taine, une statue de Michel-Ange à la fin d'un paragraphe consacré au XVIe siècle. L'examen rigoureux, scientifique des faits et des personnes, ne peut en littérature s'appliquer qu'à des détails, il ne convient pas aux généralisations.

Pour mener à bien l'œuvre de critique littéraire telle que la comprenait Taine, il faudrait à la fois un premier instrument qui correspondît au microscope, puis un second qui correspondît au télescope. Or, il est évident que Taine avait un microscope puissant et d'ailleurs défectueux, parce qu'il faisait subir à tous les objets de bizarres déformations. Mais, loin d'avoir à sa disposition le moindre télescope, il était affligé d'une myopie extraordinaire ; il ne savait voir que de très

près, et il croyait embrasser, le malheureux érudit, de vastes étendues de temps.

Appliquer majestueusement à cette pauvre littérature les procédés en usage chez les hommes de science, produit un grand effet sur les imaginations modernes. Ce n'est pas en vain que nous avons traversé un siècle d'expositions universelles. Mais que vaut en réalité cette innovation qui remonte d'ailleurs à Villemain ? Un géologue n'emploie pas, j'imagine, les mêmes méthodes qu'un mathématicien, un chirurgien travaille autrement qu'un ingénieur, Edison ne dirige pas comme Pasteur ses recherches scientifiques. De quelle science devront s'inspirer les critiques littéraires ? Imiteront-ils les chimistes, les naturalistes, les électriciens ou les constructeurs de cuirassés ? Dans cette hypothèse, on confierait Victor Hugo, dont les œuvres ont quelque chose de cyclopéen, à un de Lesseps littéraire, tandis que les minuscules *Trophées* de M. de Hérédia seraient livrés à un orfèvre. Tel, jadis, Aristophane pesait dans les plateaux d'une balance les vers d'Eschyle et les tragédies d'Euripide : tout un poème de celui-ci faisait à peine équilibre à quelques anapestes de celui-là.

J'entends bien la réponse qui contient la pensée profonde de ces Messieurs : « Nous ne voulons pas, semblent-ils dire, car ils ne se sont jamais expliqués clairement, nous ne voulons pas nous assujétir à telle ou à telle méthode, nous voulons nous inspirer de l'esprit général qui anime les inventeurs et les calculateurs, nous voulons faire entrer dans la grande enquête lit-

téraire un peu de cette précision et de cette rigueur scientifiques qui font la joie de l'intellect. »

C'est là, j'ose le dire, une erreur, une grande erreur de nos critiques. Que l'archéologie, la grammaire et l'érudition historique aident parfois la littérature, je le veux bien, mais elles ne sont pas la littérature, elles ne sont que ses servantes, et elles doivent toujours être considérées comme telles. Taine s'imagine que pour comprendre une tragédie de Racine, il faut avoir lu 150 volumes de mémoires ou de statistiques. On ne se trompe pas plus lourdement. Oui, parce qu'il a consulté ou lu ces 150 volumes, Taine comprend très bien le côté historique des tragédies de Racine, mais son enthousiasme d'érudit lui fait oublier le côté universel, moral et humain de ces mêmes tragédies, qui est tout ce qu'il y a de plus important et de plus beau. Une femme distinguée, un homme de bon sens un peu cultivé, comprendront d'instinct Iphigénie, Monime et Junie dans ce qu'elles ont de plus élevé. La science d'un Taine, en se portant sur des menus faits historiques, aura pour principal résultat de rabaisser nos ordinaires préoccupations.

Saura-t-elle du moins fournir des données précises ? Pas le moins du monde. Jusqu'à quel point Andromaque ressemble-t-elle à Henriette d'Angleterre, jusqu'à quel point Achille représente-t-il M. de Guiche, et Bérénice Mlle du Vigean ou Mlle de la Vallière, c'est ce qu'on ne saura jamais au juste, quoi qu'en dise Taine. Alors, ne nous faisons pas illusion sur tout cet appareil historique, ne nous fatiguons pas inutilement sur des contro-

verses presque oiseuses, et admirons tout simplement, dans Iphigénie et dans Hermione de jeunes fiancées, dans Andromaque une mère. La littérature consiste essentiellement à comprendre ce qui est humain, ou plutôt, ce qui est plus humain, c'est-à-dire plus particulier à l'homme. Nos pères disaient avec raison : *humaniores litteræ.* Comment voulez-vous appliquer ici les méthodes scientifiques ? Andromaque s'écrie :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Ce vers est certainement, incontestablement beau, beau autant que peut être vrai n'importe quel théorème de géométrie. Le doute n'est pas plus permis d'un côté que de l'autre.

Maintenant, comment savons-nous de science certaine que ce vers est beau? Nous le savons par des facultés qui n'ont rien de commun avec les facultés qui saisissent les vérités scientifiques, nous le savons par la finesse d'esprit, par la délicatesse du cœur, par l'analyse psychologique, par la distinction morale.

En abusant des formules et des méthodes scientifiques, Taine a donc méconnu la grande loi rédigée par Pascal : il a employé l'esprit de géométrie où il ne fallait que de l'esprit de finesse. L'erreur est d'autant plus étrange qu'elle émane d'un philosophe de profession.

Il est aisé de toucher pour ainsi dire du doigt les inconvénients de cette méthode. Taine multiplie sans sourciller des affirmations déconcertantes qui ressemblent fort à des énormités. Il vous dira par exemple : « Pour établir la sécurité moderne, il a fallu non seu-

lement transformer les institutions, mais encore et surtout atténuer les passions, multiplier les idées, établir la délibération préalable, ranger les pensées humaines dans des compartiments distincts et des préceptes reconnus, bref, refaire l'intérieur de la tête humaine, et, pour tout dire, changer l'état des muscles et l'état des nerfs. » Des affirmations aussi précises sur des sujets aussi vastes, aussi complexes, et aussi difficiles plongent le lecteur de sens rassis dans un profond ahurissement. Ailleurs, Taine écrit : « Les choses sont divines : voilà pourquoi il faut concevoir des dieux pour exprimer les choses ; chaque paysage a le sien, sombre ou serein, mais toujours grand. Les premières religions ne sont qu'un langage exact, le cri involontaire d'une âme qui sent la sublimité et l'éternité des choses en même temps qu'elle perçoit leur dehors. » Quand on lit ces maximes profondes, on se sent d'abord intimidé, puis on éprouve quelque envie de dire à l'auteur : « Je vois bien, Monsieur, que vous faites du panthéisme, et le panthéisme jouit d'un grand crédit parmi les docteurs. Toutefois, permettez-nous de vous demander respectueusement quel sens vous attachez à toutes ces maximes générales. Vous êtes bien sûr, n'est-ce pas ? qu'elles ne renferment rien que de vrai. Et si, par hasard, vous n'en étiez pas sûr, voudriez-vous bien arrêter, pendant quelques instants, votre marche triomphale à travers les idées et les déductions ? » Mais Taine ne s'arrête pas ; il ne semble pas admettre que le doute trouve ici sa place ; il se sent en possession non pas peut-être de la vérité, mais

de la science. Or, ce n'est pas le calomnier que de dire qu'il préfère à la vérité, la science. Laissez-le jouir, ratiociner, synthétiser, s'enivrer de philosophie. Il s'écriait un jour : « Ce livre (*la Religion de Bouddha*) est un résumé excellent et complet, comme il s'en fait souvent en Allemagne, des cinq ou six cents monographies et des cinq ou six mille dissertations spéciales qui, pendant vingt ans, se sont accumulées sur un sujet. »

Voilà le véritable cri du cœur ! Taine ne discute pas, il analyse l'œuvre d'un auteur qui a lui-même compilé, compilé, compilé. Tous ces Allemands ont-ils fait une œuvre homogène, et s'ils ont fait une œuvre homogène, n'ont-ils pas tous suivi les mêmes errements ? Taine ne s'en inquiète pas. Il est tout à la joie de raisonner sur des myriades de faits, sur des amoncellements de synthèses, sur des siècles d'histoire. Songez donc : six cents monographies et six mille dissertations, quelle bonne fortune !

Ce manque de défiance tient à une qualité ou à un défaut de l'intelligence de Taine. Il s'attache si fortement à l'idée qui lui plaît qu'il ne voit plus rien de ce qui l'environne. Il frappe sur cette idée, comme un forgeron frappe sur son enclume, lourdement, uniformément, indéfiniment. Il s'agit d'expliquer, par exemple, comment, aux yeux de Louis XIV, un courtisan était moins un homme qu'une décoration : « Vous êtes une décoration, vous faites partie des appartements, vous êtes compté comme un des baldaquins, pilastres, consoles et sculptures que fournit Lepeautre. Le roi a besoin de voir vos dentelles, vos broderies,

votre chapeau, vos plumes, votre rabat, votre perruque. Vous êtes le dessus d'un fauteuil. Votre absence lui dérobe un de ses meubles. » Ces répétitions que Taine jugeait nécessaires ne sont pas seulement fatigantes, elles ne laissent pas de nous humilier. Fallait-il qu'il eût une fâcheuse idée de ses lecteurs pour leur présenter ainsi la même idée sous dix ou douze formes différentes!

C'est que lui-même avait l'esprit lourd autant que puissant, raide autant que logique. Il en résulte que sa critique est monotone et manque de caractéristique ; il porte toujours le même jugement sur des auteurs qui ne se ressemblent pas du tout, sans se donner la peine de varier ses expressions. Vous pourriez appliquer à Shakespeare ce qu'il dit de Carlyle, à Rabelais ce qu'il dit de Saint-Simon, à Michelet ce qu'il dit de Balzac, à tous ces écrivains ce qu'il dit de chacun d'eux. Voulez-vous quelques exemples ?

« Saint-Simon écrit avec emportement, d'un élan suivant à peine le torrent de ses idées par toute la précipitation de sa plume... Quand un homme nous met le feu au cerveau, nous nous sentons presque du génie. La vision de l'artiste est si complète que son œuvre offre des matériaux aux gens de tout métier, de toute vie et de toute science... Cette passion ôte au style toute pudeur. Modération, bon goût littéraire, éloquence, noblesse, tout est emporté et noyé. Il note les émotions comme elles lui viennent, violemment puisqu'elles sont violentes, et que, l'occupant tout entier, elles lui bouchent les oreilles, contre les réclamations

du bon style et du discours régulier. La cuisine, l'écurie, le garde-manger, la maçonnerie, la ménagerie, les mauvais lieux, il prend des expressions partout... il traîne son style dans le ruisseau. »

Voici maintenant Carlyle. « On voit que Carlyle est obsédé et hanté de visions éclatantes ou lugubres ; chaque pensée en lui est une secousse, un flot de passion fumeuse arrive en bouillonnant dans ce cerveau qui regorge et le torrent d'images déborde et roule avec toutes les boues et toutes les splendeurs... Carlyle violente tout, les expressions et les choses; on a envie de se boucher les oreilles, on a mal à la tête. Nul ulcère, nulle fange n'est assez repoussante pour dégoûter Carlyle. A l'occasion, il comparera la politique qui cherche la popularité au chien noyé de l'été dernier qui monte et remonte la Tamise selon le courant et la marée, que vous connaissez de vue et aussi de nez... Les constructions symétriques de l'art et de la pensée humaine, dispersées et bouleversées, s'amoncellent sous sa main. »

A propos de Shakespeare, Taine réédite absolument les mêmes idées, et dans les mêmes termes. « Il faut bien, dit-il, qu'une pareille imagination soit violente. Toute métaphore est une secousse. Quiconque involontairement et naturellement transforme une idée sèche en une image, a le feu au cerveau ; les vraies métaphores sont des apparitions enflammées qui rassemblent tout un tableau sous un éclair. Le style de Shakespeare est un composé d'expressions forcenées. Nul homme n'a soumis les mots à une pareille torture. Contrastes

heurtés, exagérations furieuses, apostrophes, exclamations, renversements d'idées, l'horrible et le divin sont assemblés dans la même ligne... Les constructions se brisent... » Enfin sur Michelet, Taine porte des jugements identiques à ceux que nous connaissons déjà : « Cette flamme de l'imagination échauffe le style et l'emporte jusqu'à une sorte de fureur. M. Michelet écrit comme Delacroix peint, se hasardant jusqu'aux tons les plus crus, allant chercher dans la boue les expressions passionnées, tirant de la médecine et de la langue du peuple des détails et des termes qui saisissent et qui effrayent, et couvrant tout de métaphores splendides qui jettent comme une teinte de pourpre sur toutes les souillures qu'il a dévoilées... Les apostrophes, les exclamations, tous les mouvements de l'inspiration, le dithyrambe, les malédictions, les confidences personnelles, les exhortations arrivent en foule.

« Cette imagination si impressionnable est touchée par les faits généraux aussi bien que par les faits particuliers, et sympathise avec la vie des siècles, comme avec la vie des individus. » (Ce mot de sympathie, nous l'avions déjà vu appliqué à Shakespeare.)

N'en déplaise donc aux admirateurs de Taine critique, il avait beaucoup d'érudition et peu d'idées littéraires, mais comme il les développait avec flamme, comme il les ressassait, il faisait naître la confiance chez la plupart de ses lecteurs. Il doit peut-être ses plus grands succès à ce double talent qu'il avait, d'affirmer vigoureusement et de répéter sans crainte de se fatiguer ni de fatiguer les autres.

Après Taine, est-il permis de citer Zola ? Pourquoi pas ? Le Père de la Mouquette, qui croyait avoir vaincu le romantisme, était en réalité romantique jusqu'aux moelles. Son œuvre représente le couronnement logique de toute la littérature contemporaine.

La doctrine générale qui se dégage de ses écrits est un matérialisme agressif et effréné qui écœure. Prières, élans mystiques, rêves, luttes contre la chair, idéalisme.... chimères que tout cela ou fantômes créés par des cerveaux malades. Zola ne connaît que la vie des dindons, des canards, des chiens et surtout du cochon Mathieu. « Désirée, décoiffée... la face rouge de triomphe, parut, les deux mains appuyées au chaperon du mur. Elle devait être montée sur le tas de fumier.

— Serge, Serge, appela-t-elle.

A ce moment, le cercueil d'Albine était au fond du trou. On venait de retirer les cordes. Un des paysans jetait une première pelletée de terre.

— Serge, Serge, cria-t-elle plus fort, en tapant des mains, la vache a fait son veau. »

Pour ceux qui ont le triste privilège d'avoir lu plusieurs volumes de Zola, ce rapprochement entre la vie et la mort n'est nullement une plaisanterie. L'auteur des *Rougon-Macquart* ne rit pas ; il est convaincu que ces sortes de remarques appartiennent à la plus haute philosophie, à la sociologie, à la science enfin dont il se considère comme le grand prêtre.

De toutes les œuvres de Zola, celle qui a la plus haute signification politique et sociale, c'est incontestablement *Germinal*. Ailleurs, les réalités psycholo-

giques échappaient le plus souvent à son enquête, ou bien, sous ses mains laborieuses, l'ordure s'entassait à ce point qu'elle rendait impossible, chez les lecteurs aussi bien que chez l'auteur lui-même, toute préoccupation esthétique ou politique. Dans *Germinal*, une certaine proportion existe entre le talent de l'écrivain et le sujet qu'il a choisi. Ce n'est pas qu'il ait essayé, cette fois, de modérer son goût trop connu pour les scènes pornographiques ; il les a multipliées, au contraire, et il a choisi pour héroïnes principales de son récit, deux créatures... qu'il n'a pas réussi, d'ailleurs, à rendre intéressantes. Telles pages de *Germinal* sont même si gratuitement et si bêtement ordurières qu'on se demande jusqu'à quel point l'intérêt commercial de l'auteur suffit à expliquer leur nombre et leur étendue. Chez Zola, l'amour de la pornographie ressemble étonnamment à une maladie et presque à une folie... Mais je ne puis parler de ces choses que pour signaler leur existence, comme on pose une lanterne, la nuit, à l'entrée des rues dangereuses.

Germinal renferme trois études fort curieuses, la première sur la machinerie des charbonnages et le sous-sol mystérieux des mines, la deuxième sur les grèves et la troisième sur la vie des ouvriers mineurs. On a loué, avec raison, certes, les descriptions magistrales qui permettent au lecteur de *voir* la mine, de la parcourir et, au besoin, de la prendre en horreur. La vie plus que mécanique et presque animale du Voreux, l'effondrement, on serait presque tenté de dire la mort du Voreux, l'ascension des sept cents mètres d'échelle

qui séparent les ouvriers de la surface du sol, sont des morceaux, en quelque sorte, classiques.

Il me semble, toutefois, que la supériorité véritable de Zola s'affirme mieux dans les tableaux de grève. Depuis les débuts du romantisme, on a tant usé ou abusé des procédés descriptifs qu'on les a mis, en quelque sorte, à la portée de tous les écrivains. Rien ne prouve que dans un demi-siècle d'ici, le Voreux aura conservé toute l'importance littéraire qu'on lui attribue aujourd'hui. Il est plus difficile, au contraire, de communiquer la vie aux masses humaines, de les faire mouvoir, de les déchaîner sur les routes, de les jeter ensuite terribles et disposées à toutes les violences contre les usines ou les maisons des riches. C'est ce qu'a fait Zola, non sans succès.

« Des exclamations coururent, les hommes poussaient, les femmes avancèrent. Vivement, descendu de la passerelle, le porion barrait la porte maintenant.

« Alors Maheu voulut intervenir.

— « Vieux, c'est notre droit, comment arriverons-nous à ce que la grève soit générale, si nous ne forçons pas les camarades à être avec nous ?

« Le vieux demeura, un moment, muet. Evidemment, son ignorance en matière de coalition égalait celle du haveur. Enfin, il répondit ;

— « C'est votre droit, je ne dis pas. Mais moi, je ne connais que la consigne... Je suis seul, ici. Les hommes sont au fond, pour jusqu'à trois heures, et ils y resteront jusqu'à trois heures.

« Les derniers mots se perdirent dans des huées. On

le menaçait du poing, déjà les femmes l'assourdissaient, lui soufflaient leur haleine chaude à la face. Mais il tenait bon, la tête haute, avec sa barbiche et ses cheveux d'un blanc de neige ; et le courage enflait tellement sa voix qu'on l'entendait distinctement par-dessus le vacarme : « Vous ne passerez pas. » Les camarades le regardaient, remués, ayant quelque part, en eux, l'écho de ce qu'il leur disait, et cette obéissance du soldat, la fraternité et la résignation dans le danger... Une grande secousse remporta la bande. Tous avaient tourné le dos, la galopade reprenait sur la route droite, filant à l'infini, au milieu des terres. De nouveau les cris s'élevèrent : « A Crève-cœur ! plus de travail, du pain, du pain. »

Il y là comme un souffle des batailles homériques. Mais au lieu que celles-ci se déployaient au grand jour, laissant aux soldats assez d'espace et de temps pour s'affirmer, très humains, le noir troupeau de M. Zola ne fait entendre que le même cri effrayant et monotone de destruction et de mort : Du pain, du pain.

Au fait, les héros de *Germinal* appartiennent-ils aux classes les plus violentes du règne animal ou au règne humain ? Ils tiennent certainement plus du loup ou du chacal que de l'homme civilisé et, à plus forte raison, du chrétien ; ils sont moins intéressants que les deux chevaux qui languissent au fond des mines de Montsou. Bataille et Trompette, encore qu'ils aient du foin et de l'avoine à volonté, encore qu'ils se réconfortent l'un l'autre par des caresses et des hennissements pleins de douceur, Bataille et Trompette ont la nostalgie des prai-

ries verdoyantes au milieu desquelles s'écoula leur jeunesse. Capables d'amitié chevaline, ils ont, de plus, un certain sentiment esthétique et une vague notion de liberté.

A ces bons et beaux chevaux opposez, si vous l'osez, le Père Bonnemort, un vieux mineur qui cache, sous une expression de physionomie hébétée, une férocité de tigre. « Cécile demeura seule avec Bonnemort. Attirés, tous deux restaient l'un devant l'autre, elle florissante, grasse et fraîche des longues paresses et du bien-être repu de la race, lui, gonflé d'eau, d'une laideur lamentable de bête fourbue... Au bout de dix minutes, lorsque les Grégoire surpris de ne pas voir Cécile, rentrèrent chez les Maheu, ils poussèrent un cri terrible. Par terre, leur fille gisait, la face bleue, étranglée. A son cou, les doigts avaient laissé l'empreinte rouge d'une poigne de géant. Bonnemort, chancelant sur ses jambes mortes, était tombé près d'elle sans pouvoir se relever. Il avait ses mains crochues encore, il regardait le monde de son air imbécile. »

Un être aussi rudimentaire et aussi malfaisant que le père Bonnemort est évidemment inférieur à nombre de quadrupèdes. Zola, sans s'en douter j'imagine, a réédité et enlaidi le rêve charmant de Swift dans lequel on voit les chevaux princes ou académiciens, et les humains transformés en bêtes de somme.

Les autres ouvriers et les bourgeois qui s'agitent dans *Germinal* ne sont pas sensiblement plus distingués que le père Bonnemort. Des femmes comme la Mouquette, la Pierronne, Catherine Maheu, la Lavaque, on ne peut rien dire dans une société honnête qui parle

français. Il faudrait pour se faire entendre s'exprimer dans le latin des classes de diaconale. Les hommes joignent à ces causes générales d'abrutissement l'alcoolisme et la politique. Chaval, Maigrat du côté du peuple, Négrel et Hennebeau du côté de la bourgeoisie, aiment tous le mal pour le mal ; ils ne cherchent pas à comprendre, ils haïssent et ils mettent une féroce application à détruire. Étienne Lantier, le triste héros de *Germinal*, ne vaut pas davantage ; c'est le type achevé de l'ouvrier politicien, le fauteur de grèves, et le prédicateur d'anarchie, qui n'a pas le courage de mourir lui-même, après qu'il a fait massacrer ses compagnons de travail. Il quitte la mine sans remords, mais, avec, au contraire, le désir secret de recommencer, ailleurs, son abominable campagne.

Les critiques ont remarqué justement que M. Zola ignore les règles les plus élémentaires de la psychologie : il ne connaît rien du cœur humain, il ne sait pas observer. Romantique égaré dans l'école réaliste, il apporte tous ses soins à l'étude des masses immobiles ou en mouvement et des symboles énormes. Les renseignements qu'il fournit sur l'état d'âme des ouvriers ne devraient, semble-t-il, avoir aucune importance.

Et cependant, je serais tenté de croire que *Germinal* constitue une exception, au point de vue psychologique, dans la grande série des *Rougon-Macquart*. D'une part, en effet, Zola a vécu toujours en *révolté*, en méconnu qui croit avoir à se venger des injustices du corps social. D'autre part, malgré son immense talent, malgré son travai colossal, il ne s'éleva jamais jusqu'à

la haute culture philosophique ou littéraire : il ne connut rien de plus grand que les solennelles niaiseries métaphysiques de Victor Hugo. Son état d'esprit demeura toujours celui d'un petit commis révolutionnaire ou d'un ouvrier des villes aigri par la misère noire. Quand, plus tard, il parvint à la grande notoriété et à la fortune, il se heurta, comme on sait, à des répugnances morales, religieuses et littéraires qui achevèrent de l'exaspérer. Je n'affirme donc pas que *Germinal* reproduit, en une photographie exacte et complète, la vie des ouvriers, non, certes. Mais il semble bien que Zola ait peint avec art les colères instinctives, les haines sourdes, le déchaînement des appétits, le besoin violent de détruire qu'on trouve dans les milieux ouvriers ravagés par la propagande anarchiste. « En arrière, Étienne défaillait, le cœur noyé d'amertume. Il se rappelait la prédiction de Rasseneur, dans la forêt, lorsque celui-ci l'avait menacé de l'ingratitude des foules. Quelle brutalité imbécile! Quel oubli abominable des services rendus! C'était une force aveugle qui se dévorait constamment elle-même. Et sous sa colère à voir ces brutes gâter leur cause, il y avait le désespoir de son propre écroulement, de la fin tragique de son ambition. »

Dans un livre célèbre qu'on lit peut-être, mais qu'on loue assurément dans les deux mondes, Nietzsche a écrit : « Lorsque Zarathrousta arriva dans la ville voisine qui se trouvait le plus près des bois, il y rencontra une grande foule rassemblée sur la place publique ; car on avait annoncé qu'un danseur de corde allait se

faire voir. Et Zarathrousta parla au peuple et lui dit : Je vous enseigne le surhumain... Qu'est le singe pour l'homme ? Une dérision ou une honte douloureuse. »

Zola a pris exactement le contre-pied de Zarathrousta ; il a enseigné le soushumain et il a peint, au lieu d'un homme, un singe, qui est une dérision et une honte douloureuse.

Nietzsche termine son chapitre par cette remarque peu flatteuse pour le peuple : que le peuple rit de Zarathrousta et couvrit d'applaudissements l'entrée en scène du danseur de corde. La foule, en effet, n'apprécie que médiocrement le surhumain ; elle comprendrait plutôt le soushumain, et c'est pour cette raison, sans doute, que M. Zola a obtenu autant ou plus de succès que le danseur de corde nietzschéen.

L'amour de la métaphore matérialiste est aussi funeste à Victor Hugo qu'à Zola lui-même. Lisez, je vous prie, *les Pleurs dans la nuit* :

> Je suis l'être incliné qui jette ce qu'il pense...
> Et les choses sur qui tombent mes strophes rendent
> Le son creux du cercueil.

Oui, certes, nous sommes, cette fois, dans le lugubre. Le cimetière, le corbillard, le fossoyeur, l'ombre, la brume, le serpent inconnu, l'écheveau ténébreux, le rire du fossoyeur, chacune des planches dont se compose le cercueil, le ver, la cendre, le veuvage, le cadran, la tête de mort, le glas, le charnier, la vapeur des tombeaux, l'atroce cabestan, Néron, Messaline, Cléopâtre, l'ossement, les yeux des morts, Tibère, les soupiraux de l'enfer, les bourreaux, les fouets, la

croix, le gouffre, les clous, les obscurs verrous, la tempête, le jonc, le tigre, le méchant, le buisson jauni, le noir Vésuve, une corde dans l'ombre, un seau dans un puits, une lueur effarée et hagarde, l'éternelle nuit, la ronce, les seins bleuis, l'immobile suaire, les hydres, le spectre au regard blanc, le cierge de l'agonie, un héron sauvage, l'ouragan libyen, la meule, l'infini, route noire et de brume remplie, le forçat noir, le volcan, mortier de l'infini, les deux griffes du sphinx, les corbeaux, les chouettes, nous aident, ou du moins doivent nous aider, dans la pensée du poète, à pleurer avec lui. Pleurer sur quoi ? sur tout et à propos de tout. Il est vrai que ces pleurs, semblables à des mugissements, s'arrêtent sur une pensée d'éternité ou plutôt sur une forme d'éternité baroque et pédantesque.

L'arbre Eternité vit sans faîte et sans racines.
Ses branches sont partout, proches du ver, voisines
Du grand astre doré ;
L'espace voit sans fin croître la branche nombre,
Et la branche Destin, végétation sombre,
Emplit l'homme effaré.
Nous la sentons ramper et grandir sous nos crânes.

Il est vrai encore que Victor Hugo, tout en laissant couler ses énormes larmes, s'efforce de prouver, à sa façon et contre les matérialistes, l'existence de Dieu. Loin de nous émouvoir, cet entassement d'images invraisemblablement lugubres, nous impatiente ou nous fait rire. Au milieu de tout cet attirail emprunté à l'administration des pompes funèbres, le poète ne s'applique-t il pas à faire de l'esprit ?

Quand l'arbre leur murmure à l'oreille : il (Dieu) existe,
Ces fous répondent : Non! Et, si le chêne insiste,
Ils lui disent : Assez.

Je connais un poète qui, lui aussi, a interrompu son sommeil, pour pleurer dans la nuit, prier Dieu, le confesser et le chanter non pas emphatiquement, comme Hugo, mais simplement, discrètement, dans toute l'ardeur et l'humilité de sa foi. Ecoutez cet admirable murmure de prières :

Tandis que le sommeil, réparant la nature,
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure!
Pour te louer *dans la profonde nuit...*
O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.
Nous t'implorons, Seigneur ; tes bontés sont nos armes ;
Fais que t'ayant chanté dans *ce séjour de larmes*,
Nous te chantions dans le repos des cieux...
O Christ, ô Soleil de justice,
De nos cœurs assoupis romps l'assoupissement,
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

Après qu'on a entendu tout le fracas poétique dont se composent les pleurs sonores de Hugo, il est bien doux de se redire à soi-même, sur le ton de la prière, les stances si douces, si pieuses, si délicates, si harmonieuses et si chrétiennes de Jean Racine!

Faut-il parler de *la Bouche d'ombre*, le grand morceau philosophique des *Contemplations*? *La Bouche d'ombre*, c'est de la métaphysique, de la métaphysique à l'usage des écoles primaires ou des clubs politiques, je dirais de la métaphysique amusante, si, malgré toutes les fa-

céties grotesques qu'elle renferme, elle n'était effroyablement ennuyeuse. Hugo explique dogmatiquement Dieu, la création, le bien, le mal, la vie, les anges, les hommes, la justice, la mort, l'éternité, la question ociale... par la métempsycose.

Plaignez l'oiseau du crime et la bête de proie,
Ce que Domitien, César, fit avec joie,
Tigre, il le continue avec horreur. Verrès,
Qui fut loup sous la poupre, est loup dans les forêts.
Il descend, réveillé, l'autre côté du rêve ;
Son rire, au fond des bois, en hurlement s'achève ;
Pleurez sur ce qui hurle et pleurez sur Verrès,
Sur ces tombeaux vivants marqués d'obscurs arrêts,
Penchez-vous attendri ! versez votre prière !

Cette grossière métempsycose a pour couronnement une scène d'embrassement général des êtres qu'on dirait détachée d'un mélodrame, mais qui confine au blasphème

Et Jésus, se penchant sur Bélial qui pleure,
Lui dira : C'est donc toi ?
Et vers Dieu par la main il conduira ce frère,
Et quand ils seront près des degrés de lumière
Par nous seuls aperçus,
Toux deux seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboie
Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
Bélial de Jésus.

Le ton ultra-solennel du poète ajoute encore à l'écœurante vulgarité de cette funambulesque philosophie.

La création sainte où rêve le prophète,
Pour être, ô profondeur ! devait être imparfaite.

La beauté d'une telle découverte éblouit à ce point notre métaphysicien-poète qu'il s'étonne de ne s'être pas évanoui ; il se fait dire, en effet, par le spectre, être sombre et tranquille,

Puisque tu ne t'es pas en route évanoui,
Causons.

Et ils causent, et non seulement ils causent, mais ils font encore un pas de plus dans ces choses profondes. Si du moins ils parlaient toujours sur le même ton, de ce sublime de banlieue, on pourrait leur pardonner peut-être, mais ils mettent de l'esprit dans un chapitre de théodicée — puis, dans un sermon sur la mort :

Prends-tu le vent des mers pour un joueur de flûte ?
Interroges-tu l'onde ? et quand tu vois des arbres,
Parles-tu quelquefois à ces religieux ?

Il y a là de quoi faire « pleurer les yeux de l'azur ».

CHAPITRE VI

DE LA SENSIBILITÉ CONSIDÉRÉE COMME L'AUXILIAIRE DE L'INTELLIGENCE.

Les classiques se rattachent aux grands métaphysiciens du moyen âge, comme les romantiques professent ou subissent le kantisme. Malherbe gothique (1). Que la tragédie de Racine est ogivale (2). Les romantiques ont voulu corriger, tout en l'imitant, la vie catholique. Hautes ambitions religieuses de Victor Hugo. A-t-il vraiment compris la contemplation ? Notion essentielle, méthode et but de la contemplation hugotique. Doctrine de saint Thomas. Comparaison entre saint Thomas et Victor Hugo. Dante. Infériorité de la pensée romantique.

Les maîtres de la littérature au XIXe siècle, interprètes de ce qu'on pourrait appeler la majorité intel-

(1) Or, tandis qu'il formule le premier et si étroitement le vers du XVIIe siècle, Malherbe, tant par son style que dans ses monitions et sa tenue, se trouve manifestement reproduire le type d'un constructeur médiéval. C'est un homme d'autrefois qui fait la loi des temps nouveaux. Vous allez voir s'il entend la langue française autrement que nos tailleurs de pierre traitaient la pierre, et que l'œuvre qu'il prépare est pareille à celle qu'ils accomplirent.

(2) Cette langue pure que Racine écrit nativement est le langage que parleraient les anges de Notre-Dame, si le silence ne leur semblait plus beau. L'œuvre littéraire du XVIIe siècle, si on la conçoit dans son ensemble, n'est à son tour, comme celle du XIIIe, qu'un poème de logique et de raison. C'est la même race qui parfait, avec une dialectique exclusive, un œuvre nouveau ..

L'arc d'ogive s'inscrit dans la tragédie racinienne.

(Voir le *Traité de l'Occident*, par Adrien Mithonard.)

lectuelle, adoptèrent ou subirent une philosophie religieuse qui est exactement la contre-partie du thomisme. Les résultats de ce choix furent déplorables, et malgré les efforts heureux d'une intrépide et admirable minorité, ils se prolongent encore sous nos yeux. L'antithomisme littéraire n'a pas seulement bouleversé ou anéanti des traditions nécessaires ; il a établi, dans le pays classique de la clarté, une confusion inexprimable, il a paralysé, mutilé l'intelligence française, et, chose plus grave, il a produit un effet d'intimidation sur un certain nombre de catholiques. On ne peut pas définir en quelques lignes l'antithomisme littéraire et signaler ses désastreuses conséquences. Tout au plus, peut-on le caractériser par quelques annotations, bien incomplètes et mal reliées les unes aux autres, mais suggestives peut-être, et que les spécialistes grouperont aisément autour d'une idée centrale.

On ne sature pas impunément d'idées fausses, obscures et malsaines, un peuple aussi catholique que le nôtre. La nation française s'est révoltée contre les professeurs d'exotisme révolutionnaire ou protestant, et de toutes ses forces, de tout son désespoir, elle tend trop tard peut-être, à une philosophie religieuse, qui est le thomisme rajeuni.

Luther s'est demandé, un jour, si saint Thomas d'Aquin n'était pas damné. Question bizarre en apparence, très naturelle en réalité, et qui, chose surprenante, a laissé Bossuet perplexe. Si Bossuet vivait de nos jours, il se rendrait compte que la haine de Luther était clairvoyante, clairvoyante en ce sens

qu'elle visait un ennemi redoutable et invincible. Dominée par Rousseau et par Kant, les deux héritiers intellectuels de Luther, la littérature anticatholique du XIXe siècle a triomphé bruyamment, et elle pourrait se croire à jamais victorieuse, si l'instinct secret, l'instinct de la conservation, ne l'avertissait maintenant que le thomisme vit encore, qu'il grandit et qu'il terrassera la grande hérésie moderne. Or, qu'était-elle cette littérature du XIXe siècle, sinon une vaste entreprise pseudo-religieuse dirigée contre l'Eglise catholique ? De même que Voltaire s'était uniquement appliqué à détruire, de même Rousseau eut la prétention de reconstruire, pièce par pièce, tous les éléments de la vie religieuse en les marquant d'une empreinte anticatholique. Depuis cent cinquante ans, les ennemis de l'Eglise s'efforcent d'achever l'œuvre commencée par Rousseau. Idéal, sainteté, religion, confession, communion, sacrement, méditation, vie intérieure, détachement, purification, autant de mots qu'ils ont détournés de leur véritable sens, qu'ils ont sécularisés, et qui montrent clairement leur dessein de remplacer le catholicisme par une religion positive. C'est ainsi que la cité des hommes parodie la cité de Dieu.

Pour comprendre cette religion nouvelle, il suffit d'opposer chacun de ses principes aux principes correspondants du thomisme.

Sans négliger, certes, le monde physique, le monde intellectuel et le monde moral, saint Thomas a étudié, expliqué, chanté la nature de Dieu, la grandeur de Dieu, l'admirable toute-puissance de Dieu. Les modernes se

sont attachés au Moi, qu'ils ont transformé en un Dieu monstrueux et sinistre. En même temps que Dieu, saint Thomas glorifie tout ce qui est immatériel, proprement psychologique et humain, ou surhumain, spirituel, beau et bienfaisant, la vie de l'Eglise, la vie de la grâce, la communion des saints, les vertus naturelles et surnaturelles. Les modernes ont cru que leur âme devenait paysage, arbre ou rocher ; ils se sont tour à tour noyés dans les flots ou perdus dans les nuées ; ils ont dit à la boue : Vous êtes notre sœur, et au singe préhistorique : Vous êtes notre aïeul.

Notez bien qu'ils s'étaient annoncés, au début, comme supérieurement idéalistes, à ce point idéalistes que le plus avisé d'entre eux avait dû les ramener à une conception plus nette de la réalité. Prenez garde, leur avait-il dit en substance, prenez garde et rappelez-vous ce qui advint aux violettes. Un jour, ces fleurs d'ordinaire si humbles, se révélèrent orgueilleuses. « Autant, dirent-elles, nos couleurs sont vives et notre parfum délicat, autant notre tige est vulgaire, notre malheureuse tige qui, par ses racines inesthétiques, plonge dans un terreau infect. » L'avertissement n'était pas superflu, comme le démontrent les excès honteux dans lesquels tombèrent les réalistes, fils des idéalistes romantiques ou anciens romantiques eux-mêmes. Au contraire, saint Thomas, en fidèle observateur de ce qui est, n'avait jamais cessé de voir dans l'homme un animal raisonnable, à la fois misérable et sublime, appelé par Dieu aux plus hautes destinées. Mais après qu'il a noté, sans exagération ni atténuation, les rapports étroits qui unissent

l'âme au corps, comme il sait nous faire parcourir les mondes immenses, avec leurs prolongements infinis, de l'intelligence et du surnaturel !

Même opposition entre les deux méthodes. Saint Thomas met humblement au service de la révélation et de la tradition aristotélicienne, le bon sens et la haute raison. Nos orgueilleux modernes créent un état d'esprit transcendantal, qui suppose le mépris du bon sens.

Il n'est pas jusqu'à la langue du Docteur angélique qui ne révèle le défenseur de la vérité philosophique et religieuse. Saint Thomas ne s'est pas seulement rendu illustre par la perfection de la virginité corporelle ; il a reçu du ciel une virginité plus haute, je veux dire la virginité de l'esprit. Ce qui fait le charme d'une jeune vierge chrétienne, c'est la pureté du regard, la réserve dans les paroles et dans le maintien, la modestie, la candeur et la simplicité et la sincérité : toutes qualités qui brillent dans saint Thomas. Sa science, dont on pourrait dire qu'elle est belle comme Rachel, sa science est le fruit d'un esprit vierge et pur, inspiré de Dieu. Son style, encore qu'il n'ait rien de cicéronien, se distingue par une netteté, une vigueur, une magie, presque égales à celles des classiques ; ou plutôt il est, d'une certaine manière, classique, c'est-à-dire parfait en son genre, adéquat à la pensée qu'il exprime, capable de traverser les siècles. Telle est cette virginité spirituelle, qui a valu à saint Thomas le titre de Docteur angélique et qui apparaît dans les meilleurs écrivains français du XVIIe siècle.

Lisez, au contraire, tous les conducteurs d'âmes

élèves des Allemands, politiciens, exégètes ou philosophes. Ils emploient une langue trouble, tourmentée, décevante, incertaine, qu'ils appellent docte, profonde et symbolique. Disons plutôt qu'elle est obscure, féconde en équivoques et en erreurs.

Je voudrais faire apparaître, sur un point au moins, ce contraste que je crois lumineux. Dans leurs tentatives de reconstruction religieuse, les poètes et les néo-théologiens de l'incrédulité n'ont pas fait preuve d'une médiocre ambition : ils ont cru vivre la plus haute vie contemplative. Un poète, que le XIX[e] siècle a loué sans mesure, et que le chef de l'école néo-kantienne proclamait naguère penseur profond et théologien admirable, Victor Hugo, n'a pas craint de mettre en tête de son livre le plus solennel, ce titre prodigieux : *Contemplations*. Il est regrettable que les intellectuels de nos jours n'aient pas tous présentes à l'esprit les pages plus que belles, les pages divines que saint Thomas a consacrées à la vie contemplative. Le Docteur angélique a condensé, ordonné, complété les enseignements de ses prédécesseurs, notamment de saint Denys, de saint Augustin, de saint Bernard et de Richard de Saint-Victor.

D'après saint Thomas, la parfaite opération de la vie contemplative se résume dans un triple mouvement de l'âme, le « mouvement circulaire par lequel toutes les opérations de l'âme sont ramenées à la pure contemplation de la vérité divine ; le mouvement rectiligne par lequel l'âme s'élève des choses extérieures aux choses intelligibles ; le mouvement obli-

que, enfin, qui représente le travail de la raison concernant les opérations divines. »

Pour expliquer le plus haut degré de la vision, saint Thomas emploie donc et l'idée de cercle et l'image poétique fournie par le vol des oiseaux. Je dois reconnaître que Victor Hugo, dans ses ascensions philosophico-mystiques, a usé ou abusé de ces deux sortes de métaphores (1). Mais il est aisé de constater qu'aucune idée sérieuse ne se cache, sous les brillantes figures créées par l'imagination du poète. Et si l'on entre dans le détail des opérations intellectuelles auxquelles il s'attache, on s'aperçoit bien vite que, malgré tout son génie littéraire, il n'a réussi qu'à esquisser une caricature de la vie contemplative. Les mages pensifs, les chercheurs d'ombre, les méditatifs, les hommes-prêtres, qu'il chante parfois en vers magnifiques, ne parviennent pas à franchir le plus bas degré de l'échelle mystique, au sommet de laquelle l'âme voit

(1) Donc, esprit, prends ton vol, si tu te sens des ailes.
Mais, homme, quel que soit l'éclair de tes prunelles,
N'espère pas, si haut que ton âme ait monté,
T'envoler au delà de ton humanité.

. . . .

L'être en qui tout se fond, mais de qui tout diffère,
A fait les régions pour qu'on s'y renfermât ;
Et l'oiseau le plus libre a pour cage un climat.
L'infiniment petit, l'infiniment grand, songes !
Ces soleils que tu vois, ces azurs où tu plonges,
Ame errant sans appuis,
Les orbites de feu des sphères vagabondes,
Les éthers constellés, les firmaments, les mondes,
Cercles au fond du puits !

Dieu *quasi in ænigmate*. Ils veulent des images et des images, et ils ne veulent que des images :

> Les vents, les flots, les cris sauvages
> L'azur, l'horreur des bois jaunis
> Sont les formidables breuvages
> De ces altérés d'infini.
> Ils ajoutent, rêveurs austères,
> . . . .
> Toute la matière à leur sens,
> Ils s'enivrent de l'étendue.

Mais, justement, il ne fallait pas s'enivrer d'étendue. « La contemplation humaine, dit saint Thomas, dans les conditions de la vie présente, ne peut pas être dégagée de fantômes corporels. Néanmoins, la connaissance intellectuelle ne consiste pas dans les fantômes eux-mêmes ; ils ne sont qu'un moyen dont l'âme se sert, pour contempler la pure vérité intelligible. »

Voilà donc le poète aux vastes ambitions religieuses arrêté dès le premier pas qu'il fait, dans la voie sublime de la contemplation. Il n'avancera plus maintenant ; il reculera plutôt ; au lieu de monter, il descendra, il tombera dans les vulgarités d'une déclamation inintelligible et probablement corruptrice.

Tous les théologiens, en effet, s'accordent à déclarer, avec saint Bernard, que la contemplation exige, d'abord, un cœur entièrement purifié. Victor Hugo affecte un dédain superbe pour cette délicatesse morale qui est si chère à tous les vrais chrétiens ; il admet aux honneurs de la contemplation, Horace et Catulle, Epi-

cure aussi bien qu'Anacréon et d'autres personnages plus infâmes encore.

Arrivée au second degré de la contemplation (1), je parle maintenant de la vraie contemplation, « l'âme s'applique, dit saint Bernard, à étudier les jugements de Dieu, et la terreur qui naît d'une telle étude sert à maintenir, en nous, l'humilité, qui ne saurait être ébranlée dans notre âme, sans que l'édifice des autres vertus chancelle et tombe en ruine. » « De la considération des jugements divins, ajoute saint Thomas, l'homme est conduit à la contemplation de la justice divine ; et de la considération des bienfaits et des promesses de Dieu, l'homme arrive à la connaissance de sa miséricorde et de sa bonté, remontant ainsi à la cause par les effets déjà produits ou qui doivent l'être un jour. »

Cet ensemble de conceptions répugne absolument à l'orgueil de nos mages modernes. S'ils daignent croire en un Dieu personnel, ce qui arrive rarement, s'ils consentent à reconnaître son infinie bonté, ils nient sa justice. D'enfer il n'en existe pas !

Que sur toute existence et toute créature...
La vaste paix des cieux de toutes parts descende.
Que les enfers dormants rêvent les paradis.

Ne pas craindre, pour le contemplateur sécularisé, ce n'est pas encore assez ; il bannit de son cœur tous les sentiments qui font la joie des âmes chrétiennes :

(1) Les théologiens n'adoptent pas tous la même classification, mais tous insistent sur la nécessité de considérer attentivement les jugements divins.

reconnaissance, désir de prier, confiance, espérance. Il s'excite à l'orgueil, et bien loin d'implorer le secours d'en haut, il devient menaçant.

Vous savez bien, dit-il :

Vous savez bien que l'âme est forte
Et ne craint rien...
Et que mon pas
Sur l'échelle qui monte aux astres
Ne tremble pas.
L'homme, en cette époque agitée,
... Doit ravir au ciel austère
L'éternel feu ;
Conquérir son propre mystère
Et voler Dieu.
Donc les lois de notre problème
Je les aurai...
J'entrerai nu
Jusqu'au tabernacle terrible
De l'inconnu ;
Jusqu'aux portes visionnaires
Du ciel sacré ;
Et si vous aboyez, tonnerres,
Je rugirai.

Entre le poète moderne improvisé contemplateur et le contemplateur idéal dont saint Thomas trace le portrait, un abîme existe, l'abîme qui sépare la vérité totale de l'erreur essentielle. C'est qu'ils suivent tous deux une route diamétralement opposée. On les voit, pour ainsi dire, progresser l'un et l'autre en sens contraire.

D'après saint Thomas, avant de parvenir au mouvement circulaire, l'âme humaine doit avoir triomphé d'une double difformité inhérente à sa nature ; l'une

provient de la diversité des choses extérieures, et l'âme la dépouille en s'éloignant du monde matériel. Autrement dit, l'homme devient apte à la contemplation, en essayant de vivre la vie des anges, autant du moins qu'il lui est permis de le faire ici-bas.

Au contraire, pour le poète antichrétien, qui se croit transcendant, la sagesse consiste à se rapprocher de plus en plus de l'animal et même de la matière inorganique. Sur le ton d'un docteur qui révèle une vérité jusqu'alors inconnue, plus solennel et plus ému que jamais, Victor Hugo choisit pour professeurs de morale, de métaphysique et de mysticisme, les chiens et les loups.

> Ce que tu nommes chose, objet, nature morte,
> Sait, pense, écoute, entend...
> Ta vitre connaît l'aube et dit : Voir, croire, aimer !
> Un loup pourrait donner des conseils à Néron ..
> Là, dans l'ombre, à tes pieds, homme, ton chien voit Dieu.

Et gardons-nous d'attribuer la vulgaire absurdité de cette métaphysique à l'affaiblissement sénile du poète. Le philosophe allemand, que les Saxons et les Anglo-Saxons des deux mondes portent, en ce moment, jusqu'aux nues, ne tient pas un autre langage. Sous des formules prétentieusement mystiques, la plupart des intellectuels de nos jours cachent, avec plus ou moins de succès d'ailleurs, un absolu matérialisme.

Et voici enfin le couronnement de la contemplation thomistique et l'aboutissement de la contemplation hugotique. Ecoutez l'Ange de l'Ecole : « L'âme est bien unie à un corps mortel dont elle est la forme, de telle

sorte, néanmoins, qu'elle ne fait pas usage de ses sens, pas même de l'imagination, comme cela a lieu dans le ravissement ; dans de telles conditions, la contemplation de la vie présente peut aller jusqu'à la vision de l'essence divine. Le suprême degré de la contemplation, compatible avec la vie présente, est donc celui où saint Paul fut élevé dans le ravissement : et l'on peut voir, en cela, comme un état intermédiaire entre la vie présente et la vie future. »

Que ce simple et grave aperçu est beau ! il évoque le Thabor, la vision de saint Paul et la vision d'Isaïe ; on le définirait volontiers, un de ces hauts sommets de la pensée, au-dessus desquels il n'y a plus rien.

Le résultat final de la contemplation hugotique est de cacher Dieu, ou plutôt de le faire disparaître à jamais dans « le puits des grands vertiges ».

Pâle, ivre d'ignorance, ébloui de ténèbres,
Voyant dans l'infini s'écrire des algèbres,
Le contemplateur, triste et meurtri, mais serein,
Mesure le problème aux murailles d'airain,
Cherche à distinguer l'aube au milieu des prodiges,
Se penche frémissant au puits des grands vertiges,
Suit de l'œil les blancheurs qui passent, alcyons,
Et regarde, pensif, s'étoiler de rayons,
De clartés, de lueurs vaguement enflammées
Le gouffre monstrueux, plein d'énormes fumées.

Tel philosophe kantien prouverait, de façon irréfutable, que ces éblouissantes métaphores sont, en même temps, des antinomies profondes, après quoi, il ne manquerait pas d'exalter le haut mysticisme du poète. Il n'y a pas lieu de discuter aujourd'hui la

valeur précise de cette phraséologie allemande. Ce qui est indubitable, c'est que, dans notre pays de France, des professions de foi, comme celle qui met fin aux *Contemplations*, sont génératrices d'athéisme. Les Français peu initiés aux mystères d'une certaine philosophie — et ils sont légion — railleront le poète ivre d'ignorance et ébloui de ténèbres, qui s'égare dans les recherches algébriques, mais ils retiendront la déclaration finale, que l'univers est

Un gouffre monstrueux plein d'énormes fumées.

La *Contemplation*, telle qu'elle se développe dans les écrits du poète le plus acclamé par les hommes du XIXe siècle, aboutit à un scepticisme partiel ou total, à l'indifférence religieuse, à l'athéisme pratique.

Il convient de prévoir ici une objection. « N'est-ce pas une erreur que d'attribuer trop de précision philosophique et théologique à la pensée d'un poète ? »

Non, ce n'est pas une erreur : des études techniques ont été publiées, naguère, précisément sur Victor Hugo. Puis, la philosophie a son côté poétique et littéraire comme elle a son côté scientifique. Platon croit à l'inspiration, comme Aristote, qui est d'ailleurs l'auteur d'une esthétique remarquable, s'appuie d'ordinaire sur la science. Il est donc permis de mettre en parallèle un lyrique avec un philosophe théologien, et il y a plaisir à espérer, à appeler de nos vœux, le grand poète qui saurait exprimer en beaux vers les hautes conceptions

de saint Thomas. Que dis-je ? il existe ce poète ; nous le connaissons, vous le connaissez : il s'appelle Dante. Qu'on se reporte par la pensée à l'admirable chant x^e^ du *Paradis*, et il sera facile de reconnaître que Dante a chanté en strophes superbes, ce mouvement circulaire des âmes et des anges, qui représente la partie la plus difficile et la plus haute de la contemplation thomistique. Le croyant relira cette page merveilleuse avec d'autant plus de plaisir qu'elle renferme un éloge sublime de saint Thomas d'Aquin : « Je vis plusieurs lumières vives et triomphantes faire de nous un centre, et d'elles une couronne : elles étaient plus douces par leur voix que brillantes par leur figure...

« Lorsqu'en chantant ainsi, ces ardents soleils eurent tourné autour de nous trois fois, comme les étoiles des pôles toujours fixes...

« J'entendis une des lumières parler ainsi : « Tu « veux savoir de quelles plantes fleuries est tressée « cette guirlande (d'âmes) qui contemple, en l'entou- « rant, Béatrix (la théologie), ton guide et ton soutien « dans le voyage du ciel.

« Je fus un des agneaux du saint troupeau que me- « nait Dominique dans le chemin où l'âme se fortifie « si elle ne s'égare pas.

« Celui qui est le plus près de ma droite fut mon « frère et mon maître, et moi, je suis saint Thomas « d'Aquin.

« Ainsi, conclut le Dante, je vis la glorieuse sphère « se mouvoir et faire se répondre les voix, dans une har-

monie si pleine de douceur, qu'elle ne peut être connue

Que là où la joie est éternelle (1). »

(1) Que Dante ait voulu traduire ici saint Thomas, cela n'est pas douteux, puisque dans le chant xe du *Paradis*, sont nommés et loués tous les mystiques et théologiens que paraphrase saint Thomas, dans son étude sur la vie contemplative.

CHAPITRE VII

LA PHILOSOPHIE DU ROMANTISME SELON RENAN.

L'Athéna de Sophocle et l'Athéna de Renan. — Valeur esthétique de la marqueterie littéraire. — Corruption du goût et décadence. — La fameuse prière à Athéna est une parodie et une déclaration de guerre.

Oser, après Sophocle, formuler une prière devant les temples d'Athènes, c'est d'une bien grande audace, presque un sacrilège. La prière de Sophocle est grave, sereine, austère, religieuse; elle suppose chez celui qui la dit une force de conviction et une élévation de sentiments tout à fait extraordinaires : « O vénérables et terribles, dit Œdipe aux Euménides ! Puisque le premier lieu de cette terre où je me suis arrêté vous est consacré, ne soyez contraires ni à Apollon ni à moi. Ce dieu, lorsqu'il me prédit autrefois tant de misères, m'annonça aussi que j'en trouverais le terme, au bout d'un long temps, à mon arrivée dans la terre où je deviendrais l'hôte des vénérables déesses, et que là je tournerais la borne de ma triste vie... Et certes, je reconnais aujourd'hui que j'ai été conduit vers ce bois sacré par votre assistance. Comment, sans elle, vous aurais-je rencontrées les premières dans ma course errante ? Comment

serais-je d'abord venu m'asseoir sur cette roche abrupte, dans votre enceinte réservée, ô sobres déesses, sobre moi-même, comme vous ? Consommez donc l'oracle, et accordez-moi de mourir ici, si toutefois je vous parais assez éprouvé, depuis le temps que j'endure les plus grands maux que l'homme puisse souffrir. Au secours, douces filles des antiques ténèbres ! Et toi, qui portes le nom de la grande Pallas, Athènes la plus illustre des villes, aie pitié de l'ombre misérable d'Œdipe, car ce n'est plus là mon corps d'autrefois. »

Entendit-on jamais un chant funèbre d'une aussi grande beauté ? Quelle dignité, quelle noblesse d'attitude ! quel rythme dans la douleur et dans la résignation !

M. Renan, lui, s'installe en face de l'Acropole, et, sous prétexte d'invoquer Athéna, il écrit ces pages si admirées qu'on cite partout : « Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté. »

J'en demande pardon aux admirateurs de M. Renan, mais rien ne prouve qu'il ait compris la parfaite beauté de l'Acropole. Est-ce qu'il ne se moque pas ouvertement de la déesse qui la protège ? Il lui dit, en effet, avec une assurance de gamin de Paris : « Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête plus large embrasserait divers genres de beauté. » Admettons qu'en effet l'intelligence d'un Renan soit plus complète que celle d'Athéna, c'est-à-dire de Phidias, ce que je ne crois pas, pour mon

compte, Athéna n'en demeure pas moins, même aux yeux de M. Renan, la déesse du bon goût. Or, il me paraît de très mauvais goût de venir dire, en face, à celle qu'on appelle Cora et Hygie : « Ne vous faites pas illusion, déesse : vous n'entendez rien à la géographie, et vous avez, en définitive, l'esprit fort étroit. »

Puis, devant cette fille de Zeus que, malgré toute sa noblesse d'âme, Sophocle n'osait invoquer qu'indirectement et avec un respect si profond, est-il permis de goguenarder ? M. Renan se moque d'un nombre incalculable de personnes ; il se moque de lord Elgin, il se moque des critiques de la *Vie de Jésus*, de M. Homais, de saint Siméon Stylite, des classiques et des romantiques. Il s'amuse à composer une œuvre de marqueterie littéraire qui est bien la chose la plus bizarre, la plus étrange qu'on puisse voir. Il juxtapose des mots empruntés à Jérémie (1) et des phrases à la George Sand (2) ; il mêle la liturgie païenne (3) et la liturgie catholique (4), le bouddhisme (5) et le culte d'Athéna (6),

(1) Ils iront l'insulter (Sparte) parce qu'elle n'est plus.

(2) Les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

(3) Quel beau jour que celui où toutes les villes... formeront des théories sacrées et rebâtiront tes murs au son de la flûte...

(4) On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer... Rose mystique... Tour d'ivoire... Toi seule es jeune, ô Cora ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es sainte, ô Hygie. »

(5) Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes.

(6) Energie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie.

la raillerie voltairienne (1) et le mysticisme chrétien (2), la mythologie et la théologie (3), l'amour positif du mensonge systématique (4) et l'enthousiasme pour la vérité (5), le Cantique des Cantiques (6) et la philosophie de M. Homais (7), une archéologie suspecte (8) et une métaphysique nébuleuse (9), Chateaubriand ou du Loti avant la lettre (10) et la vie des Pères du désert (11). Cela fait penser vaguement à un décor d'exposition bariolé, disparate et surchargé d'ornements exotiques.

Cependant, le savoir-faire professionnel et la vanité inextinguible de M. Renan ont donné comme une apparence d'unité à ce morceau wagnérien. Pas un seul instant, notre Breton n'oublie les intérêts de sa réputation littéraire ; il se vante lui-même, tout en essayant

(1) Te rappelles-tu ce jour où un laid petit juif (M. Renan veut parler de saint Paul) vint ici... lut tes inscriptions tout de travers...?

(2) Fais de nous des spiritualistes accomplis...

(3) Sagesse, toi que Zeus enfanta, toi qui habites dans ton père entièrement unie à son essence.

(4) Je me persuadai, ô Hippia, que les Grecs de nos jours descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, ta fête éternelle.

(5) Tu es vraie, pure, parfaite : je ne veux aimer que toi.

(6) Tes nuances aussi indiscernables que le cou de la colombe...

(7) Chose plus difficile! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial.

(8) Ils (M. Renan parle des cathédrales gothiques) tombent en ruines ; ce sont des fantaisies de barbares qui s'imaginent qu'on peut faire faire quelque chose de bien, en dehors de ces trois règles...

(9) O abîme, tu es le Dieu unique...

(10) Si tu avais vu les glaces du pôle et les mystères du ciel austral...

(11) Je me ferai stylite sur tes colonnes ; ma cellule sera sur ton architrave...

de ridiculiser ses détracteurs. Après Chateaubriand, il a voulu monter, à son tour, sur ce piédestal unique au monde, qui s'appelle l'Acropole, pour y prononcer des paroles éternelles. Au fait, Chateaubriand n'avait que son génie descriptif. Il ne disposait, lui, Renan, que d'un assez vieux petit pinceau, hérité de sa tante George Sand ; mais il savait l'hébreu, il comprenait presque le criticisme allemand, il pouvait bénéficier des progrès de l'archéologie. De là, cette fameuse invocation à Athéna ; de là, cette confession romantique qu'il faut retenir parce qu'elle renferme un jugement littéraire définitif : « Je ne suis pas sûr de moi... Une philosophie perverse, sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le beau et le laid, la raison et la folie, se transforment les unes dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe... Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui comme la tienne serait saine de tout point, n'exciterait plus maintenant que l'ennui. Nous sommes corrompus : qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. »

Ironie attique, et transcendante ? Non pas, mais cri du cœur. Remarquez bien, je vous prie, que Renan s'exprime quelquefois avec bonhomie : « Nous sommes corrompus, qu'y faire ? » Le moqueur, peu à peu est devenu grave ; il se confesse en essayant mais en vain de ricaner ; il se sent dominé par la force des choses ; il ne peut que commenter mot terrible de Gœthe : le classique c'est le sain, le romantique c'est le malade.

CHAPITRE VIII

LA PART DU PROTESTANTISME.

Le romantisme, comme le protestantisme, repose sur le libre examen. — Abolition de toute législation littéraire. — Invasion des littératures protestantes. — Zola populaire en Angleterre. — Enthousiasme de Michelet pour Luther. — Taine première manière et Renan. — Du kantisme considéré comme trait d'union entre le romantisme et le protestantisme. — Victor Hugo et Lamartine, disciples de Kant. — La grande maxime kantienne traduite dans les *Mages*. — Quelques aspects catholiques du romantisme. — Que les fondateurs, les parrains et les maîtres du romantisme sont protestants ou sympathiques au protestantisme.

Les plus brillants d'entre les jeunes poètes du XIX[e] siècle naissant se crurent, de bonne foi, au moins pendant quelques années, les défenseurs de l'autel et du trône. Et, au contraire, beaucoup de libéraux anticatholiques se donnèrent comme conservateurs, c'est-à-dire classiques Quelque chose de cette opinion, dans laquelle entrent des malentendus, subsiste même aujourd'hui chez un certain nombre de catholiques. Il est démontré que les sentiments de Chateaubriand offrent un mélange, assez inquiétant, de catholicisme et de protestantisme. Il faut en dire autant de Lamartine. A plus forte raison serait-il facile de prouver que Vigny, Musset, Leconte de Lisle, ont subi, à des degrés divers et pour des causes différentes, l'influence protes-

tante. Mais si les faits littéraires, encore que très significatifs, se prêtent ou peuvent se prêter tant bien que mal à des théories contradictoires, il en va tout autrement de l'examen des principes.

Le romantisme, comme le protestantisme, repose sur le libre examen. En opposant le romantique au classique, Ballanche, Sébastien Mercier, Sismondi, le jeune Sainte-Beuve et leurs émules, opposent le régime du libre échange littéraire aux douanes et aux bastilles de la pensée ; à l'ordre, la révolte des modernes factieux ; aux arts poétiques de droit divin, la critique libérale : ils encouragent, contre l'orthodoxie littéraire, le schisme et l'hérésie; ils préfèrent au « canon sacré des règles », guide de la superstition poétique, le goût personnel et la franche initiative ; en un mot, ils établissent, contre le catholicisme littéraire, une sorte de protestantisme, ainsi que le disent nettement Vitet dans un article du *Globe*, La Touche dans une satire :

Voilà les protestants de la littérature (1).

Dans sa célèbre et ridicule *Réponse à un acte d'accusation*, Victor Hugo s'approprie, en les exagérant, ces principes.

Il ne m'échappe pas qu'une révolution littéraire était absolument nécessaire au commencement du XIX[e] siècle : on confesse, sans la moindre peine, que la poétique de Delille était caduque. Mais après avoir démoli, les hommes de génie rebâtissent, d'ordinaire. Or, il

(1) J'emprunte ces indications au très regretté M. David Sauvageot.

semble que la mission unique du romantisme soit de nier toujours et quand même, de détruire, de s'insurger, de protester. Victor Hugo, par exemple, a fulminé, pendant un demi-siècle, contre toutes les formes de la tyrannie. C'est là une attitude commode, qui assure des succès faciles à des hommes habiles ou à des groupes d'hommes disciplinés, durant certaines périodes d'histoire. Mais le genre humain vivrait-il longtemps s'il se laissait dominer par ces protestants religieux ou littéraires ? et le vrai christianisme entre-t-il pour une grande part dans tous ces cris de révolte ?

Quand il interrompt son éternelle et universelle protestation, le romantique s'épanche en prières, en confidences, en rêveries, et il croit rentrer alors dans un état psychologique normal. Mais il se trompe. Une âme humaine n'est jamais absolument indépendante des réalités morales et matérielles qui l'entourent : elle les subit ou elle les domine, mais il n'est ni sage, ni pratique, de se la représenter affranchie de toutes les lois. Les auteurs dramatiques, les sermonnaires, les moralistes classiques ne peignent jamais que des êtres humains concrets, ce qui ne les empêche nullement d'atteindre l'universel. Le jeune Horace se considère comme une molécule vivante de la patrie, et Phèdre comme une proie de Vénus ; Joad vit dans la crainte de Dieu, et toute l'existence d'Harpagon est conditionnée par l'argent.

Au contraire, la géographie psychologique des romantiques est aussi vague, aussi imprécise que possible. René voudrait ne dépendre de rien ni de personne,

et les héros de Byron, de Shelley, de Lamartine, de Vigny, expriment le même vœu. Ils fuient la société, pour se retrouver finalement en présence d'eux-mêmes et de la nature. Ils ne comprennent pas que notre personnalité se révèle surtout par la lutte, par la souffrance, en un mot par les rapports avec d'autres êtres humains. Ils montent dans des tours d'ivoire, ils fuient dans les déserts, ils pleurent dans la nuit, ils cultivent, loin du monde, un petit jardin, ils aiment et maudissent à la fois leurs *solitudes;* mais, tous, ils ne cessent de rechercher l'*isolement*, ils protestent contre la société. Ce sont des protestants.

De même que les réformés du XVIe siècle abolirent, chez eux, toute la législation ecclésiastique, de même les romantiques déclarèrent nuisibles toutes les règles auxquelles on avait cru jusqu'à eux. Leur programme se résume en une série de déclarations de guerre : guerre à la critique, qui fait du Parnasse une autre Sorbonne ; guerre à Boileau et à tous ses garants ; guerre à la Comédie-Française, guerre à l'Institut, à l'Académie, « sanctuaire des lois », et au Code qui les formule ; guerre à la séparation des genres !

Nés tous originaux, nous mourons tous copies.
Eh bien, qui rétrécit la sphère des génies ?
C'est ce code vanté, si froid et si mesquin,
Que Boileau composa d'après l'auteur latin.
Il défend tout essor ; abondance, vigueur,
Style mâle, hardi, fierté, tout lui fait peur.
. . . .

Les modérés du romantisme comprirent les dangers de cet état d'esprit, et ils essayèrent de trouver un

compromis, entre les principes qui avaient inspiré les codes littéraires du XVIIe siècle et le nihilisme du XIXe. Les faits ont prouvé qu'ils avaient raison. Ainsi, ces trois unités, contre lesquelles les romantiques dépensèrent tant d'éloquence, n'ont gêné en rien le génie de Racine ; elles l'ont plutôt servi, et rien ne prouve que la décadence de Corneille ait eu pour cause l'observation des règles. D'un autre côté, on ne voit pas que la liberté absolue des romantiques ait favorisé l'éclosion d'un grand nombre de chefs-d'œuvre. Le théâtre romantique, si riche en drames brillants, compte-t-il un seul chef-d'œuvre de premier ordre ?

Il est vrai qu'on peut nous opposer Shakespeare. Mais qu'on y prenne bien garde, l'exemple de Shakespeare prouverait plutôt contre le romantisme français. Le dédain de certaines règles, qui est si favorable aux écrivains d'outre-Manche, n'a pas porté bonheur à nos dramaturges.

En tout cas, cet état d'esprit, qui consiste à rejeter toutes les règles, est absolument anticatholique et protestant. Le tort des protestants et des romantiques est de n'avoir pas su distinguer, dans un ensemble de règles, celles qui sont éternelles d'une part, et, d'autre part, celles qui sont transitoires ou locales, et par conséquent, caduques. Quand Montesquieu définit les premières : « les rapports nécessaires qui dérivent de la nature même des choses », il pose des limites qu'on ne pourra franchir sans tomber dans l'anarchie. Au fait, ne voyons-nous pas, dans la littérature contemporaine, héritière du romantisme, des symptômes d'a-

narchie, ou même quelque chose de plus grave que des symptômes ?

Comment pourrait-il bien en être autrement ? Grâce au romantisme, chaque écrivain est à lui-même son propre et seul législateur, comme chaque protestant, en droit, sinon en fait, est à lui-même son pape. C'est parce qu'on avait rejeté toute autorité que les extravagances de l'impressionnisme trouvèrent quelque faveur dans le public contemporain.

Aussi bien, le protestantisme cosmopolite a-t-il bénéficié de tous les progrès du romantisme. Quels sont les écrivains qui, depuis cent ans, absorbent notre admiration ? Ils viennent d'Angleterre ou d'Allemagne, de Danemark ou de Norvège (1), mais, tous, ils ont reçu une éducation protestante. On me dira que Tolstoï, si populaire en France, appartient à une religion qui se rapproche plutôt du catholicisme. Mais Tolstoï est visiblement un petit-fils de Jean-Jacques ; il a toute l'allure d'un illuminé, d'un salutiste, et il inspire enfin

(1) Un frémissement courut parmi tous les faiseurs de romans, de drames et d'utopies. « Et nous aussi, réclamaient-ils, et nous aussi, nous sommes du Nord. » Les Danois déclarèrent que les Norvégiens avaient usurpé notre attention... Cependant, il en venait d'autres encore ; il en passait il en passait toujours. La dernière en date de ces importations étrangères, ç'a été une importation allemande, celle de la philosophie de Nietzsche ; car pour celle de Schopenhauer, vous savez qu'elle est déjà démodée, fanée et vieux jeu. L'âme slave, l'âme scandinave, l'âme germanique et d'autres âmes point encore cataloguées, et dont on ne soupçonnait pas l'existence, se sont rencontrées chez nous, étonnées de s'y voir, de s'y voir ensemble, de s'y voir si nombreuses. » (Doumic, *Le Cosmopolitisme littéraire en 1900*.)

aux représentants de l'Eglise russe orthodoxe une défiance aussi profonde que manifeste.

Il me paraît impossible qu'un peuple lise, admire, exalte des écrivains pénétrés d'esprit protestant, sans se laisser gagner, à son tour, dans une certaine mesure, aux idées protestantes. La France serait calviniste, si elle n'avait le catholicisme dans les moelles. Mais elle a le catholicisme dans les moelles. Ainsi s'expliquent l'acuité, la gravité et le caractère déconcertants des luttes présentes.

Les amis du cosmopolitisme diront comme disaient les romantiques de 1820 : « Nous tiendrons le public au courant des littératures étrangères comme de la nôtre, bien persuadés qu'un patriotisme étroit en littérature est un reste de barbarie... Laissons toutes les expériences et ne craignons pas de devenir Anglais ni Germains. Il y a dans notre ciel, dans notre organisation délicate et flexible, dans notre goût si juste et si vrai, assez de vertu pour nous maintenir ce que nous sommes. »

Là, précisément, gît la difficulté de la question. Oui, la France s'assimila, jadis, la littérature espagnole, et cela sans rien perdre de ses qualités propres. Mais si les amis du cosmopolitisme jugeaient bon de nous écouter, nous les supplierions, instamment, de songer aux différences très grandes, essentielles, qui existent entre la France du XVIIe siècle et la France du XIXe siècle. Notre pays, alors, occupait le premier rang en Europe ; il imitait des voisins, dont la culture générale et la religion ressemblaient fort aux siennes propres. Aujourd'hui, la France diminuée se voit entourée de nations

puissantes et formidablement armées, ses rivales ou ses ennemies implacables, qui finissent toujours par s'entendre contre elle. Le moment est-il bien choisi d'adopter, on peut bien dire, en bloc, sans restriction, presque avec humilité, avec reconnaissance, la philosophie allemande, l'économie politique et l'esthétique anglaises, la littérature scandinave ? Personne ne songe à s'isoler du reste du monde, mais il est temps que les idées françaises reprennent, dans la vie de la France, une place prépondérante. Or, nous assistons à un réveil parallèle de l'esprit classique, de l'esprit national et de l'esprit catholique. La plupart de nos écrivains les plus éminents sont des admirateurs passionnés, un peu exclusifs même, du XVIIe siècle, et ils découvrent en eux des sentiments antiprotestants. Ces symptômes ne sont sans doute pas à dédaigner.

Et voici à titre de contre-épreuve un autre symptôme non moins significatif. Nul n'ignore avec quelle persévérance, dans plusieurs régions protestantes d'Angleterre et d'Allemagne, on déplore l'immoralité d'une certaine littérature française. Que ces doléances soient fondées, jusqu'à un certain point, hélas ! il faut bien le reconnaître. Que ces austères censeurs aient le droit d'intervenir, chez nous, avec cette insistance larmoyante et protectrice, c'est peut-être douteux. Car enfin, s'ils voulaient bien regarder autour d'eux, dans leur propre pays, ils n'auraient peut-être plus le loisir de s'occuper tant du nôtre. A tout le moins, ces vertueux sermonnaires devraient diriger toutes leurs foudres contre le plus coupable d'entre nos compatriotes, M. Zola. Nul-

lement ; c'est, depuis quelques années, en Angleterre et en Allemagne, un concert ininterrompu d'éloges, qui monte vers l'auteur de l'*Assommoir*. M. Zola procède assez directement, du plus vulgaire et du plus arriéré, mais aussi du plus incontestable romantisme. Il n'est pas timide, lui, comme les classiques, il n'abuse pas de la délicatesse, ni de la psychologie pure, ni des mots abstraits et trop élégants, et il pourrait mettre, en tête de ses œuvres, certaine profession de foi littéraire de Victor Hugo qui est très connue.

Où l'union du romantisme et du protestantisme apparaît le plus éclatante, c'est dans les écrits des trois hommes qui ont dominé la fin du XIXe siècle. On devine que je veux parler de Michelet, de Taine et de Renan.

Qui fut plus fantaisiste, plus lyrique au sens moderne du mot, plus passionné pour toutes les choses chères au XIXe siècle, plus romantique enfin, que Michelet ? Mais aussi nul n'affirma plus haut ses sympathies protestantes:

« Luther eut la joie, le rire homérique :

« La joie de l'inventeur, heureux d'avoir trouvé et heureux de donner, celle qui sourit dans les dialogues de Galilée, qui éclate d'un naïf orgueil dans Linné, dans Keppler ;

« La joie du combattant au moment des batailles ;

« La joie du vrai fort, du héros ferme sur le roc de la conscience, serein contre tous les périls et tous les maux du monde.

« Et par-dessus ces joies de la force, Luther eut celles du foyer.

« Quelle famille plus sainte et quel foyer plus pur ? Table sacrée, hospitalière, où moi-même, longtemps admis, j'ai trouvé tant de fruits divins dont mon cœur vit encore. Avec son petit Jean Luther, je m'en allais suivant le bon docteur... »

L'affection de Michelet s'étendait même à l'Allemagne moderne qu'il se représentait candide, éprise d'idéal, occupée de la seule philosophie. Et tandis que l'historien patriote exaltait ainsi les vertus de la protestante Allemagne, le roi de Prusse et ses ministres préparaient la guerre de 1870. Ce sont là de fâcheuses coïncidences.

Plus encore que Michelet, Renan, théoricien et philosophe du romantisme, affirma ses sympathies pour les idées protestantes. On a raconté sur un dîner auquel il prit part chez Brébant, des choses bien étranges. Il aurait fait des vœux pour le succès de l'armée allemande et l'écrasement de l'armée française, parce que celle-ci comprenait un trop grand nombre de jeunes gens élevés chez les Jésuites ou chez les Frères des écoles chrétiennes. Les amis de M. Renan prétendent que cette histoire n'a rien d'authentique. Soit. Mais ils ne peuvent pas nier que M. Renan a glorifié, toute sa vie, la science allemande, et combattu avec un prodigieux acharnement notre XVIIe siècle catholique.

Au surplus, que ceux qui conservent encore quelques doutes lisent ses études sur Jean Calvin ou sur Channing.

Taine accomplit, dans les dernières années de sa vie, une évolution dont il serait injuste de méconnaître l'importance et la beauté. Mais n'oublions pas que, si

l'on met à part les *Origines de la France contemporaine*, son œuvre est assez sensiblement parallèle à celle de Renan. Tandis que Renan disait à ses compatriotes les beautés du protestantisme allemand, Taine, ordinairement peu respectueux, appréciait, avec une sorte de timidité admirative, le protestantisme d'Angleterre. « Au sortir du collège, l'Anglais a trouvé sa voie toute faite ; il n'a point eu à se révolter contre l'Eglise, qui est à demi raisonnable, ni contre la Constitution, qui est noblement libérale ; la foi et la loi qu'on lui a offertes sont bonnes, utiles, morales, assez larges pour donner abri et emploi à toutes les diversités des esprits sincères. »

Est-il besoin d'ajouter que Taine, protestant par inclination, appartient au romantisme ? Sans doute, il a étudié nos classiques français ; mais, parmi les classiques, il a loué de préférence les indépendants, les fantaisistes, les révoltés, La Fontaine et Saint-Simon. Et ce qu'il aime le plus dans leurs œuvres, c'est le mépris des règles, la hardiesse des expressions, le pittoresque, le goût de l'excès, tout ce qui annonce le romantisme. Les catholiques classiques, comme Bossuet et Racine, lui inspirent une sorte d'aversion qu'il dissimule imparfaitement, malgré son très sincère désir d'être impartial.

Par contre, il chante des hymnes en l'honneur de Shelley, de Tennyson, de Carlyle, de Stuart Mill, de tous ceux qui représentent la poésie protestante ou la science protestante... et le romantisme.

Durant ces dernières années, la France a décerné les

honneurs des plus grands triomphes à Michelet, à Taine et à Renan. L'avenir dira ce qu'il faut penser de toutes ces démonstrations. Mais, en toute justice, la France eût bien dû laisser payer les frais de ces fêtes officielles par la caisse des sociétés bibliques. Je regrette d'englober dans ce jugement Taine, qui s'était révélé sous un jour nouveau et plus favorable, à la fin de sa vie. Malheureusement, ses œuvres philosophiques et littéraires qui d'ailleurs vieillissent avec une rapidité inquiétante pour sa gloire, contribuent à répandre des opinions malsaines. *Scripta manent.*

Enfin, une preuve éclatante que le protestantisme et le romantisme sont unis d'une union étroite et indissoluble, se trouve dans la philosophie kantienne.

Toute littérature — cela est trop évident — se rattache à une philosophie. Les principes psychologiques dont s'inspirent Bossuet, Boileau, Racine, Molière, correspondent très exactement aux théories de saint Thomas, de Malebranche, de Descartes ou de Gassendi. Le kantisme a fourni son *substratum* au romantisme.

Or, il n'est pas douteux que Kant a parachevé la grande révolution commencée par Luther. Celui-ci, répudiant toute autorité et toute tradition, avait transporté dans l'âme humaine le suprême magistère religieux. L'intelligence et le cœur de l'homme étaient les seuls juges de la vérité religieuse. Kant examine la valeur de ce magistère, et tire, des prémisses posées par Luther, les conclusions philosophiques qu'elles contiennent. Aussi, le kantisme, ou du moins les succédanés du kantisme prospèrent-ils en Allemagne,

en Angleterre, en Suisse, hélas, et en France. Dans une lettre parue en avril 1894, et qui est à la fois une sorte de testament et une supplication pressante adressée à ses coreligionnaires, M. Charles Secrétan écrivait : « Au nom de la justice due aux morts comme aux vivants, souffrez que je réponde quelques mots à la condamnation sommaire prononcée contre Kant... Sur quoi fonderez-vous l'orthodoxie? Sur l'infaillibilité des Écritures. Et qui prouve l'infaillibilité des Ecritures ?... Une vérité évidente, et cette vérité évidente ne peut être qu'un fait intérieur. . Kant tire de la conscience morale une religion naturelle qui ne saurait assurément pas tenir lieu de la religion positive, mais qui, loin de la contredire, semble décidément l'appeler... Au temps où nous vivons, rien ne me semblerait plus propre à faire accepter l'Évangile de la grâce qu'une sérieuse méditation de la *Critique de la raison pratique* et de la *Religion dans les limites de la seule raison.* »

Pour quiconque se place au seul point de vue historique, M. Secrétan dit rigoureusement vrai : le kantisme n'est que le protestantisme, transformé et adapté aux aspirations psychologiques et scientifiques du monde moderne.

Il ne sera pas malaisé, maintenant, de démontrer que nos poètes français du XIXe siècle se sont inspirés, consciemment *ou inconsciemment*, de la philosophie kantienne.

J'existe et je pense, je ne puis donc connaître que ma pensée et mon existence : c'est à ces mots qu'on peut réduire tout le système de Kant. Les poètes romantiques

du XIXe siècle n'ont jamais pu sortir de leur Moi, de leurs petits ou grands intérêts personnels ; ils fatiguent de leurs récits égotistes les plus patients de leurs lecteurs.

Oui, je suis le rêveur...
Je suis l'habitué de l'orchestre divin...
Écoutez : Je suis Jean...
Je suis oiseau...
J'ai des ailes ; j'aspire au faîte...
Je suis le poète farouche...

Qui osera compter les *Je* dont Victor Hugo a rempli ses nombreux volumes ?

En même temps qu'il daigne faire connaître à ses lecteurs toutes les magnificences de son Moi, le poète, de plus en plus condescendant, les initie aux beautés de sa pensée profonde :

Voilà pourquoi, songeur dont la mort est le vœu,
Tant d'angoisse est empreinte au front des cénobites !
Je viens de te montrer le gouffre. Tu l'habites.

Le kantisme a un correctif insuffisant, mais un correctif, dans l'impératif catégorique. Kant accorde aux idées et aux lois de la raison morale, la valeur objective et la force de la démonstration qu'il refuse aux idées et aux lois de la raison pure. Par là, il laisse une porte ouverte à l'illuminisme pseudo-mystique si cher aux protestants, et au nom duquel ils aiment à moraliser leurs frères ; ils sont en communication avec Dieu ; ils reçoivent directement de Dieu des vérités incontestables qui échappent au contrôle et de la philosophie et de l'autorité ecclésiastique.

Lamartine a écrit le *Tailleur de pierres de Saint-Point*. simple paraphrase du *Vicaire savoyard ;* il a parlé souvent des « sublimes secrets » dont il eut connaissance dans ses méditations ; même il a laissé deviner combien il dédaigne ces malheureuses preuves physiques dont on se sert, dans les manuels de philosophie, pour établir l'existence de Dieu.

Quand j'entendrais gémir et se briser la terre...
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi.

Victor Hugo s'est si bien approprié l'illuminisme protestant qu'il en est devenu ineffablement ridicule. Jamais salutiste en ébullition n'osa parler de ses inspirations personnelles comme le fait très ordinairement Hugo.

Le scepticisme partiel sinon intégral, où se complaît la modestie des néo-kantiens, n'est pas étranger aux cris de colère que fit entendre Musset, ni aux élégants blasphèmes que formula Vigny :

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le Juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité !

Ce langage est odieux ; mais je ne vois pas bien comment messieurs les néo-kantiens pourraient le répudier absolument, ou le réfuter. Vigny a le droit de leur dire : « Messieurs, vous paraissez très fiers d'avoir prouvé qu'on ne sait rien de l'au delà, et vous n'en

sauriez rien, sans le cri mystique de votre conscience morale. Mais si ma sensibilité à moi est faite d'autre façon que la vôtre, si je n'ai de commun avec vous que l'orgueil, et si cette conscience morale, qui, chez vous, s'exprime avec emphase, demeure muette chez moi, n'ai-je pas le droit de me révolter ? Votre scepticisme partiel est une absurdité : je ne reconnais de vraiment philosophique que le doute intégral. »

Vigny, ne l'oublions pas, est le plus réfléchi de nos poètes, je ne dis pas le plus sensé, ni le plus modeste.

Mais parmi les formules kantiennes, il en est une qui exprime, mieux que toutes les autres, et l'orgueil allemand et les aspirations morales du protestantisme : « Agis conformément à la raison, de telle sorte que ton acte puisse être considéré comme une loi universelle pour l'activité de tout être libre. » Les professeurs de philosophie ont fait leur, cette règle de conduite, sans remarquer qu'en acceptant ce rôle de vulgarisateurs et d'agents secondaires, ils perdaient leur raison d'être.

Victor Hugo est arrivé bon dernier, parmi ces fervents kantiens; mais comme il a laissé deviner son immense bonheur de paraphraser, d'orchestrer le cri d'orgueil trouvé par le maître allemand ! Chose fort curieuse, en effet, la pensée la plus caractéristique de Kant a servi de thème au chef-d'œuvre le plus vanté de Victor Hugo, aux *Mages* :

> Pourquoi donc faites-vous des prêtres
> Quand vous en avez parmi vous ?
> *Les esprits conducteurs des êtres*
> Portent un signe sombre et doux...

Savent-ils ce qu'ils font eux mêmes,
Ces acteurs du drame profond ?
Savent-ils leur propre problème ?
Ils sont...
Ils sont le vrai, le saint, le juste
Apparaissant à nos barreaux...
Ils sont lumière et nourriture...

Il n'est pas jusqu'aux antinomies qu'on ne trouve parfois traduites par fragments, chez Victor Hugo ou chez Vigny.

Le positivisme joue un trop grand rôle dans l'histoire de la pensée française au XIXe siècle, pour ne pas faire sentir son influence sur la littérature. Il a inspiré à Balzac, sinon sa méthode, qui n'était pas très rigoureuse, du moins l'idée générale d'où est sortie la *Comédie humaine*. Il apparaît dans les parties de l'œuvre de Taine, où Taine est le plus lui-même ; il a dicté des formules, d'ailleurs plus ou moins heureuses, à l'école réaliste. Cependant les relations du positivisme et du romantisme sont, en somme, très limitées. Taine seul serait intéressant à étudier sous cet aspect ; mais qui oserait faire le départ de ce qu'il doit aux étrangers et de ce qu'il doit aux positivistes français ?

Maintenant, il faut bien reconnaître que le romantisme a favorisé un certain nombre de sentiments qui sont ou paraissent être très catholiques. Il nous a débarrassés, par exemple, de ce petit paganisme artificiel et de cette mythologie pseudo-anacréontique, qui menaçaient de survivre au XVIIIe siècle. En quoi il a rendu un très grand service aux vrais et grands classiques, masqués jusqu'à ce moment par les mauvais

décors de la décadence gréco-romaine. Appelons païens Stace, Martial, Pétrone, Rabelais et Parny, mais ne jetons pas inconsidérément cette épithète à la tête d'un Sophocle ou d'un Eschyle, si grands, si religieux, si douloureusement passionnés pour l'étude des lois morales.

Le romantisme a remis en honneur l'architecture gothique. Service signalé assurément, qu'il serait injuste d'oublier, mais dont on ne devrait pas non plus méconnaître le vrai caractère. La renaissance architecturale du XIXe siècle est, pour le moins, aussi archéologique que religieuse. Elle ne gêne, en aucune façon, le protestantisme des Anglais contemporains, admirateurs forcenés de l'ogive ; elle s'accommode de la bienveillance bureaucratique du ministère des Beaux-Arts ; elle inspire à Victor Hugo sa *Notre-Dame de Paris*, qui est un livre antireligieux. Le XIXe siècle n'a cessé de dire avec admiration : « La cathédrale, la cathédrale ! » Mais ses architectes n'ont su que recouvrir de ferraille moderne les plus beaux monuments de l'art gothique, et ses esthètes ont inscrit sur leurs murs des devises révolutionnaires ou quelques refrains décadents d'une très ennuyeuse rapsodie. La cathédrale attend encore son poète épique, et il est permis de se demander si elle doit se louer ou se plaindre de l'admiration peu religieuse de tant d'archéologues et de tant de touristes. J'imagine parfois un XXVe siècle catholique, catholique autant que le fut le XIIIe. Qui sait ce qu'il penserait de l'œuvre accomplie par Viollet-le-Duc ?

Le moyen âge enfin et la vie monastique ont trouvé,

des admirateurs pendant le XIXe siècle, grâce au romantisme. Mais, ici encore, il est sage de n'accepter qu'avec de très grandes et expresses réserves, les arguments que rédigea l'apologétique romantique. Chateaubriand, Musset, Lamartine, Lamennais lui-même, ont parlé des couvents de la façon la plus étrange et la plus inquiétante.

En résumé, le romantisme a favorisé inégalement, mais il a favorisé le catholicisme et le protestantisme. Seulement, parce qu'il se développait dans une nation catholique, il ne pouvait pas ne pas s'adapter à un certain nombre de tendances catholiques. Au surplus, les rapports du romantisme et du catholicisme frappent tous les esprits, même les moins attentifs. On n'a pas vu, on ne voit pas encore assez, l'union bien autrement étroite du protestantisme et du romantisme, union faite non d'apparences ou de coïncidences esthétiques, mais de réalités intellectuelles et morales. Le romantisme fut le puissant véhicule du protestantisme rationaliste.

Si vous en doutez, demandez quelles sont leurs opinions religieuses au fondateur du romantisme, à ses représentants, à ses poètes, à ses théoriciens, à ses philosophes. Ou plutôt, qu'ils se contentent de décliner leurs noms, et vous serez édifié. Les maîtres du romantisme s'appellent Jean-Jacques de Genève, René (1), frère de Werther, Mme de Staël, Walter Scott, Byron, Shelley,

(1) Qu'on ne me reproche pas d'avoir mis Chateaubriand dans cette société si peu catholique; je n'ai pas nommé Chateaubriand, j'ai dit René.

Vigny, Hugo, Michelet, Taine et Renan. Quelques-uns, il est vrai, portent un nom catholique ; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'ils ont déployé plus de zèle que d'autres, dans la diffusion des idées protestantes ?

CHAPITRE IX

LA SENSIBILITÉ CATHOLIQUE

Des cantiques modernes et des romans dits pieux. — La véritable sensibilité catholique se révèle dans les hymnes et les prières de l'Eglise. — La mélancolie romantique, d'après Musset, « était un mal vulgaire et bien connu des hommes. » — La joie chrétienne et la joie romantique. — L'amour dans George Sand, Vigny, Lamartine. — Une définition de la religiosité. — Comment Lamartine et Pascal « écoutent Dieu ». — La sensualité romantique apparaît même dans les images de la mort. — La piperie des mots chez les écrivains du XIXe siècle. — Méditation catholique et méditation romantique.

Si l'on en juge par la seule littérature du XIXe siècle, de fort grandes ressemblances existent entre la sensibilité catholique et la sensibilité romantique. Chateaubriand, Lamartine et même Victor Hugo, Mme Craven, Eugénie de Guérin, les romanciers et les auteurs de cantiques jouèrent souvent de la harpe devant les autels, sous les voûtes ogivales.

Toutes les émotions que décrivirent ces poètes ou ces romanciers lyriques sont-elles vraiment chrétiennes ? Une minutieuse analyse nous l'apprendrait peut-être ; mais, pour juger les œuvres de leurs pâles imitateurs, il suffit d'un coup d'œil sommaire. Ayons le courage de dire tout haut ce que les catholiques éclairés disent tout bas, d'une certaine littérature qui passe, hélas !

pour catholique. Il serait d'autant plus imprudent de fermer les yeux sur ces tristes réalités, que nos adversaires, eux, ont fort bien vu toute leur laideur et l'ont rendue publique. Dans un ouvrage, très immoral d'ailleurs, rédigé sous forme de lettres à son Archevêque, Proudhon a colligé un certain nombre de cantiques dont la lecture est humiliante. *Fas est ab hoste doceri.* « La plupart des cantiques, dit Proudhon, sont composés sur des airs mondains que l'Eucologe a soin d'indiquer.

Air : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie !*
« Cédons mon âme... »

Non, je ne puis pas achever cette citation instructive, tant Proudhon a su mettre de pensées troublantes dans les pieuses niaiseries de nos rhapsodes. Que les lecteurs désireux de se renseigner veuillent bien consulter le tome IIIe *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, par Proudhon : ils seront édifiés. Mis en garde contre l'auteur, dont la partialité, l'insuffisance de jugement et les tendances ultra-matérialistes sont évidentes, ils n'auront pas de peine à reconnaître les fragments de vérités qu'il a introduits dans ses dangereux paradoxes.

Sans doute, des esprits malveillants pourraient appliquer l'objection de Proudhon à notre liturgie ecclésiastique, dans laquelle sont enchâssés quelques passages du *Cantique des Cantiques*, voire à des pages de Bossuet ou des mystiques. — Mais le *Cantique des Cantiques* n'arrive au peuple chrétien qu'en latin, sous forme très fragmentaire, idéalisé certes, par les pensées les

plus hautes et les sentiments les plus chastes, assez poétique pour faire naître, en nous, le désir des collines éternelles. D'autre part, il est superflu, je pense, de justifier ici Bossuet et les mystiques.

Au contraire, il me paraît impossible de défendre la plupart des cantiques modernes, si inférieurs à nos vieux cantiques du moyen âge ou du XVII[e] siècle, si imprégnés de *morbidezza*. Ils sont même plus insipides que les romans pieux les plus langoureux, dont la prose médiocre a quelque droit à notre indulgence.

Pour savoir comment les chrétiens doivent aimer et souffrir, se réjouir et pleurer, se plaindre et se livrer à l'espérance, il faut s'adresser à l'Église. On a dit d'elle, et non sans raison, qu'elle est une femme et plus qu'une femme, une mère. Il n'est donc pas à craindre qu'elle ait négligé de faire à la sensibilité sa part, dans les diverses manifestations de la vie religieuse et morale. Depuis les inscriptions funéraires des catacombes, jusqu'aux admirables lettres de Veuillot sur la mort de ses enfants, que de beaux cris de douleur et d'espérance et d'amour furent entendus parmi les croyants ! On ne peut rien imaginer de plus émouvant à la fois et de plus sain que les effusions d'un saint Basile ou d'un saint Ambroise, d'un saint Paulin de Nole, d'un saint Bernard, d'une sainte Thérèse, d'un Fénelon ou d'un de Maistre !

Entre tous se distingue saint Augustin. Soit qu'il prie et médite à la fenêtre d'Ostie, soit qu'il explique à son peuple d'Hippone le vrai caractère de la vie chrétienne, le fils de Monique laisse, presque à chaque instant, s'épancher une sensibilité délicate et profonde à la-

quelle l'histoire du génie humain n'offre rien de comparable. C'est ainsi qu'il engage les chrétiens à imiter les voyageurs qui chantent, pour tromper les ennuis de la route et en mieux supporter les fatigues. *Cantate ambulantes : Faciunt hoc viatores, ad solamen laboris.* Il faut, ajoute le saint docteur, chanter non pas les vieilles chansons, connues et usées, des passions de la terre, mais les cantiques de la vraie patrie ; ces cantiques d'amour dont il est impossible de se lasser, parce qu'ils expriment des sentiments toujours nouveaux. *Nemo vetera contet ; cantate amatoria patriæ vestræ ; nemo vetera.*

L'Église elle-même, en s'aidant des prophètes, des psalmistes et des évangélistes, traduit en formules éternelles, d'une beauté divine, les sentiments de son cœur. C'est dans les hymnes, les antiennes, les proses et les oraisons de la liturgie qu'il faut chercher des indications précises sur la sensibilité catholique.

Avant le romantisme, l'Église a connu la mélancolie, car dans les hymnes elle appelle humains, *flebiles*, ceux qui sont dignes de compassion. Elle prête sa voix aux fils d'Ève qui gémissent et pleurent, dans cette vallée de larmes ; elle appelle sur eux la miséricorde compatissante de Dieu, elle leur parle sans cesse de l'heure prochaine de la mort.

Mais cette tristesse surnaturelle, qui doit être celle des enfants de Dieu, ne ressemble en rien aux poétiques désespoirs des romantiques. Au lieu que ceux-ci s'abandonnent mollement aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique et s'attachent d'autant plus à leurs rêveries

qu'elles sont plus vagues et moins raisonnables, les chrétiens connaissent les causes, la nature, les caractères essentiels et l'objet propre de leur tristesse. Saint Paul, Bossuet et nombre de directeurs spirituels l'ont définie avec une précision, en quelque sorte, mathématique.

La mélancolie des romantiques incline René et ses imitateurs à aimer l'isolement orgueilleux et un état d'âme dans lequel entrent, à égale part, le découragement et la sensualité. La tristesse chrétienne est génératrice d'humilité, de désintéressement et d'énergie; elle est tempérée d'espérance et elle coexiste, dans l'âme, avec la joie.

Insensible ou compatissante, belle ou horrible, adorée ou maudite, la nature enveloppe, domine ou absorbe toutes les effusions des romantiques affligés. Elle fournit à peine quelques notes, mais suaves, mais exquises, aux psalmistes ou aux poètes chrétiens : en quelques mots rapides, ils chantent le cerf « altéré » qui soupire après l'eau des fontaines, les lis au milieu desquels se plaît l'Agneau divin, l'étoile du matin à demi-voilée par un nuage, la grande voix des fleuves, les clartés naissantes de l'aurore, les dernières lueurs du crépuscule.

De tous les poètes du XIXe siècle, c'est Musset qui semble avoir le mieux exprimé les douleurs vraies de sa génération. Il déclame trop souvent, il cherche des attitudes qui sont prodigieusement ridicules, mais on voit bien qu'il a souffert. Or, comment définit-il sa souffrance ?

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve,
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir...
C'était un mal vulgaire et bien connu des hommes.
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le cœur,
Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
Que personne avant nous n'a senti la douleur...
S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,
Je ne sais trop quel nom elle devrait porter,
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience...

Comparez à ces vers — fort beaux d'ailleurs — le poème par excellence de la mélancolie catholique qui a nom *Complies*. La nuit, le péché, la lutte, la mort, épouvantent l'âme chrétienne, qui emprunte au psalmiste ses cris les plus déchirants et ses prières les plus ardentes. Mais à travers ces ténèbres et ces douleurs arrivent lentement la lumière, la vérité et la paix du ciel. Le chrétien se sent gardé comme la prunelle de l'œil à l'ombre des ailes divines ; il veille avec le Christ, en attendant le repos définitif ; il entend retentir au-dessus du tumulte provoqué par la présence de l'ennemi, comme des chants de triomphe.

Aussi bien que les gens, il ne faut donc pas juger les sentiments sur l'apparence. Toutes les formes de mélancolie ayant nécessairement entre elles quelques points de ressemblance, il n'est pas surprenant que des critiques aient assimilé aux prières des catholiques les plaintes des romantiques.

Enfin, le décor ogival et le goût des comparaisons mystiques, chers à nos poètes et à nos romanciers, ont achevé d'induire en erreur l'opinion littéraire.

Mais pour quiconque essaie d'aller jusqu'au fond des choses, la mélancolie des catholiques et la mélancolie des romantiques s'opposent l'une à l'autre comme la santé et la maladie. La première a pour cause l'horreur du péché, en général, et de l'impureté, en particulier : « Qui me délivrera de ce corps de péché ! » s'écriait saint Paul. La seconde suppose presque toujours je ne sais quelle sensualité vague et mêlée d'orgueil.

C'est surtout dans la façon dont ils conçoivent la joie qu'éclate l'antagonisme irréductible des catholiques et des romantiques. Les écrivains du XIXe siècle ont-ils connu la joie ? C'est au moins une question qu'on a le droit de se poser. Musset a composé quelques vers joyeux, landerinette, sincères et vibrants. Mais ils ne rempliraient qu'un très petit nombre de pages, et des critiques n'auraient peut-être pas de peine à prouver qu'ils sont presque classiques. Lamartine, lui, a pleuré souvent et abondamment ; il a versé des ruisseaux, des torrents, et je pense aussi des fleuves de larmes ; il n'a jamais chanté la joie proprement dite. Quand la muse de Victor Hugo se met en goguette, elle est navrante de vulgarité; elle dégoûterait plutôt du bonheur. Pleurards de nacelle encore, ou moroses, ou apocalyptiques sont les Vigny, les George Sand et les Michelet.

Je dois avouer, cependant, que les écrivains de tous les temps et de tous les pays, toujours diserts lorqu'ils expliquent la douleur, composent malaisément des œuvres considérables sur le bonheur et ses diverses

formes. Mais il semble bien que les romantiques soient encore les moins aptes à faire naître ou à entretenir la véritable joie de l'âme.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,
Et leur chanson se mêle au clair de lune...

Le propre de la tristesse catholique est de s'allier toujours avec la joie et de se résoudre définitivement en espérances réconfortantes. Saint Paul surabondait de joie au milieu de toutes ses tribulations ; il avait toutes les forces de son âme constamment tendues vers ceux qu'il appelait sa joie et sa couronne ; il prêchait l'allégresse autour de lui. *Gaudete, iterum dico, gaudete.* En cela, il imitait son divin Maître, dont le discours essentiel a pour titre significatif : *les Béatitudes*. Heureux sont ceux qui ont soif de la justice, heureux même ceux qui sont pauvres et qui pleurent ! Comme de l'héroïne antique, on peut dire de l'Église qu'elle sourit à travers ses larmes, car dans sa liturgie divine, les mélopées douloureuses alternent toujours avec des chants de triomphe. L'action de grâces ne doit jamais cesser parmi les chrétiens, et les mots qui reviennent le plus souvent dans leurs cantiques sont : jubilation, louanges, bénédiction et gloire. Qu'y a-t-il de plus horrible qu'un massacre général d'enfants innocents ? L'Église jette des fleurs à pleines mains sur les petits cadavres des douces victimes qui disparaissent aussitôt, et nous ne voyons plus que l'Agneau debout sur la montagne, des roses naissantes emportées par la

tempête, et enfin des enfants martyrs jouant avec leurs palmes et leurs couronnes, au pied de l'autel. Seule, l'Église est capable de faire aux mortels malades l'aumône d'un peu de joie.

N'est-ce pas ainsi qu'il faut expliquer la haute sénérité des grands génies catholiques, des saint Augustin, des saint Thomas, des saint François d'Assise et des Bossuet ? Trop humains pour ne pas comprendre et sentir les troubles ou les douleurs, inhérents à notre condition, ils pensent cependant, avec saint Augustin, que les consolations divines font rougir et céder les tristesses de la terre. Il ne suffit pas à saint François d'Assise de célébrer, de concert avec le soleil et la lune, les louanges du Créateur, il glorifie et réussit à nous faire aimer même notre sœur, la mort corporelle. « Ils loueront, dit Bossuet, en parlant des élus, ils loueront parce qu'ils aimeront ; et ils aimeront parce qu'ils verront. C'est ce que dit saint Augustin, et c'est la source de cet éternel *alleluia* qui retentit, du ciel jusqu'à la terre, par l'écoulement qui se fait en nous de la joie du ciel, dont notre foi et notre espérance renferment un commencement. C'est aussi pour cette raison que saint Paul nous avertit si souvent que nous devons être en joie. Il n'est pas nécessaire que cette joie soit sensible ; elle est souvent renfermée dans des actes imperceptibles aux sens. »

Tristesse et joie ne représentent souvent que les manifestations en sens contraire ou les conséquences logiques de l'amour. Il est difficile, je le sais, de traiter avec prudence un sujet aussi délicat.

Mais la critique peut-elle taire l'amour en s'occupant du romantisme, dont l'histoire presque tout entière se confond avec la psychologie de la passion ?

Les chrétiens de nos jours ne soupçonnent pas, pour la plupart, —et il faut les en féliciter — toutes les extravagances que se sont cru permises les romanciers et les poètes. Quand George Sand cesse de prêcher la vertu, c'est pour outrager le mariage, la virginité, toutes les lois divines et humaines qui protègent la sainteté du foyer domestique ; l'article retentissant et véhément, et beau en somme, que Louis Veuillot écrivit sur les infamies de George, reste au-dessous de la vérité. Qui ne connaît, au moins de réputation, les blasphèmes de Vigny contre la femme ? Selon lui, l'amour n'est qu'un leurre ou qu'un piège, une occasion d'atroces douleurs, d'humiliations et de hontes.

Les extases de Lamartine ne doivent pas cacher ce qu'il y a d'absurde et de dangereux dans les données psychologiques de *Jocelyn* ou de *la Chute d'un Ange ;* son *Raphaël* est encore plus malsain. Alfred de Musset passe sans cesse d'une sorte d'adoration mystique à la révolte et au désespoir. Et je ne parle ni de Maupassant, ni de Flaubert, ni à plus forte raison de l'innomable troupeau de leurs imitateurs. Romantiques et réalistes ont ravalé, rétréci et faussé la conception de l'amour, parce qu'ils ont pris le contre-pied de la doctrine catholique ; ils n'ont connu que deux ou trois formes de l'amour, les moins élevées et les moins pures.

Il ne faut pas croire, en effet, que les grands docteurs de l'Église, anciens ou modernes — tels saint Augustin,

saint Thomas, saint François de Sales, et nous pouvons bien dire Bossuet et Scott — aient reculé par timidité ou par fausse pudeur devant la définition de l'amour. Eux aussi, ils ont composé de nombreux et beaux volumes sur ce sujet délicat, dont les gens du monde ne savent parler qu'avec d'insupportables sourires. Bossuet dit, dans son second sermon pour la fête de l'Assomption : « Comme je ne ferai autre chose, dans cet entretien, que de vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé d'abord de vous avertir que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes idées de l'amour profane. Et pour contribuer, ce que je puis, à les bannir de mon auditoire, je vous prie de ne penser qu'à l'amour chaste par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son Auteur... En effet, il est très certain que tout amour véritable tend à adorer... Celui de la Sainte Vierge est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature... »

A ces quelques lignes de Bossuet, on pourrait donner comme commentaire toute une vaste littérature religieuse, comme aussi, hélas ! les quelques indications que j'ai émises plus haut sur l'amour romantique se rapportent à des milliers de volumes. On comprend ou plutôt on devine, sans qu'il soit besoin d'insister, combien violemment sont opposées l'une à l'autre la notion romantique et la notion catholique de l'amour.

La religiosité contemporaine — dont on peut s'entretenir en toute liberté — accuse, elle aussi, cette opposition. La religiosité, c'est la religion sans la foi, ou du moins sans une foi précise, la religion soustraite au

dogme et sachant trouver avec la morale des accommodements.

Elle laisse inactives certaines forces de l'intelligence et de la volonté, tandis qu'elle abuse de l'imagination et de la sensibilité ! Enfin, elle est éminemment subjective, c'est-à-dire faiblement armée contre les suggestions du scepticisme.

Il ne nous en coûte nullement de reconnaître les beaux côtés de la religiosité et les avantages de sa méthode, surtout si on la considère historiquement. Les romantiques ont eu le très grand mérite de faire collaborer leur cœur à la recherche de la vérité religieuse. Malheureusement, ils n'ont pas eu le courage de choisir, parmi les énergies de la sensibilité, celles-là seulement que Dieu a faites pour percevoir le bien et le vrai. Autant les cœurs humbles et purs sont prompts à saisir la vérité religieuse, autant il faut se défier des cœurs unis à la seule imagination et avides de jouissances plus ou moins esthétiques ; ils sont exposés aux pires éventualités. En présence des hautes montagnes qui dominent la Grande-Chartreuse, Lamartine, ému, se sent porté à méditer et à prier.

Dieu que l'Hébron connaît,
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila ;
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore :
Seigneur, réponds-nous ; es-tu là ?

Paisibles habitants de ces saintes retraites,
Comme au pied de ces monts où priait Israël,
Dans le calme des nuits, des hauteurs où vous êtes,
N'entendez-vous donc rien du ciel ?...

Quoi ! l'âme en vain regarde, aspire, implore, écoute :
Vos yeux sont-ils levés en vain ?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les appelle,
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs ;
Pour s'élever à toi, l'aigle au moins a son aile ;
Nous n'avons rien que nos soupirs.

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme :
La prière du juste est l'encens des mortels.
Et nous, pécheurs, passons : nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels.

Mme de Sévigné versa plus de six petites larmes tandis qu'elle écoutait les plaintes d'Andromaque. En l'honneur de Dieu, ou plutôt en l'honneur des montagnes, œuvres de Dieu, pour être agréable à sa pieuse compagne de route, la marquise de B..., et enfin par condescendance pour ces pauvres moines qui se fatiguent en vain à prier, Lamartine consent à tirer de ses yeux un pleur, non sans laisser deviner son ennui et sa hâte d'en finir. Elvire l'attend sans doute à Naples ou à Aix, Elvire en l'honneur de laquelle les larmes coulent, si promptes et si abondantes ; passons, partons.

Mais, avant de partir, Lamartine a formulé, en vers très harmonieux, des erreurs qui sont presque des blasphèmes. Les croyants ne peuvent pas admettre que, pour arriver jusqu'à Dieu, nous n'ayons que nos soupirs. Lamartine a reconnu, quelques instants auparavant, que l'âme regarde Dieu, aspire, implore, écoute, et il n'a pas indiqué, même sommairement, il s'en faut, les principales opérations de la vie intérieure, qu'il ne comprend pas d'ailleurs. Pour lui, écouter Dieu, c'est une chose assez vaine. Il n'avait donc pas lu, le mal-

heureux poète, l'apostrophe et le cri sublime de Pascal : « Connaissez, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même ; humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile ; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable. *Ecoutez Dieu.* » Le vers de Lamartine dont nous admirions tout à l'heure l'harmonie et le charme nous apparaît maintenant superficiel, peu sérieux, disons le mot, bâclé.

Quoi ! l'âme en vain regarde, aspire, implore, écoute !

Oh ! cette succession cinématographique de verbes choisis au hasard dont chacun devrait avoir tant de force !...

Même en présence de la mort, la religiosité de Lamartine ne sait pas renoncer à ses habitudes de dilettantisme. Qui n'a présent à la mémoire le terrible « marche, marche » de Bossuet, la lugubre pelletée de terre de Pascal, l'apostrophe victorieuse de saint Paul : « O mort, où est ton aiguillon ? », la réponse divinement consolante du Maître aux interrogations de Marthe et de Marie : « Je suis la Résurrection et la Vie ! » Et tandis que reviennent à la mémoire ces paroles graves ou terribles, on se sent en possession de la vérité profonde. Comment définir, après cela, l'impression que produisent sur un lecteur attentif, les vers de Lamartine ?

Et quand la mort viendra, d'un autre amour suivie,
Éteindre en souriant de notre double vie
L'un et l'autre flambeau.

Qu'elle étende ma couche à côté de la tienne,
Et que ta main fidèle embrasse encor la mienne
Dans le lit du tombeau,

Ou plutôt, puissions-nous passer sur cette terre,
Comme on voit en automne un couple solitaire
De cygnes amoureux

Partir, en s'embrassant, du nid qui les rassemble,
Et vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble,
S'envoler deux à deux.

J'ignore ce que pensent de ce genre de poésie les gens du monde et les lettrés, arbitres de l'élégance moderne ; mais ils voudront bien, sans doute, reconnaître avec nous qu'il n'a rien de catholique.

On me demandera peut-être comment a pu naître l'opinion contraire, la fausse opinion qui a longtemps prévalu, dans les milieux littéraires, sur les ressemblances de la sensibilité catholique et de la sensibilité romantique.

Elle n'a pas d'autre origine que la piperie des mots sonores, chers aux écrivains du XIX[e] siècle. Lamartine, par exemple, écrit en tête de son premier recueil ces mots suggestifs et hiératiques : *Méditations poétiques et religieuses*. Or, en parcourant la table des matières, on découvre sans peine que la nature des sujets traités ne correspond pas très exactement à l'austère beauté du titre. Lamartine chante Sapho, il dédie ses élégies à Elvire, il décrit une branche d'amandier, il dit adieu à Graziella, il célèbre l'amour, naturellement, et il salue les rivages de la voluptueuse Ischia. Un des plus beaux ouvrages de Bossuet porte le même titre que le recueil

de Lamartine, il a nom : *Méditations sur l'Évangile.* Dans cet énoncé du sujet aucune mention n'est faite des magnifiques effusions poétiques auxquelles s'abandonne le grand évêque, ni de la grandeur du sentiment religieux qui jaillit de son âme. Au fait, le titre choisi par Lamartine, outre qu'il manque de modestie, renferme un pléonasme, la méditation étant essentiellement un acte religieux. « La méditation, dit saint François de Sales, est une pensée attentive, réitérée ou entretenue volontairement en l'esprit, afin d'exciter la volonté à de saintes et salutaires affections et résolutions. »

Il y a plus : ce beau mot de *Méditations*, Bossuet n'avait pas osé l'adopter lui-même ; il intitulait son livre : « *Réflexions sur l'Evangile.* » L'inconsciente hardiesse de Lamartine et l'hésitation motivée de Bossuet feront comprendre, même aux esprits les plus prévenus, combien il faut se défier des apparences dans le difficile sujet qui nous occupe.

Victor Hugo n'a pas voulu se laisser vaincre, en érudition religieuse, par son illustre émule, et il a donné pour titre à l'un de ses principaux recueils : *Contemplations.* Le poète se fait de la contemplation une idée au moins étrange.

J'eus un rêve, le mur des siècles m'apparut...
Et ce mur, composé de tout ce qui croula,
Se dressait escarpé, triste, informe. Où cela ?
Je ne sais. Dans un lieu quelconque des ténèbres...
Cette muraille, bloc d'obscurité funèbre,
Montait dans l'Infini vers un brumeux matin...

De l'empreinte profonde et grave qu'a laissée
Ce chaos de la vie à ma sombre pensée,
De cette vision du mouvant genre humain,
Ce livre, où près d'hier on entrevoit demain,
Est sorti reflétant de poème en poème
Toute cette clarté vertigineuse et blême...

Des théologiens s'étonneront peut-être que j'oppose à cette conception fantaisiste et matérialiste de la vie contemplative, la définition classique d'un saint François de Sales; ils jugeront, à tout le moins, le rapprochement superflu. Mais les écrivains de nos jours ont si outrageusement abusé du vocabulaire religieux et mystique, qu'on ne saurait trop revenir au sens précis des mots. « La contemplation, dit saint François de Sales, n'est qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines... Elle se contente de voir l'objet qu'elle aime d'une vue simple... Ce recueillement de l'âme dans la contemplation a pour principe une grâce spéciale, qui produit en l'âme un profond sentiment de la présence de Dieu ; quelquefois, c'est un simple repos de l'âme en Dieu. »

L'ont-ils goûté souvent, ce repos mystique de l'âme, les lecteurs assidus de Victor Hugo, devant les yeux desquels se déroulent sans cesse d'éblouissants paysages ou de féeriques décors d'histoire ? La plupart ne le soupçonnent même pas, mais ils se persuadent peut-être qu'en écoutant le verbe d'Olympio, ils assistent à un travail de l'âme catholique et mystique.

CHAPITRE X

LES ROMANTIQUES N'ONT PAS « L'AIR CHRÉTIEN »

Démocrates ou démagogues ? Ils professent des opinions anticatholiques sur toutes les questions essentielles. Le sens de la vie et la pensée de la mort chez Victor Hugo et chez Bossuet. — Absence de distinction morale. — Les confiseurs de Musset. — L'apothéose de Zola. — Le moi haïssable des croyants et l'égotisme des romantiques. — L'esprit moderne. Est-il en conflit avec l'esprit catholique. — Mgr Ireland et Louis Veuillot.

Tout en chantant la Nature avec une N majuscule, la Nature séparée de Dieu ou se confondant avec Lui, la littérature du XIX[e] siècle a glorifié, sacré, divinisé la Démocratie. Ici encore, elle suivait, sans toujours le bien comprendre, son maître Jean-Jacques et, ici encore, elle exagérait, faussait, rendait dangereuse une idée juste et bonne, en soi. Qu'on doive aller au peuple, nous en sommes tous convaincus, et faisons-nous autre chose que de gagner à nos idées la Démocratie triomphante? Mais aller au peuple, si je ne me trompe, c'est faire du bien au peuple, c'est l'éclairer, c'est l'aider, c'est le servir comme savent servir les frères et les amis dévoués. Presque tous les écrivains du XIX[e] siècle, Lamartine, Lamennais, Victor Hugo, Paul-Louis Courier, le royaliste Chateaubriand lui-même, ont, dans un hymne ininterrompu, exalté le peuple.

Victor Hugo, naturellement, s'est distingué dans ce concert par ses exagérations, son mauvais goût et sa persistance : il a trouvé moyen d'étendre les limites de la basse flagornerie. Dans des funérailles machinées d'avance et qui avaient la prétention d'être plus que royales et impériales, on a vu le corps du poète s'avancer sur le corbillard des pauvres, vers le Panthéon. Cette indécente antithèse caractérise les rapports hypocrites de la littérature et de la Démocratie pendant le XIXe siècle. Victor Hugo, le chef de chœur, n'a cessé de dire à la foule : « Peuple, tu es beau, tu es grand, tu es roi, tu es le reflet de Dieu, tu ne te trompes jamais ; ô Peuple, tu as tous les droits ; il n'est aucun devoir auquel tu sois astreint. Empare-toi de ce qui t'appartient. »

En parcourant les œuvres littéraires du XIXe siècle, on se rend aisément compte que presque tous les grands écrivains ont failli à leur mission sociale. Ils ont, dans une certaine mesure, mérité les reproches que le plus grand d'entre eux, Lamartine, adressait un jour à ses obscurs confrères :

> Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
> La Muse sert sa gloire et non ses passions ;
> Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
> Pour l'atteler hurlant au char des factions.
> Non, je n'ai point couvert du masque populaire
> Son front resplendissant des feux du saint parvis...
> Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
> Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu...

Ces hautaines et admirables strophes atteignirent un poète aujourd'hui oublié, Barthélemy, mais il est bien

évident pour nous que Barthélemy est un personnage symbolique. Il s'appelle Victor Hugo, il s'appelle Béranger, il s'appelle Zola, il s'appelle la légion des écrivains et des journalistes démagogues.

Un autre reproche qu'on peut adresser au XIXe siècle littéraire, c'est d'avoir obscurci comme à dessein et rapetissé et vulgarisé les idées les plus claires et les plus nécessaires à la vie morale des peuples. On sait comment ce pauvre grand Lamartine a traité l'idée du péché originel dans la *Chute d'un Ange*. Sans doute, il a souvent prié Dieu, mais son Dieu était tantôt le Dieu de Rousseau et tantôt le Dieu des panthéistes et tantôt le Dieu des chrétiens. Victor Hugo, lui, surtout dans les dernières années, s'était donné le rôle de penseur sublime, de mage, de prophète. Or, sur toutes ou à peu près toutes les questions graves auxquelles un enfant du catéchisme pourrait répondre avec clarté, il posait des métaphores obscures, comme on pose un éteignoir sur une bougie allumée. Lisez ceci :

Des fleurs ! oh ! si j'avais des fleurs ! si je pouvais
Aller semer des lis sur ces deux froids chevets !
Si je pouvais couvrir de fleurs mon ange pâle !
Les fleurs sont l'or, l'azur, l'émeraude, l'opale !
Le cercueil au milieu des fleurs veut se coucher :
Les fleurs aiment la mort et Dieu les fait toucher
Par leur racine aux os, par leur parfum aux âmes !...
Puisqu'il est impossible à présent que je jette
Même un brin de bruyère à sa fosse muette,
C'est bien le moins qu'elle ait mon âme, n'est-ce pas ?
O vent noir dont j'entends sur mon plafond, le pas,
Tempête, hiver, qui bats ma vitre de ta grêle,
Mers, nuits, et je l'ai mise en ce livre pour elle !

Prends ce livre...
Qu'entre tes vagues mains, il devienne fantôme,
Qu'il blanchisse pareil à l'aube qui pâlit !
A mesure que l'œil de mon ange le lit,
Et qu'il s'évanouisse et flotte et disparaisse
Ainsi qu'un âtre obscur qu'un souffle errant caresse,
Ainsi qu'une lueur qu'on voit passer le soir,
Ainsi qu'un tourbillon de feu de l'encensoir,
Et que, sous ton regard éblouissant et sombre,
Chaque page s'en aille en étoile dans l'ombre.

Voilà qui nous renseigne exactement, je ne dis pas sur la vie future, mais même sur les devoirs que nous avons à remplir, durant celle-ci. En face de la mort, Victor Hugo ne sait que prendre des attitudes, accumuler des métaphores tonnantes, tourbillonnantes, éblouissantes et aveuglantes, bref se livrer à un marivaudage macabre qui est de mauvais goût.

En cela du reste, il n'a fait que traduire la pensée profonde de tous ses contemporains qui ne sont pas chrétiens. Ils ne voient pas, ils ne savent pas, ils n'entendent rien ; ils sont comme des enfants qui pleurent dans la nuit. Il y a à peine deux siècles cependant, un écrivain français formulait — à propos de la mort, tout comme Victor Hugo — des idées très claires, point tourmentées, très belles, logiquement liées, morales, élevées et consolantes. Bossuet écrivait à Mme de Luynes : « La mort, toutes les fois qu'elle nous paraît, nous doit faire souvenir de l'ancienne malédiction de notre nature, et du juste supplice de notre péché ; mais parmi les chrétiens, et après que Jésus-Christ l'a désarmée, elle nous doit faire souvenir de sa victoire,

et du royaume éternel où nous passons en sortant de cette vie. Ainsi, dans la perte de nos proches, la douleur doit être mêlée avec la consolation. Ne vous affligez pas, disait saint Paul, à la manière des gentils. La mort parmi eux fait éternelle séparation ; parmi nous, ce n'est qu'un voyage, et nous devons nous séparer comme des gens qui doivent bientôt se rejoindre. Que les chrétiens, dans ces occasions, répandent donc des larmes que les consolations de la foi répriment aussitôt. Ces larmes, en attendant, font un bon effet ; elles imitent Jésus qui pleura en la personne de Lazare la mort de tous les hommes ; elles nous font sentir nos misères, elles expient nos péchés, elles nous font désirer cette céleste patrie où toute douleur est éteinte et toutes larmes essuyées. Consolez-vous, ma fille, dans cette pensée... » Du peuple qui, après avoir entendu de telles paroles, accepte sans sourciller, à titre de nourriture substantielle, les élucubrations funèbres de Victor Hugo, n'est-il pas permis de dire qu'intellectuellement parlant, il a décliné ?

On peut voir une autre caractéristique du XIXe siècle dans le soin excessif que prennent la plupart des écrivains de leur attitude personnelle. Les grands maîtres du XVIIe siècle, d'ordinaire, mettent la main à la plume pour exprimer ce qu'ils croient être la vérité — pas davantage.

Tandis qu'ils composent, presque tous nos plus illustres et même nos plus sympathiques contemporains se préoccupent de l'effet qu'ils espèrent produire. La manie de pontifier a rendu Victor Hugo ineffablement

ridicule. Alfred de Vigny est-il assez gourmé, assez soigneux de sa toilette littéraire ? Non content de promener sa solennelle mélancolie depuis le Mississipi jusqu'à Jérusalem, en passant par les catacombes et par Athènes, Chateaubriand a cherché et trouvé dans le choix de son tombeau un effet prodigieux. Durant la dernière année de sa vie, Renan a travaillé avec une habileté et une persévérance incroyables, à créer une légende renaniste. Naturellement, cette légende se composait de récits merveilleux, de mots réussis, de sentences profondes ; elle présentait à notre admiration le Çakia-Mouni des temps modernes, une sorte de pape libre penseur, bienveillant et goguenard, mi-parti breton, mi-parti parisien, à peine gascon. Enfin n'avons-nous pas entendu naguère M. Zola tutoyant la France, avec de grands gestes d'indignation vertueuse, de pudeur et de désespoir ? Presque tous les lettrés de nos jours passent leur temps à chercher le geste, le beau geste qui les immortalisera. Alfred de Musset lui-même manque parfois de naturel, étant byronien et proche parent de Rolla, l'homme au spleen aristocratique :

Car jamais fils d'Adam sous la sainte lumière
N'a de l'est au couchant promené sur la terre
Un plus large mépris des peuples et des rois.

La vulgarité naît tout naturellement de cette recherche effrénée de l'attitude qui est le propre des hommes de théâtre. En général, les écrivains de ce siècle manquent de distinction. Taine a dit : « Quand aujourd'hui Alfred de Musset met en scène les grands

seigneurs, il a beau être le plus délicat et le plus charmant esprit de notre siècle, il leur prête des phrases de plébéien et d'artiste malappris. Ses comtes et ses marquises eussent choqué chez Mme de La Fayette. Si une femme avait lâché ce mot : « Vous autres, hommes à la mode, vous n'êtes que des confiseurs déguisés », on l'aurait trouvée boutiquière. Si un homme eût dit à une femme, en se jetant à ses genoux : « Je vais vous faire une déclaration vieille comme les rues et bête comme une oie », on l'eût mis à la porte... Mme de La Fayette et ses hôtes ne supposaient pas qu'il y eût au monde des confiseurs, ni des oies. » Je crois bien que Taine exagère un peu, selon ses vieilles habitudes ; il ne laisse pas de souligner vigoureusement un contraste, en somme, authentique.

Mais, si la distinction sociale nous intéresse, nous catholiques, elle a en réalité beaucoup moins d'importance que la distinction morale. Après tout, les héros d'Homère, qui ignoraient l'usage de la fourchette, se révèlent supérieurs aux élégants marquis du dix-huitième siècle. Jeanne d'Arc, la petite paysanne lorraine, incarne la plus haute distinction de notre race. Le XIXe siècle, ami et admirateur de la Démocratie, ignorerait les manières du bel air, que nous ne songerions pas, mais pas du tout, à lui en faire un crime, si seulement il connaissait la distinction morale. Mais, à l'exception des catholiques qui ont toujours compris les sentiments élevés, les penseurs et les écrivains n'ont guère connu que des sensations. Balzac, par exemple, croyant se faire une haute idée de la pureté féminine, a écrit le

Lys dans la vallée. Et, en effet, les héros du roman parlent volontiers de communion, de madone, d'amour mystique, mais dans des circonstances telles, que je n'ose les indiquer ici. De même, Guy de Maupassant intitule une de ses œuvres : *Notre Cœur*, et, d'avance, le lecteur se réjouit à la pensée de toutes les finesses psychologiques que ce titre promet. Horreur ! il ne s'agit que de physiologie.

Taine, qui était personnellement un très honnête homme, a construit toute sa philosophie historique et critique sur cette donnée que l'homme est un gorille lubrique et féroce. A-t-il soupçonné l'existence des saints ? Je ne le pense pas ; mais il a étrangement expliqué la psychologie de certains héros. Les critiques vantent l'élégance d'Alfred de Vigny qui, gentilhomme accompli, connaissait les coutumes du monde et laissait sa pensée s'arrêter sur des spectacles rares. Or l'histoire d'une prise de tabac que l'on prend pour une puce — histoire qui est bien un de ses chefs-d'œuvre — peut donner une juste idée de ses préoccupations ordinaires. Poètes et romanciers de ce siècle n'ont aimé les sommets que par métaphore ; en réalité, ils préféraient les bas-fonds. Celui qui représente si bien la majorité de ses confrères, Victor Hugo, passait son temps à escalader des cimes poétiques ; du moins, il l'affirmait. Quand on va au delà de ces expressions brillantes et éblouissantes, on s'aperçoit qu'il a glorifié les courtisanes, les voleurs, les assassins, tous les déclassés.

Par contre, il a vilipendé, sans le moindre scrupule,

presque tous les honnêtes gens de son temps. Tout en composant des phrases sur l'idéal, il savait discuter affaires, comme un négociant et mieux qu'un avocat. Aussi, a-t-il amassé une fortune très ronde, plus une basse popularité qui est bien une des hontes de la littérature au XIXe siècle. Encore convient-il d'ajouter, à la décharge de Victor Hugo que, malgré tout son génie, il était, à certains points de vue, peu intelligent. Mais Sainte-Beuve, qui était si fin, si pénétrant, si souple, si bien informé, Sainte-Beuve avait plus de bassesse d'âme encore que Victor Hugo.

On s'étonne quelquefois que la personnalité de M. Zola ait pris tant de développement. A l'heure présente, les livres de M. Zola sont lus dans le monde entier ; on le glorifie sous toutes les latitudes ; on le critique dans toutes les langues ! L'apothéose de M. Zola domine la fin du XIXe siècle. Est-ce un pur hasard ? Que non pas ! Les écrivains des générations précédentes ont formé un public capable de comprendre, de goûter, de porter au pinacle, de supporter tout au moins, M. Zola. Il n'a fait que se conformer au programme que Victor Hugo a tracé, il y a fort longtemps, en des vers qui avaient la prétention d'être ironiques, mais qui, justement, se trouvent exprimer aujourd'hui une trop évidente, une grosse, une lourde, une laide réalité.

J'ai foulé le bon goût et l'ancien vers français
Sous mes pieds, et, hideux, j'ai dit à l'ombre : Sois
Et l'ombre fut. . .
Je fis souffler un vent révolutionnaire,
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire...

Je nommai le cochon par son nom. Pourquoi pas ?
Les matassins, lâchant Pourceaugnac et Cathos,
Poursuivant Dumarsais dans leur hideux bastringue...

Je suis obligé d'arrêter ici la citation qui devient par trop réaliste, par trop zoliste.

N'allons pas croire d'ailleurs que, dans ces vers si connus, Victor Hugo dise l'exacte vérité : il s'attribue des mérites inégalement enviables, qui ne lui appartiennent pas ; il mêle enfin le vrai et le faux, le sérieux et le grotesque, avec une sorte de furie. Mais mauvais goût, œuvre nocturne, bastringue et d'autres mots qu'il faut supprimer caractérisent exactement le genre de littérature que Victor Hugo glorifie et que M. Zola portera bientôt à sa perfection. C'est donc bien à la justice immanente des choses qu'il convient d'attribuer le triomphe de M. Zola. Victor Hugo, Sainte-Beuve, Guy de Maupassant et plusieurs autres seigneurs littéraires de moindre importance, forment avec lui un groupe sympathique dont il clôture le défilé peu édifiant.

Ai-je besoin de dire qu'un siècle qui a pour couronnement l'œuvre de M. Zola, est un siècle jugé ?

Il nous fournit, hélas ! d'autres arguments contre lui. Dans toute société, je ne dis pas bien rangée, cette expression ferait sourire, mais dans toute société qui veut vivre, les forces opposées doivent se maintenir dans un certain équilibre qui représentent, d'une part l'autorité, la tradition, la religion, l'ordre, la morale, les idées qui ont fait, pendant des siècles, la gloire d'un peuple, et, d'autre part, la liberté, le progrès, la préoccupa-

tion dominante de ce qui sera demain, par opposition à ce qui était hier. Les écrivains qui ont défendu la liberté, le progrès, l'esprit révolutionnaire, sont innombrables ; ils ont formé des myriades de disciples qui, tous les jours, partout, à tout propos et hors de propos, vous disent sur un ton convaincu : « Je suis pour le progrès, je suis de mon temps, j'aime mon temps. »

Toutes ces volontés agissant dans une direction unique, produisent ce résultat que nous sommes toujours en révolution. Connaît-on des écrivains qui défendent avec une sincère ardeur la tradition et le passé de la France? On cite, en effet, Chateaubriand, Lamartine, Thiers, Guizot, le Taine des dernières années, M. Brunetière. Mettons à part M. Brunetière et surtout Joseph de Maistre et Louis Veuillot. Quels pauvres conservateurs que tous ces écrivains et tous ces hommes d'Etat! Il semble bien prouvé que, si Chateaubriand ne s'est pas jeté, à un moment donné, dans le courant révolutionnaire, c'est qu'il se sentait trop vieux, trop gêné par son passé, trop attaché au rivage par sa grandeur. Lamartine a repoussé le drapeau rouge ; mais il a pratiqué, en religion, la théorie des opinions successives ; il a dirigé, tant bien que mal ou tant mal que bien, les forces révolutionnaires, pendant une étape décisive. M. Thiers aimait les gendarmes et sauvegardait l'épargne nationale; mais il taquinait les curés et il croyait à peine au Dieu d'Yvetot. Seul, M. Guizot avait un tempérament de conservateur; mais, au fond, c'était un déraciné. Un homme d'État protestant ne pourra jamais comprendre pleinement les grandeurs, les faiblesses,

la vraie vocation d'un peuple qui fut, pendant des siècles, catholique jusqu'aux moelles. Taine enfin a porté des coups terribles — non décisifs — à la superstition révolutionnaire, mais que d'idées fausses il a mises en circulation !

Les prédications, sur un seul point concordantes, de tous ces conducteurs d'âmes ont porté leurs fruits. Connaissez-vous beaucoup d'hommes qui aient le courage de dire aujourd'hui purement et simplement : « Je suis pour le principe d'autorité que presque tous ébranlent et que personne n'ose défendre, » ou bien : « Je suis catholique, catholique intégralement, catholique sans épithète » ? Non; presque tous croient de bon ton d'atténuer ou d'orner ou de renforcer leurs principes. L'un comprend le passé de la France, mais jusqu'à telle époque ; l'autre combat la Révolution, mais, subtil historien, il hait 93 et admire 89 ; celui-ci est antisémite, celui-là économiste de l'école anglaise ; tel aime à se proclamer libéral, tel autre progressiste ami des réformes ; tous flattent le XIXe siècle, tous aiment leur temps.

Il est fâcheux que ce temps si adulé paye si peu de retour ses admirateurs, ou du moins, certains de ses admirateurs.

De toutes les marques distinctives auxquelles on reconnaît les écrivains du XIXe siècle, la plus importante c'est l'émancipation du moi. « Leur poésie à ceux-ci est personnelle, non seulement en ce qu'elle porte comme l'épopée d'Homère, ou comme le drame de Shakspeare, l'empreinte ineffaçable de leur génie particulier, mais en ce qu'elle est révélatrice, pour nous, du plus intime et

du plus profond d'eux-mêmes. Elle nous renseigne non seulement sur ce qu'ils ont pensé de l'amour, de la nature ou de la mort, mais sur les lieux où ils ont vécu, sur les impressions qu'ils ont éprouvées, sur leurs goûts au besoin, et sur leurs vices même. Ce sont des aveux, ce sont des mémoires, ce sont des confessions. Eux toujours, eux partout, eux encore ! et quand, par hasard, ils essayent de sortir d'eux-mêmes pour s'exercer dans le drame ou dans l'épopée, sous le costume galant de don Juan, ou sous les haillons romantiques d'Hernani, vous retrouvez toujours Victor Hugo ou lord Byron. Sans doute, cela ne veut pas dire qu'on leur passe le droit de nous conter les secrets de leur ménage... Maître unique de sa personne, l'individu se dresse désormais dans son indépendance entière. Plus de contraintes ni d'entraves, plus d'obligations même ou de devoir, et, sous la seule condition d'observer les lois de son pays, — lesquelles, à vrai dire, ne sont plus que des lois de police, ou, tout au plus, d'ordre public, — chacun a droit, en tout, de n'avoir plus d'égard qu'à son seul intérêt (1). »

A cette émancipation du moi la littérature doit les beaux thèmes lyriques et particulièrement les méditations lamartiniennes dont elle s'enorgueillit, à juste titre. Quand un poète est distingué, quand il est éminent par le génie, ou remarquable par la sensibilité, on écoute volontiers ses confidences poétiques. Cependant, Pascal a dit en son nom, au nom de tout le dix-

(1) *L'évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle*, par M. Ferdinand Brunetière.

septième siècle et au nom de tous les penseurs chrétiens, que le moi est haïssable. Il est aussi dangereux. Même s'ils s'appellent Gœthe, Byron, Lamartine, Hugo, Musset, les écrivains nous fatiguent avec leurs affaires personnelles ; ils risquent de ne pas nous édifier, et, par surcroît, de se rendre ridicules. C'est ce qui leur est arrivé à tous, à tous sans exception. Après l'autobiographie plus ou moins exacte de Chateaubriand, après les malheureux commentaires de Lamartine, après les mémoires politiques de Victor Hugo, après les polémiques biographiques et personnelles qui ont éclaté à propos d'Alfred, entre Paul de Musset et George Sand, hélas ! Mais, après tous les romans plus ou moins autobiographiques de leurs successeurs, holà ! Quand Alfred de Vigny s'écriait par l'intermédiaire de l'un de ses héros :

> Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire,

on avait le droit de se plaindre qu'il eût démesurément rapetissé Moïse. Malgré tout, le vers avait une certaine allure. Mais, aujourd'hui, des jeunes gens en goguette s'instituent gravement les prêtres du moi, et, sans rire, ils se permettent d'officier devant leurs lecteurs ahuris. La plupart racontent, avec force détails, les diverses manières qu'ils connaissent, par expérience, de s'ennuyer et de se pervertir. Et aussitôt les menus faits abondent ! Etant donné que tous les jeunes gens de lettres savent qu'aujourd'hui, avant d'écrire, il faut, non pas apprendre à penser, comme au temps de Boileau, mais se documenter, ils se documentent chez l'épicier du voisinage, ou chez le pharmacien, le plus souvent dans la rue. Ils

riraient d'un rire homérique, si vous leur proposiez de se mettre à l'école d'un Bossuet, d'un saint Augustin ou même d'un Shakspeare. Ils cultivent, ils embellissent, ils développent leur moi, et ils l'enrichissent d'expériences inédites.

Jusqu'ici, je n'ai rien dit des écrivains catholiques. C'est que les catholiques formèrent toujours une minorité protestataire en face d'un siècle qui les ignorait, les dédaignait ou les combattait. Seuls, entreront dans l'histoire générale et officielle de la littérature ceux d'entre leurs interprètes littéraires qui auront fait entendre une voix assez puissante pour dominer le tumulte du siècle. Il ne suffit pas, en effet, de construire à loisir un panégyrique docte, élégant, éloquent même, puis, de le prononcer devant une assemblée de fidèles heureux de s'instruire et de s'édifier. Il ne suffit même pas d'écrire un article bien sage, bien correct, bien documenté dans une revue bien pensante, qu'on lit, ou du moins, qu'on étale dans les salons. Ce panégyrique et cette étude que peut-être l'Institut a couronnée entreront dans une annexe de la littérature, une annexe que les critiques officiels auront soin de faire bien modeste : ils n'iront pas au delà. Pour qu'une œuvre littéraire compte, il faut que cette œuvre soit un acte, un acte qui ait des conséquences générales, visibles et tangibles. Il est facile de voir en quel sens doit s'exercer l'action des croyants : ils ont à refouler les flots du dix-huitième siècle débordé et qui, trop souvent dans les terres mêmes d'où ils se sont retirés, ont laissé du sable stérile ou des eaux corrompues.

Mais par le seul fait qu'ils envisagent la possibilité d'entreprendre une œuvre aussi difficile, ils s'exposent à combattre l'esprit moderne cher aux romantiques.

Les théoriciens du romantisme se prononcent nettement pour le progrès contre la tradition, pour l'esprit moderne contre l'esprit classique. Pensez-vous, dit La Touche, astreindre dans tous les siècles la pensée humaine au joug d'Aristote ! Nul n'a le droit de redire le *Sta sol*, nul ne peut arrêter le mouvement de la terre. La littérature doit être moderne.

Qu'est-ce que l'esprit moderne ?

Bien habile celui qui définirait approximativement cette expression mystérieuse ! Le psalmiste qui chantait au Seigneur, il y a près de trois mille ans, un cantique nouveau, était évidemment un progressiste. Plus progressiste encore se révélait saint Thomas d'Aquin qui, après avoir écarté d'un geste tout ce qui est atteint de vétusté, s'en tenait aux seules nouveautées fructueuses et saintes. *Recedant vetera ; nova sint omnia.* Voilà la formule moderne par excellence : elle est facilement intelligible, elle exprime des idées précises et, chose très digne de remarque, elle ne vieillit pas.

Au contraire, les écrivains du XIXe et du XXe siècle qui dissertent le plus volontiers sur ce sujet, sans doute séduisant, ne disposént que de la « plus noire rhétorique ». Plus ils parlent de l'esprit moderne, et moins on comprend ce que c'est. Et si par grand hasard on parvient à extraire de tous ces éloquents panégyriques quelque notion un peu claire, on ne tarde pas à s'aper-

cevoir qu'elle est antique comme Béelzébuth, son inspirateur.

Quelques écrivains qui appartiennent au parti contraire, je veux dire au parti de Dieu, essaient toutefois d'apporter un peu de clarté dans cette difficile question. Tel, Mgr Ireland, l'éloquent archevêque de Saint Paul, qui loue d'abord le XIXe siècle avant de le caractériser. « Les temps, dit-il, sont solennels. A aucune époque, depuis l'ère chrétienne, on n'a vu des changements aussi profonds et aussi importants. »

En toute simplicité, j'avoue ne pas très bien comprendre la signification précise de cette phrase majestueuse. Tous les temps sont solennels, puisqu'ils voient se prolonger et se compléter la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. En ce sens, les paroles de Mgr Ireland sont peut-être trop vraies et partant inutiles. Mais s'il veut dire que la fin du XIXe siècle et le commencement du XXe représentent dans l'histoire un de ces hauts sommets qui dominent les époques environnantes, il risque fort de se tromper. De même qu'on ne supporte pas dans le monde qu'un homme affirme lui-même sa supériorité sur ses contemporains, de même il est difficilement admissible qu'une génération, après s'être comparée aux générations qui l'ont précédée, se décerne à elle-même un premier prix de science, d'intelligence, d'activité et de vertu. Ces sortes de jugements, alors même qu'ils renferment une part de vérité, font sourire ou impatientent grandement la galerie, je veux dire les générations suivantes.

Ils sont absolument ridicules, lorsqu'ils s'appliquent

à des groupes d'hommes plutôt médiocres. Or, je veux bien qu'au triple point de vue de la vulgarisation scientifique, du confort et du développement industriel et commercial, notre temps soit un temps privilégié. Mais ces trois formes de supériorité ont-elles donc une importance si grande ? Les perfectionnements du machinisme, dont on se glorifie si volontiers, ne représentent que l'application des principes scientifiques qui furent découverts jadis. Quel explorateur de nos jours voudrait se comparer à Christophe Colomb, et quel inventeur, s'appelât-il Edison, oserait se mettre en parallèle avec les grands astronomes qui découvrirent les perspectives infinies de l'univers ?

Dans le monde moral et religieux, on se contente aujourd'hui de continuer les grandes luttes qu'inaugura le XVIe siècle et que transformèrent ou précisèrent les penseurs, les politiques et les soldats de la Révolution française. A coup sûr, il faut considérer comme une très grande époque, comme une époque exceptionnelle, unique, ce XVIe siècle, qui compte à son actif ou à son passif, la Renaissance et la Réforme, la découverte de l'Amérique et une Révolution scientifique dont les conséquences sont incalculables. Il domine et il dominera de plus en plus, selon toute vraisemblance, la grande Révolution française dans laquelle les historiens découvriront, avant qu'il soit longtemps, une transformation, une laïcisation et comme une revanche de la Réforme.

Par comparaison avec cet énorme XVIe siècle, le XIXe siècle, aujourd'hui si vanté, paraîtra peut-être chétif ou médiocrement original. Quels que soient donc notre res-

pect, notre admiration et notre sympathie pour la personne de Mgr Ireland, nous avons le droit et, jusqu'à un certain point, le devoir d'examiner de près ses affirmations historiques, politiques et sociales.

« Alors, continue Mgr Ireland, vous donnerez au monde la nouvelle religion vers laquelle montent ses aspirations et ses prières, la religion du siècle, qui sera toujours la vieille religion parce qu'elle ne change rien aux vérités de Dieu, la trésorière faisant sortir de son trésor les choses nouvelles et les choses anciennes ; et vous verrez le siècle se précipiter dans les bras de l'Église, l'acclamant son institutrice et sa reine. »

Quel homme du XIXe siècle ne serait touché de cette noble éloquence ? Quel chrétien ne tressaillirait de joie devant les perspectives triomphantes que l'orateur ouvre aux yeux de la foi ? Avec un peu de bonne volonté, oui, et moyennant quelques efforts d'abstraction, on comprend les hautes intentions, les projets généreux et les espérances radieuses de Mgr Ireland. Mais ses paroles, au moins dans la traduction de M. Emile Pierret, manquent de précision ou d'exactitude. Le monde concret de 1904, ou plutôt la totalité de l'humanité vivante, fait-elle monter vers le ciel des prières aussi pures, aussi désintéressées, aussi chrétiennes que l'assure Mgr Ireland ? Je ne sache pas qu'on prie souvent parmi les socialistes, par exemple, et je doute fort que les anticléricaux de France soient prêts à se jeter ainsi dans nos bras. Quant à leurs chants, ils n'expriment que haine, orgueil et désir violent de satisfaire les passions les moins nobles de l'homme.

Sous cette conception optimiste des réalités modernes se cache un danger très grave. Dans le monde des incrédules on connaît des hommes honnêtes et inconsciemment préparés à embrasser la vérité chrétienne, tels ou peu s'en faut que les dépeint Mgr Ireland. Sont-ils la majorité ou la minorité ? Je l'ignore, mais certainement ils n'ont pas la direction effective des forces non catholiques en Europe. D'autre part, il existe dans chaque pays civilisé un groupe puissant de sectaires et de soi-disant libres penseurs qui n'a d'autre raison d'être que la guerre à l'Eglise, une guerre à outrance, tantôt sourde et tantôt ouverte, mais continue et menée avec une astuce satanique.

Une paix réelle ne peut pas exister entre Jésus-Christ et Bélial, les écrits inspirés de Dieu ne cessent de nous en avertir. « Le royaume du ciel souffre violence... Heureux serez-vous lorsqu'on vous maudira et lorsqu'on vous persécutera. »

L'archevêque de Saint-Paul ne s'est-il pas laissé entraîner trop loin par ses sympathies humanitaires, lorsqu'il a montré le siècle se précipitant dans les bras de l'Église ? Le mot siècle a toujours correspondu et il correspond encore au mot latin *mundus* qui, grâce à la Vulgate, est devenu officiel. Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a cessé d'anathématiser ce monde ou ce siècle que Mgr Ireland presse sur son cœur : « Vous n'êtes pas de ce monde, dit-il à ses apôtres ; je ne prie pas pour le monde. Malheur au monde ; le monde vous haïra. Confiance, j'ai vaincu le monde. »

Ce serait calomnier Mgr Ireland que de lui attribuer

des pensées manifestement contraires à l'esprit et à la lettre de l'Évangile ; il s'est trompé ou son traducteur s'est trompé sur le véritable sens du mot siècle rapproché du mot Église.

Mais alors que voulait-il bien dire ? Exhorter l'Église à se rapprocher des sociétés légitimement organisées est chose superflue. Quant à établir une sorte d'alliance entre l'Église et la Révolution, et pour préciser davantage, entre la France catholique et le Bloc, c'est un projet auquel l'archevêque de Saint-Paul ne s'est jamais arrêté sérieusement.

Les généreuses erreurs de Mgr Ireland sont excusables ; il n'avait pas étudié le monde des écrivains. Louis Veuillot, qui connaissait le gendelettre, définit plus rigoureusement l'esprit moderne.

« Hélas ! a-t-il écrit un jour, nous le connaissons comme vous, cet *Esprit moderne* ; nous connaissons sa fierté. Il met à toutes les loteries, il joue à toutes les bourses, il a recours à tous les moyens et à toutes les magies pour tenter toutes les fortunes ; il caresse toutes les passions et toutes les ignorances pour s'acquérir la faveur ; il se plie à toutes les prosternations pour obtenir des emplois ; il s'impose toutes les besognes pour parvenir à la gloire ; il est à poste fixe dans toutes les antichambres ; il fait queue sur les marches de tous les tréteaux et à la porte de toutes les jouissances ; il est aussi en adoration devant tous les pouvoirs, du moins, partout à genoux devant quelque pouvoir. Montrez l'endroit un peu caressé de n'importe quel soleil où n'accoure pas cette couleuvre. Néanmoins,

il ne faut pas risquer un *Ave Maria* pour gagner une fortune céleste, ni s'agenouiller devant Dieu pour lui demander le don précieux de la Foi. Les gens de l'*Esprit moderne* sont des gens éclairés et qui aspirent à toutes sortes de grandes choses : aux millions, aux belles places, à l'Institut, à la renommée, à faire plusieurs éditions de leurs livres, à mériter que leur mort soit annoncée en entrefilets, à être suivis de trois ou quatre mille personnes au cimetière, à se rendre immortels, enfin ! Voilà leurs dignes et fières préoccupations ; et que leur importe, après tout, d'être fixés sur cette question secondaire : la vraie manière de servir Dieu, la vie éternelle ! Parlez-leur de battre le pavé pour organiser un coup de bourse, de passer les nuits en méditation pour perfectionner une commandite, pour tourner un vaudeville, pour accoupler des rimes riches ; parlez-leur de faire n'importe quoi pour se hausser d'un échelon sur une échelle quelconque, ne leur parlez pas de s'abaisser pour monter à Dieu : l'homme de l'*Esprit moderne* veut s'hébéter dans l'ambition, dans les jouissances, dans l'orgueil ; il refuse absolument de s'abêtir dans l'humilité et dans la prière, dût-il y trouver ce qu'y trouvaient saint Augustin, Pascal et Bossuet. »

CHAPITRE XI

QUELQUES FORMES DU MAL ROMANTIQUE.

I. — *Un essai de synthèse romantique :* la première partie de *Volupté.* — Etat d'âme de Sainte-Beuve au moment où il composa ce roman. — Très remarquable analyse des sentiments romantiques. — L'évêque Amaury.

II. — *Fausse conception de la pureté féminine. Le Lys dans la vallée.* Félix, cadet de René, Blanche-Henriette de Mortsauf ressemble à la Phèdre de Racine, comme un grossier croquis ressemble à un tableau de maître. — Attendrissements malsains. — Les litanies de la pureté d'après Balzac. Excès d'idéalisme.

III. — *Fausse conception de la pureté sacerdotale. Le vicaire des Ardennes.* Ignorance, inconscience, prodigieuse immoralité de M. l'abbé Joseph. — Le romantisme dans l'Eglise.

IV. — *Comment le romantisme corrompt les plus belles âmes.* — Le cas d'Alfred de Musset et de George. — La thèse de M. Charles Maurras. — Le *Souvenir* de Musset. Mensonges. — L'âme française victime du romantisme.

I

Le titre de *Volupté* donné au roman par son principal auteur « a l'inconvénient grave de ne pas s'offrir de lui-même dans le juste sens, et de faire naître à l'idée quelque chose de plus attrayant qu'il ne convient. Mais ce titre ayant été d'abord publié un peu à la légère, n'a pu être ensuite retiré ». Ainsi parle Sainte-Beuve lui-même; et comme il est de ces personnages qui sont toujours

malades quand ils ont quelque intérêt à avoir la fièvre, on pourrait émettre toutes sortes d'hypothèses sur les causes de sa méprise, sans doute involontaire. A quoi bon ? Il dit vrai, quand il affirme que le roman lui-même vaut mieux que le titre.

Chose étrange, en effet, et qui démontre bien jusqu'à quel point les écrivains du XIXe siècle ont, pour la plupart, forcé et faussé le sens des mots, le sujet de *Volupté* ressemble très sensiblement au sujet que Balzac nous présente sous ce titre : le *Lys dans la vallée*. Sainte-Beuve et Balzac ont voulu peindre la pureté féminine dans l'amour ; mais il faut reconnaître que s'ils ont échoué, tous deux, dans cette dangereuse tentative, le plus médical, le plus physiologiste, le plus impur des deux n'est pas celui qu'on pense. La délicatesse liliale, telle que la conçoit Balzac, se confond avec le plus hardi et le plus grossier réalisme.

Ce n'est pas que Sainte-Beuve ait composé une œuvre innocente ou médiocrement troublante. Hélas ! Mais il décrit, le plus souvent, de purs états d'âme, au lieu que Balzac se complaît dans des narrations et dans des descriptions aussi peu idéales que possible. Mais surtout l'héroïne de Sainte-Beuve, Lucy de Couaën, l'emporte en vertu et en élévation morale sur l'héroïne de Balzac, la très faible Henriette de Mortsauf.

Epouse respectueuse et fidèle, mère dévouée, Lucy de Couaën, l'héroïne de Sainte-Beuve, nous apparaîtrait toujours admirable ou très excusable, si seulement elle mettait un peu plus de discernement dans le choix de son confesseur. De même que le Jocelyn de

Lamartine absout Laurence coupable, de même l'Amaury de Sainte-Beuve, devenu prêtre après une jeunesse orageuse, reçoit la confession de la très pieuse madame de Couaën dont il fut, pendant de longues années, l'amant involontairement platonique. Il y a là une erreur psychologique que Lamartine fera sienne, deux ans plus tard, et qui froissera bien des lecteurs. Car Sainte-Beuve, après avoir tour à tour copié, corrigé, atténué dans la première partie de son livre, Chateaubriand et Benjamin Constant, fait œuvre de précurseur, il esquisse, dès 1834, l'histoire de Jocelyn et de Laurence sur laquelle Lamartine appuiera lourdement.

On voit déjà quel est le fond de *Volupté*. D'une part, Sainte-Beuve a fait la synthèse de toute la psychologie romanesque du XIXe siècle. Ayant étudié à fond les maîtres du romantisme et connaissant leurs côtés faibles, il a cru pouvoir rivaliser avec eux, ou les vaincre à force d'érudition, de finesse et de savoir-faire.

D'autre part, il a voulu donner une forme littéraire à sa crise de ferveur mystique ou, comme le prétendent M. Faguet et quelques autres, à sa crise de curiosité religieuse. *Volupté* correspond à la période de vie durant laquelle Sainte-Beuve se rapprocha le plus du catholicisme. Il a expliqué plus tard ce rapprochement par sa seule passion pour les expériences historiques et littéraires. « Je suis, a-t-il dit, l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, par Daunou, par Lamark et la physiologie : là est mon fond véritable... J'ai

traversé ensuite ou plutôt côtoyé le saint-simonisme et le monde de Lamennais encore très catholique. »

Telle est la version qui a prévalu, en France, et contre laquelle il serait dangereux de s'élever. J'ai dit, en France, parce qu'en d'autres pays, en Suisse par exemple, tout le monde n'admet pas l'explication de Sainte-Beuve. L'auteur de *Volupté*, remarque M. Secrétan, « ne s'est point borné à plaider le christianisme désintéressé, dans le seul but de le faire entendre... Il plaisante agréablement, çà et là, sur les tentatives de conversion dont il fut l'objet à Lausanne ; le sujet y prêtait en quelque mesure. Mais sa réputation religieuse fondée sur les *Consolations* et sur *Volupté* l'avait si bien précédé que son appel dans le canton de Vaud y excita les violents murmures du parti libre penseur, déjà très puissant. Aussi bien ses leçons étaient-elles parodiées chaque soir, dans un cabaret fameux, par un gros jeune homme qui gagna là ses éperons pour arriver aux affaires... Pourquoi n'a-t-il pas ajouté ces détails, qu'il ne pouvait ignorer ? La plaisanterie y eût gagné (1). »

Abstraction faite des allusions perfides, des références et des petites chinoiseries psychologiques auxquelles Sainte-Beuve ne savait pas ou ne voulait pas renoncer, même au meilleur moment de sa vie, *Volupté* est un long sermon de 422 pages contre l'impureté. Un évêque qui avait mené une vie orageuse avant d'entrer au séminaire, raconte, en l'accompagnant d'explica-

(1) *Sainte-Beuve et le christianisme*, par M. Charles Secrétan.

tions imagées, d'analyses et de commentaires, l'histoire de ses passions. Amaury (c'est le nom de l'évêque héros du récit) Amaury a aimé sucessivement ou simultanément trois femmes, Mlle Amélie de Liniers, jeune fille vertueuse et distinguée dont on entrevoit à peine la silhouette ; Mme Lucy de Couaën, le personnage principal de *Volupté*, chrétienne admirable et impeccable, dans la mesure où Sainte-Beuve est capable de comprendre une vraie chrétienne, et Mme Hermine B..., personne fort mystérieuse, mais qui en somme, si je comprends bien son biographe Sainte-Beuve, ne commet aucune faute grave.

Donc, Amaury ne serait coupable que de mensonges et de mauvais désirs, s'il n'avait la fâcheuse habitude de pratiquer le dédoublement de sa personnalité, comme parlent les psychologues. A certaines heures du jour, il vit la vie, la pire vie de la bête, tandis que le plus souvent il s'efforce, avec peu de succès cela va sans dire, de s'élever jusqu'à la pureté angélique de Mlle Amélie ou de Mme de Couaën.

C'est pourquoi il souffre, jusqu'au jour où il renonce à ses habitudes coupables et entre dans les ordres.

La première partie du livre est franchement romantique, très inégale et plutôt ennuyeuse. Chacune des émotions éprouvées par Amaury ou Mme de Couaën fournit à Sainte-Beuve l'occasion de décrire un paysage. Mme de Couaën a l'âme tranquille comme les ondes d'un lac abrité par les collines. Ci, un lac (trois pages). Mais M. de Couaën est orgueilleux et dur ; il a une âme de rocher, et Sainte-Beuve dit élégamment

toutes les aspérités du rocher. Amaury se sent l'âme joyeuse, et pour faire comprendre à ses amis la nature de cette joie, il se représente une colline éclairée. Et nous aussi, lecteurs, nous devons faire l'ascension, un peu longue, de la colline éclairée. Ainsi se déroulent sous nos yeux de nombreux paysages : une ligne de saules, une après-midi d'automne, les falaises de Bretagne, dans lesquelles il ne serait peut-être pas impossible de reconnaître les falaises de Boulogne, etc. etc.

Mais lorsque, laissant là tout son attirail de peintre romantique, Sainte-Beuve analyse simplement les émotions de son propre cœur, il est admirable de finesse et de vérité. «... Je m'approchai d'un débris de guérite en pierre au bord de la falaise : l'espace, l'abîme mugissant, le disque rougi de l'astre qui se noyait à demi, me saisirent, et je rêvai. Je rêvai, ce qui n'est pas du tout, mon ami, la même chose que prier, mais ce qui en tient lieu pour les âmes du siècle, la sensation vague les dispensant commodément de tout effort de volonté. Rêver, vous le savez trop, c'est ne rien vouloir, c'est répandre au hasard sur les choses la sensation présente et se dilater démesurément par l'univers en se mêlant soi-même à chaque objet senti ; tandis que la prière est voulue, qu'elle est humble, recueillie à mains jointes, et jusqu'en ses plus chères demandes, couronnée de désintéressement. Cet effort désintéressé fut surtout ce qui me manqua, ce soir-là, et ce que m'eût donné la prière. Je voilais, j'enveloppais de mille façons ma chimère personnelle; je la dispersais

dans les vents, sur les flots ; je la confiais et la reprenais à la nature ; je ne m'immolai pas un seul instant (1). »

On n'a jamais mieux décrit (2) ni plus finement condamné la rêverie chère aux romantiques.

II

Balzac a touché, dans le *Lys dans la vallée*, à des questions essentielles, savoir : l'éducation des enfants, la religion, la délicatesse morale des femmes chrétiennes, les rapports du catholicisme avec l'âme française.

Cette œuvre puissante est comme une monographie

(1) A rapprocher de cette analyse les vers suivants qui ont pour auteur le même Sainte-Beuve :

Et si, trouvant en moi l'ennemi que j'évite
Retombé dans le vide et las des longs loisirs,
Pour dévorer mes jours et les tarir plus vite,
J'ai rabaissé mon âme aux faciles plaisirs ;
Si, touché des cris sourds de la chair qui murmure,
Sans attendre, ô mon Dieu, le fruit vermeil et frais,
J'ai mordu dans la cendre et dans la pourriture,
Comme un enfant glouton, pour m'assoupir après :
Pardonne à mon délire, à l'affreuse pensée
D'une mort sans réveil et d'une nuit sans jour...
. . . .
L'idole est d'aimer trop la vigne et sa liqueur,
De croire en son orgueil, de couronner ses sens...
D'assoupir de parfums son âme qu'on immole,
Mais bâtir au Seigneur ce n'est pas là l'idole.

(2) Flaubert a composé, sous forme de satire, une très remarquable étude sur le mal romantique ; mais j'éprouve quelque répugnance à parler, même brièvement, d'Emma Bovary.

de l'amour platonique traversé par un roman consacré à l'amour sensuel. Félix de Vandenesse aime ou croit aimer à peu près convenablement Mme de Mortsauf, mère de deux enfants, une sainte, — une sainte selon Balzac, bien entendu, — et il aime en même temps une Anglaise, lady Arabella Dudley, qui le pervertit... Me voilà empêché déjà de développer l'intrigue et d'en indiquer le véritable caractère. Ce roman censément lilial et mystique renferme toutes sortes de théories médicales et physiologiques, plus certains tableaux d'un réalisme hideux. Nous tairons ces choses ; mais, de grâce, qu'on n'oublie pas qu'elles existent sur le papier coupable.

Une deuxième remarque s'impose avant même que soit abordé le fond du sujet. Les personnages qui parlent, agissent ou tout au moins jouent un rôle passif dans le *Lys dans la vallée* ne répondent pas tous à une réalité historique bien certaine. S'il faut en croire un critique bien informé, Balzac aurait tracé de chic, comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire sans observations et sans expériences préalables, le portrait de lady Dudley. Désolation ! le précurseur, l'aïeul, le vrai fondateur du réalisme contemporain dédaignait le document.

N'importe, il est permis de prendre au sérieux l'existence morale de tous ces héros de Balzac. Sans doute, ils sont sortis de son imagination puissante, comme Minerve est sortie du cerveau de Jupiter ; mais depuis ce temps ils ont servi de modèles à ses disciples — la plupart imitateurs serviles — et d'idéal à ses lecteurs, en sorte que, après avoir vécu d'une vie réelle,

dans les âmes des jeunes gens, pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle, ils s'obstinent encore à ne pas mourir. Il s'agit précisément de faire le départ de ce qui est sain et de ce qui est malade dans les divers aspects de cette *comédie humaine* qu'on appellerait plus justement la *comédie du siècle.*

Dans le premier personnage du roman, Balzac a mis beaucoup de lui-même, si toutefois il n'a pas voulu se peindre tout simplement. Félix de Vandenesse représente le type parfait du beau ténébreux, tel qu'on l'aimait aux environs de 1830. Mélancolique, portant au front le signe de René, il fait négligemment de faciles et glorieuses conquêtes, sans compter que sa double qualité de diplomate et de courtisan lui permet de réunir en lui toutes les élégances sociales. Avec cela, il trouve moyen de rendre malheureux, ou, ce qui est pire, de flétrir tous ceux qui l'approchent. Et lui-même il excelle à tourner en défauts ses qualités natives. Tout en parlant sans cesse de solitude austère, de noblesse, de franchise et de dignité morale, il trompe et déshonore presque tous ses amis, et en paraphrasant l'office de la sainte Vierge, selon le mode romantique, il se plonge dans toutes les hontes.

Pour relever les écarts de sa conduite et les inconvenances de son langage, il faudrait déployer le vaste appareil d'un docte traité de morale. Disons cependant, à sa louange, qu'il laisse voir en lui des instincts très français et presque catholiques, et cela suffit pour qu'il lui soit beaucoup pardonné. Quel dommage que « ce bon jeune homme » se soit mis à

l'école de tous les « pleurards de nacelles », de tous les cadets de René et de tous les brigands romantiques qui infestaient la littérature de son temps !

En face de ce vainqueur trop heureux, apparaît sa poétique victime, Mme Blanche de Mortsauf (Henriette dans sa correspondance mystique). Ayant à supporter, non sans efforts héroïques, un mari incapable, atrabilaire et presque idiot, elle se console de ses douleurs en de longues conversations avec le sentimental Félix. Ils surmontent les tentations graves auxquelles ils se sont exposés de gaieté de cœur, mais à la fin, se voyant mourir jeune, Henriette semble regretter sa vertu. Voilà l'héroïne qui donne son nom au roman ; c'est elle, le lis dans la vallée, cette pauvre Henriette, qui ressemble à la Phèdre de Racine, comme un grossier croquis ressemble à un parfait tableau de maître. Mais Phèdre succombe sous le poids de la honte, du remords et du désespoir, heureuse de rendre au jour que souillaient ses yeux, toute sa pureté. Henriette de Mortsauf emploie des expressions presque identiques ; seulement... elle ne les comprend pas. Sans être aussi coupable que Phèdre, elle a cependant commis des méfaits graves, et elle a semé autour d'elle des ruines épouvantables. Elle s'admire tout de même, elle s'attendrit sur son propre sort, elle célèbre sa propre blancheur et préside, en personne, à toutes les cérémonies de sa canonisation anticipée. « Comme les nuages, dit-elle à son mari, comme les nuages en passant sous mon ciel n'en ont point altéré la pureté, vous me voyez sollicitant votre bénédiction d'un front pur. »

Une sorte de douleur me saisit toutes les fois que par la volonté de messieurs les romanciers contemporains, j'assiste, lecteur impuissant, à toutes ces parodies de la vertu. Il leur plaît trop souvent de tracer des tableaux du vice franchement hideux, et on ne saurait trouver de termes assez énergiques pour flétrir cet abominable trafic. Leur crime est grand, moins grand cependant que le crime de ceux qui mêlent la religion au péché, et cachent des choses inavouables sous les symboles les plus gracieux de la pureté féminine.

Le danger, pour les jeunes gens bien élevés et surtout pour les jeunes filles chrétiennes, réside moins dans les livres franchement mauvais ou réalistes que dans les livres où l'immoralité plus ou moins voilée et je ne sais quel mysticisme de bas étage font entendre un horrible duo.

En écrivant le *Lys dans la vallée*, Balzac a porté à sa perfection relative ce genre littéraire que tant d'écrivains talentueux cultivent avec persévérance... Mais, bien que je n'aie presque rien dit, en voilà trop sur ces questions délicates.

Notons seulement les divers états d'âme étudiés par Balzac et dont il est permis de parler entre chrétiens. Félix de Vandenesse et Henriette de Mortsauf sont d'abord égotistes, ou égoïstes ; ils étalent leur moi, ils le parent, ils l'exaltent, et inversement, ils méprisent ou ignorent ou jugent sévèrement ce qui est, pour eux, le non-moi. Presque toutes les personnes qui se sont occupées de leur enfance, père, mère, frères, sœurs, parents, amis, jouent le rôle

de bourreaux : eux, ils sont les victimes. Ecoutez cette peu altruiste confidence : « Le contraste, gémit Félix, le contraste entre mon abandon et le bonheur des autres a souillé les roses de mon enfance et flétri ma verdoyante jeunesse... Pour éviter les persécutions, je me battis... Pensionnaire en chambre et libéré des classes, je crus à une trêve entre la misère et moi. Mais malgré mes dix-neuf ans, mon père continua le système qui m'avait envoyé jadis à l'école sans provisions de bouche, au collège sans menus plaisirs, et donné Doisy pour créancier. J'eus peu d'argent à ma disposition. D'ailleurs ma liberté fut savamment enchaînée. La froideur de ma mère réprima l'essor de mes tendresses... J'ai souvent attribué ces sublimes visions à des anges chargés de façonner mon âge à des divines destinées, elles ont doué mes yeux de la faculté de voir l'esprit intime des choses. »

Mme de Mortsauf a tôt fait de répliquer à ces strophes d'un lyrisme mélancolique par des strophes élégiaques encore plus émouvantes. « Elle m'expliqua les différences que son état de fille sans cesse attachée aux flancs d'une mère mettait entre ses douleurs et celles d'un enfant jeté dans le monde des collèges. Ma solitude avait été comme un paradis, comparée au contact de la meule sous laquelle son âme fut sans cesse meurtrie... C'étaient les inexplicables pointilleries, insupportables aux natures nerveuses, tantôt une expansion généreuse arrêtée par un ordre glacial, tantôt un baiser froidement reçu ; un silence imposé, reproché tour à tour ; des larmes dévorées qui lui restaient sur le cœur ; enfin les mille

tyrannies du couvent, cachées aux yeux des étrangers sous les apparences d'une maternité glorieusement exaltée. »

Il est très facile d'attendrir des lecteurs, en leur mettant sous les yeux des peintures un peu chargées de l'enfance malheureuse, et il faut reconnaître que les écrivains de ce siècle, depuis Chateaubriand jusqu'à Dickens et à Daudet, ont abusé de ce procédé littéraire. Qu'on s'apitoie sur des enfants exceptionnellement malheureux, c'est légitime ; mais je ne pense pas qu'il soit sain, ni beau, littérairement parlant, de faire ainsi revivre les petites misères que nous avons tous ou à peu près tous connues, dans la famille ou au collège. En définitive, la mère de Félix avait raison de railler les écarts d'imagination auxquels il se livrait, et la mère d'Henriette ne se trompait pas en surveillant de près les manifestations intempestives d'une sensibilité exaltée.

Mais ce que je reprocherais le plus vivement à Balzac, c'est de s'être appliqué—sans trop de succès d'ailleurs — à rendre intéressant le moi de ces jeunes rêveurs. Les romanciers de notre temps n'ont pas su ou n'ont pas voulu sortir d'eux-mêmes. Ils n'ont pas distingué entre la miséricorde envers les malheureux, sentiment noble, et le retour égoïste sur soi-même qui favorise la lâcheté, la sensualité et la vanité trois fois sotte. Aussi voyons-nous fleurir autour de nous la pitié russe, la sensiblerie sans objet, la mélancolie schopenhauerienne, l'égotisme et autres états d'âmes plus inhumains et plus antichrétiens les uns que les autres.

Toutes ces belles tristesses se concilient on ne

peut mieux avec une âpreté et une férocité dans le *struggle for life* qui nous épouvantent. Si les écrivains du xxe siècle veulent vraiment restaurer l'âme française, ils auront soin d'apprendre aux jeunes gens la simplicité, sinon l'humilité, l'horreur des exhibitions égotistes, le sentiment profond de nos devoirs envers Dieu et envers nos frères. Qu'ils chantent les grâces de l'adolescence, puisque tel est leur goût ; mais qu'ils n'oublient pas de dire à leurs jeunes héros, c'est-à-dire, en réalité, à leurs jeunes lecteurs : « Vous êtes intéressants, oui, mais à deux conditions : premièrement, que vous ne sachiez pas trop vous-mêmes que vous êtes intéressants ; deuxièmement, que vous vous occupiez d'autre chose que de votre personne. »

L'attendrissement sur soi-même, le besoin de confidences sentimentales et l'inexpérience des jeunes gens entraînent, comme conséquence, l'intervention, légitime ou illégitime mais prépondérante, des femmes dans la direction de leur vie. Balzac consacre douze longues pages à prouver ce fait, au moins contestable, que l'influence d'Henriette sur la destinée de Félix fut très heureuse. Autre thèse chère à tous les romanciers de ce siècle et que l'opinion semble avoir adoptée.

Cependant, voyons : Bismarck ne passe pas pour avoir emprunté ses idées à une Égérie, ni de Moltke, ni Gladstone, ni Pasteur. A côté de chacun de ces grands hommes, on voit bien une femme vertueuse et modeste qui leur fait un intérieur agréable, qui leur épargne les menus soucis et qui parfois sur des questions de détail émet un avis sage ; mais elle ne sort jamais de ce rôle

effacé, très utile pourtant et glorieux. Balzac et les romanciers ses confrères ont rendu possible en France, et jusqu'à un certain point populaire, l'école des Morny et des Gambetta.

Donc, Balzac esquisse *con amore* un portrait de la chrétienne idéale, de la sainte. Il fait une consommation très grande de certains mots qui se rapportent, en effet, à la vie religieuse : ange, lis, encens, autel, pureté, éternité, mysticisme, sacrifice, immolation. L'héroïne, c'est-à-dire Henriette de Mortsauf, se compare elle-même à une Vierge Marie qui doit rester dans ses voiles et sous sa couronne blanche.

Mais elle écoute, sans rougir ni s'indigner, des propos inconvenants, car ce dialogue célèbre entre Henriette et Félix que des critiques prennent pour des litanies pieuses, je ne puis pas le citer ici. Enfin — ces deux traits suffiront, je pense — Henriette jette pour jamais le trouble dans l'âme de sa fille, une enfant de quatorze ans, et, par ses imprudences, elle ridiculise son mari dans la Touraine, dans tout le faubourg Saint-Germain et jusque dans l'entourage du roi Louis XVIII.

Cette grosse erreur de la psychologie balzacienne n'est pas inexplicable. L'auteur du *Lys dans la vallée* a rencontré quelque jeune femme intelligente, pieuse et dévouée, comme il s'en trouve dans notre beau pays de France, Dieu merci. Malheureusement, il l'a vue à travers ses passions à lui, à travers ses théories grossières de physiologiste et à travers sa forte et fumeuse imagination. De là ce mélange déconcertant de réalité sainte et de fiction hideuse.

Cependant, bien qu'il n'ait pas su s'élever jusqu'à la vision nette de la pureté chrétienne, Balzac s'est exprimé parfois en catholique et en Français.

La faiblesse de la psychologie balzacienne se révèle sous d'autres formes. Il passe constamment de l'excès d'idéalisme, c'est-à-dire de la mièvrerie enfantine, à l'excès de réalisme, c'est-à-dire à l'immoralité gratuite et d'ailleurs artificielle ; il ne sait jamais se tenir dans les justes limites de l'observation vraie. Surprenons-le, par exemple, dans l'effervescence d'un sentiment qu'il croit éthéré, délicat, mystique. « Je m'élançai dans les champs, dans les vignes, et j'y cherchai des fleurs pour lui composer deux bouquets ; mais, tout en les cueillant une à une, les coupant au pied, les admirant, je pensai que les couleurs et les feuillages avaient une harmonie, une poésie qui se faisait jour dans l'entendement, en charmant le regard, comme les phrases musicales réveillent mille souvenirs au fond des cœurs... Figurez-vous une source de fleurs sortant des deux vases par un bouillonnement, retombant en vagues frangées, et du sein de laquelle s'élançaient mes vœux en roses blanches, en lis à la coupe d'argent ? Sur cette fraîche étoffe brillaient les bleuets, les myosotis, les vipérines, toutes les fleurs bleues dont les nuances, prises dans le ciel, se marient si bien avec le blanc : n'est-ce pas deux innocences, celle qui ne sait rien et celle qui sait tout, une pensée de l'enfant, une pensée de martyr ? »

L'éducation morale et esthétique que le XIXe siècle nous a donnée à tous dans une certaine mesure, nous

porte à admirer ces sortes d'amusements poétiques. Ils sont, en effet, assez agréables. Mais d'abord Balzac — et en cela tous les romanciers lui ressemblent — les prolonge plus qu'il ne convient ; pour expliquer son bouquet et dénombrer les fleurs qui le composent, il ne remplit pas moins de cinq grandes pages. Ce bouquet, à lui seul, fait un long et magnifique discours sur le symbolisme de la bruyère fleurie, sur un coin de forêt environné de roches ruineuses, sur une lande chaude, et sur une foule d'autres sujets poétiques.

J'ose avancer qu'au point de vue esthétique, ces sortes de jeux n'ont pas une très grande valeur. Il ne faut pas, en effet, voir cet énorme bouquet littéraire en lui-même, indépendamment des sentiments moraux qu'il exprime puisqu'il est, par définition, symbolique. Or, quand un être humain éprouve un sentiment profond, il ne peut trouver dans les fleurs qu'une comparaison rapide, laquelle donne une forme vivante à ce sentiment dont il vit ou dont il meurt ; mais il est parfaitement incapable de se complaire en des assortiments de fleurs ingénieux et compliqués. C'est pourquoi les comparaisons des grands maîtres ressemblent à des éclairs qui jettent une lumière fulgurante sur des abîmes de passion, de joie ou de douleur. Ophélie se noie en allant cueillir des nénuphars, Phèdre voudrait bien être assise à l'ombre des forêts, Henriette d'Angleterre fleurissait le matin, avec quelle grâce nous le savons, et le soir, nous la vîmes flétrie ; la Sulamite ressemble à la fleur des champs et au lis de la vallée ; le jeune guerrier latin languit en mourant comme une fleur de pourpre

tranchée par la charrue, ou comme les pavots lorsqu'ils s'inclinent alourdis par une pluie trop forte. Sur la tombe de Marcellus, Virgile se contente de jeter à pleines mains les roses et les lis.

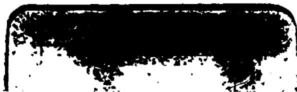
Il est bien évident que ces maîtres écrivains veulent ne pas insister trop sur les rapports qui existent entre les fleurs et les sentiments humains ; ils craindraient de flétrir, en appuyant, ce qu'il y a de plus délicat dans le monde physique et dans le monde moral. Leur discrétion ne leur vaut pas seulement l'admiration sympathique et reconnaissante de l'humanité cultivée, elle leur épargne de graves erreurs : ils ne disent pas de ces choses contestables ou puériles ou inintelligibles qui abondent dans nos romans modernes. « Au-dessus, dit Balzac, voyez les fibrilles déliées, fleuries, sans cesse agitées de l'amourette purpurine qui verse à flots ses anthères presque jaunes ; les pyramides neigeuses du paturin des champs et des eaux, la verte chevelure des bromes stériles, les panaches effilés de ces agrostis nommés les épis de vent ; violâtres espérances dont se couronnent les premiers rêves et qui se détachent sur le fond gris de lin où la lumière rayonne autour de ces herbes en fleur. Mais déjà plus haut, quelques roses du Bengale clairsemées parmi les folles dentelles du daucus, les plumes de la linaigrette, les marabouts de la reine-des-prés, les ombellules du cerfeuil sauvage, les blonds cheveux de la clématite en fruits, les mignons sautoirs de la croisette au blanc de lait, les corymbes des mille-feuilles, les tiges diffuses de la fumeterre aux fleurs roses et noires, les

vrilles de la vigne, les brins tortueux des chèvrefeuilles. »

Reconnaissez que cette flore est d'une prodigieuse variété, qu'elle est fort riche et, en un sens, belle. Cependant, vous qui n'êtes pas professeur d'histoire naturelle, ne seriez-vous pas exposé à confondre les panaches des agrostis avec les dentelles du daucus ? Qu'est-ce qu'un panache en botanique, et qu'est-ce qu'une dentelle ? quelle est la forme de l'agrostis, et comment se dessinent les plumes de la linaigrette? Ceux d'entre nous qui ne l'ont pas oublié ne l'ont peut-être jamais su. Pour moi, je ne comprends pas la moitié des termes employés dans cette brillante description, et le courage me manque de consulter, à chaque mot, un dictionnaire ou un cours de botanique.

Sans dictionnaire et sans cours de botanique, on peut se rendre compte que le symbolisme de Balzac manque parfois de sérieux et de précision. La pulsatille, par exemple, fleur sublime et solitaire, au pavillon de soie violette étalé pour ses étamines d'or, représente, selon Balzac, une image attendrissante de sa blanche idole, seule dans sa vallée. Il est tout de même étrange qu'une fleur, violette et or, symbolise une idole blanche.

Ce botaniste, qui a fait école, mêle encore dans ses combinaisons poétiques ce qui devrait rester séparé. On rencontre parfois, dans la même phrase ou dans la même ligne, Dieu et l'amour, la sainte Vierge et Aphrodite, un ange et le démon tentateur coopérant à une seule œuvre, une pensée d'Ovide et une expression liturgique.



Si les côtés idéalistes du génie de Balzac sont à ce point inquiétants et si, pour l'apprécier, il faut pratiquer trop souvent la critique par prétérition, que dire de ses tendances réalistes ? Rien, sinon qu'il a devancé tous les romanciers physiologistes de nos jours, tous les derviches littéraires qui ont mis en honneur le culte du document. Lui, du moins, il savait faire passer dans ses observations médicales je ne sais quel lyrisme qui en atténuait la grossièrété...

III

Pour toutes sortes de raisons psychologiques et sociales, les prêtres ne pouvaient échapper à la curiosité passionnée de l'auteur de la *Comédie humaine* : aussi a-t-il composé une assez riche galerie de portraits ecclésiastiques. Devant cet assemblage de couleurs éclatantes, un prêtre a sans doute le droit de faire un choix, puis d'émettre un avis motivé.

Saluons M. Joseph, vicaire d'Aulnay-le-Vicomte. C'est un grand seigneur que M. Joseph, romantique et romanesque, et très fidèle observateur des modes intellectuelles de son temps, lesquelles, cela va sans dire, sont parfaitement ridicules aujourd'hui. Il est le neveu de René, auquel il emprunte textuellement des phrases entières, et le frère de Jocelyn, le prêtre si indulgent aux péchés d'amour. Sa foi se confond avec celle du vicaire savoyard, et sa théologie qui, certes, ne se perd pas dans les vétilles dogmatiques, se montre

plus accommodante encore et plus humaine et plus laïque et plus large et plus moderne que celle de l'abbé Constantin. On pourrait la résumer en trois points : 1° Être de son temps; 2° comprendre, justifier, glorifier les crimes d'amour ; 3° agir comme si la morale, le dogme et les sacrements n'eussent jamais existé. Après avoir lu un décret de sécularisation, dont malheureusement Balzac n'a pas conservé la minute, M. l'abbé Joseph s'écrie avec conviction : « Je ne suis plus prêtre, je ne suis plus prêtre. » Les aventures passionnelles de M. l'abbé Joseph dépassent en absurdité et en extravagance les conceptions les plus romanesques et les plus romantiques des écrivains les plus maladifs. Est-il permis de les résumer ici ? Puisqu'il le faut, je demande très instamment l'indulgence des lecteurs.

Durant son adolescence, Joseph a aimé d'amour sa sœur Mélanie ; et la peinture de cette amitié incestueuse, qui remplit des pages et des chapitres imités de *René*, n'est pas médiocrement répugnante. Plus tard, il est vrai, après qu'il a reçu le sacrement de l'Ordre, Joseph découvre que Mélanie n'est pas sa sœur. Mais voici bien une autre aventure aussi terrible. Le beau, le mélancolique, le tendre abbé Joseph est aimé criminellement par la marquise de Rocourt, laquelle marquise n'est autre que sa mère à lui, Joseph. Il a pour père Mgr de Saint-André, évêque d'A... Balzac combine toutes ces horreurs à la façon d'un auteur de mélodrames qui voudrait, à tout prix, obtenir un gros succès ; aux histoires de brigands il joint des histoires de pirates qu'il complète par des histoires sombres de

charbonniers, de nègres marrons et de policiers. C'est épouvantable. Déguisements, enlèvements, empoisonnements, assassinats au milieu des festins, coups d'épingle mortels et coups de fusil inoffensifs, bonheur dans la chaumière et douleur au château, la gendarmerie à l'évêché et des banquiers-pirates dans une auberge, rien n'a été omis de ce qui peut faire naître la terreur dans les âmes simples et un fou rire chez les lecteurs de sens rassis. Un mariage de prêtre sert de couronnement à toutes ces belles inventions :

« Ils arrivèrent à l'autel; il n'y avait encore personne. Joseph y laissa Mélanie agenouillée... et il alla vers la sacristie presser le prêtre. En y entrant, il ôta son habit et se mit en devoir de s'habiller comme pour dire la messe. « Que faites-vous ? » lui demanda le sacristain. Il regarda d'un air étonné et lui répondit : « Excusez-moi, le bonheur me fait perdre la tête. » Enfin le vicaire est à genoux à côté de Mélanie ; un vénérable prêtre arrive pour le marier ; c'était l'ancien confesseur de Joseph... Il recule d'effroi... descend, prend Joseph à part et lui demande : « N'êtes-vous donc pas prêtre ?... — Non... s'écria Joseph, je ne suis pas prêtre !... non... non, Monsieur. — Si cela est, reprit le bon vieillard, je me trompais... excusez-moi... »

On a de la peine à concevoir comment Balzac a pu faire entrer dans son roman d'aussi choquantes absurdités. Evidemment il n'a rien observé, il n'a rien étudié, il ne s'est pas donné la peine de faire une enquête même superficielle sur la vie réelle du clergé et les choses ecclésiastiques. L'esprit plein de *René* et de la

Nouvelle Héloïse (d'abondantes citations en témoignent), il a esquissé l'idéal du mondain lettré, égaré pour quelque mois dans l'Eglise, et corrigeant, d'après les idées de 1830, l'Évangile, la théologie et le bon sens. Cependant, quelques pages étincelantes et quelques dissertations sociologiques d'une étonnante profondeur se détachent sur l'ensemble, plutôt mauvais, du *Vicaire des Ardennes*.

Le *Curé de village* est bien supérieur au *Vicaire des Ardennes*. Dans ce roman encore, Balzac s'est laissé entraîner loin de son sujet, par la fougue de son imagination et par l'ardeur de ses préoccupations dominantes ; il a fait de l'essentiel l'accessoire, et inversement. Mais il a composé un certain nombre d'admirables et fortes pages qui dureront peut-être ; elles n'intéressent, en aucune façon, notre sujet.

IV

M. Maurras a composé naguère contre le romantisme un calme, fort et beau réquisitoire qu'il intitule : *Les Amants de Venise*.

Il convient de ne pas attacher une importance absolue à ce titre romanesque ; les récits de M. Maurras sont plus intéressants que les romans ordinaires ; et je dois avouer qu'ils sont tout aussi scabreux. Mais l'auteur a le droit d'invoquer, je ne dis pas pour son excuse, je dis pour sa justification, la nécessité absolue où il se trouvait de mettre en lumière des faits honteux. Il

s'exprime d'ailleurs avec une dignité un peu hautaine, comme un procureur obligé de requérir contre des accusés de distinction, évidemment coupables.

Ces accusés s'appellent George Sand et Musset. Elle et lui, le stupide ou l'ineffable Pagello, enfin, les amants de Venise... et de Paris. Leur dossier renferme bien des pages tristes ou plus que tristes, et de ce dossier M. Charles Maurras tire une leçon psychologique et morale qu'on peut résumer ainsi : *Des ravages irréparables que fait le romantisme dans les âmes distinguées.*

Il faut savoir d'abord que, sans préjudice pour l'intensité de nos haines politiques, il existe, de par le monde littéraire, une cause grave de guerre civile. Sandistes et mussettistes échangent, au cours de leurs interminables polémiques, des propos aigres-doux, des arguments à peine parlementaires ou des insinuations blessantes. Il paraît que les dames se distinguent par la violence de leurs attaques contre George Sand ; elles ne veulent pas qu'on essaie de défendre « cette femme ». M. Charles Maurras se jette au milieu des combattants, en arbitre, ou en magistrat austère qui se flatte d'être impartial. « Admirons-les, dit-il, et défendons-les tous deux (George et Alfred). » Et il rend, en effet, un hommage sincère et ému aux éminentes qualités des deux amants de Venise. « George avait l'âme grande, généreuse et hospitalière. Dispersée, mais non divisée, il semble qu'elle ait dû vivre en tourbillon. Elle y restait fort calme. Elle a, de temps en temps, un cri large, une haute plainte. On la connaîtrait mal si on la jugeait là-dessus... La vraie

George est celle qui écrivait après l'horrible séparation de Venise : « Ah ! qui te soignera? et qui soignerai-je ? » George ne souffrait que du trouble d'une immense charité sans emploi. »

Alfred ne reçoit pas moins d'éloges que George. M. Charles Maurras reconnaît qu'il eut de l'esprit, de la distinction, une certaine grandeur d'âme et une noble sincérité dans l'enthousiasme. Bien dirigés, elle et lui eussent pu entrer aisément dans cette élite d'humains dont une nation a le droit d'être fière.

Mais voilà... ils adoptèrent pour règle de vie les abominables principes que Jean-Jacques avait introduits dans la littérature française ; en d'autres termes, ils se firent une âme romantique. « Emanée d'un père stupide et anarchique, dit Auguste Comte, cette jeune dame (George Sand) croit et dit que la vie n'a jamais besoin d'être systématiquement réglée, et que le sentiment suffit pour nous conduire. »

Avec de tels principes on va loin, très loin, ou plutôt on descend bas, très bas, on roule dans la fange : c'est ce qui advint à George et à Alfred. Leur cas serait, en somme, fort banal, s'il ne se compliquait d'hypocrisie littéraire et peut-être religieuse.

Très fière d'avoir du sang protestant dans les veines, George cultivait fort l'homélie vertueuse, à l'instar de son père spirituel, Jean-Jacques Rousseau. Après ses chutes, ses félonies retentissantes et, on peut le dire, ses déportements auxquels le monde littéraire était attentif, elle ne supprima pas une seule ligne de ses graves sermons ; elle parla plus que jamais de Dieu. de

sainteté, d'immolation, de foi, d'idéal, de sommets, de pureté, d'enthousiasme et de religion. Et tandis qu'elle rédigeait ces superbes phrases, elle jouait, aux dépens de Musset, une farce sinistre qui participe du *Légataire universel* de Regnard, et d'un crime prévu par le Code pénal. Car elle a songé, un instant, à faire séquestrer le malheureux Alfred de Musset dans un hôpital de fous.

Les hommes de bon sens qui ne connaîtraient pas la littérature contemporaine n'hésiteraient pas à se prononcer sur la moralité de George Sand: ils diraient qu'elle fut sensuelle, perverse, cruelle, hypocrite et essentiellement malfaisante. Mais alors, à quoi servirait le romantisme? Justement, George s'en est servie avec une virtuosité majestueuse et sereine. Sur les ignominies de sa vie privée, elle a jeté à pleines mains les fleurs de rhétorique genevoise. Jean-Jacques n'a-t-il pas dit : « Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien, est bien ; tout ce que je sens être mal, est mal ; le meilleur des casuistes est la conscience... Conscience, conscience, instinct divin; immortelle et céleste voix! »

Quel admirable pacificateur des consciences que ce Jean-Jacques! George avait abandonné, trahi, vilipendé et ridiculisé Alfred, pour suivre un carabin qui était surtout un cabotin, du nom de Pagello. Peut-être eut-elle quelques instants de remords et de honte, mais aidée de Jean-Jacques elle se ressaisit bientôt. Puisque tout ce qu'elle sent être bien, est bien, elle ne peut pas avoir fait le mal ; elle a idéalisé et sanctifié toutes ses

faiblesses. Si quelqu'un a commis des fautes graves en cette aventure, c'est le seul Alfred de Musset, qu'on peut convaincre d'infidélité, de légèreté, d'égoïsme, d'ingratitude et de doute sacrilège. Agenouille-toi, Alfred, et demande pardon à celle que tu as calomniée, dans ton délire, car tu déliras, pendant de longues nuits, et tu délires encore, ingrat, que j'ai arraché à la mort. Et vous, trompettes modernes de la Renommée, revues et journaux et romans, proclamez bien haut, à la face du monde qui lit, l'innocence, la clémence, la pureté, la sainteté maternelle de George.

Qu'on ne croie pas que j'exagère : George a l'audace d'écrire à Alfred une lettre diabolique qui se termine par ces mots : « J'avais le droit de reprendre vis-à-vis de toi les voiles de la pudeur. » Tel est le romantisme, côté George.

Côté Musset, il offre un aspect un peu différent, mais non moins triste. Alfred fut plus coupable que George peut-être, et aussi peu sincère ; mais il souffrit atrocement. Il devint pour ses amis, pour ses ennemis, et pour ce qu'on appelait alors, un peu ambitieusement, l'Europe intelligente, un objet de risée à la fois et de pitié. M. Charles Maurras, un atticiste, raconte toutes ces humiliations avec une implacable impartialité. Sous nos yeux, le malheureux Alfred vide la coupe empoisonnée de Venise, jusqu'à la lie. Ah ! qu'en termes élégants ces horribles choses-là sont dites ! Je ne citerai cependant ni une page, ni même une ligne de ce drame. Que les hommes mûrs, désireux de se renseigner, lisent le texte même de M. Maurras.

Les chagrins personnels de Musset, si douloureux et humiliants soient-ils, ne sont pas intéressants par eux-mêmes ; ils n'ont d'importance historique que dans la mesure où ils servent à expliquer le romantisme. Il est vrai qu'à ce point de vue ils complètent merveilleusement l'apologie trop habile de George.

Le romantisme de Musset se manifeste d'abord dans la conception même qu'il se fait de l'amour. Pour lui, l'amour est une chose mystique, sainte, liliale ; c'est une extase, une communion, ou plutôt l'amour est Dieu, le seul Dieu qui mérite nos adorations. Et Musset se proclame le prêtre de ce Dieu ; il se crée une religion très éthérée, il le croit du moins, dont il suit dévotement et solennellement tous les rites. Les malins et les hommes de bon sens lui font des objections dont il est facile de deviner la nature. Musset ne veut rien entendre ; sans doute, il ne nie pas ce qu'il y a de bas et de dégradant et de répugnant dans certaines formes de l'amour ; mais il a la prétention d'extraire de toute cette abjection, le pur, le sublime et le divin.

Un tel galimatias est déjà fort dangereux, et il afflige, de particulière façon, ceux qui savent jusqu'à quel point Musset avait l'esprit naturellement vif, net et alerte.

Mais le poète a trouvé moyen d'aggraver ses responsabilités par la persévérance avec laquelle il s'est trompé lui-même sur ses expériences romantiques. De son roman de Venise il garde un souvenir horrible, un souvenir mortel, car on peut dire que l'alcoolisme et la débauche furent comme la double forme de suicide que choisit le désespoir de Musset. Au lieu de recon-

naître l'effondrement de tous ses rêves, la banqueroute de son amour et l'inanité de toutes ses théories, le poète se mentit à lui-même, il mentit à ses lecteurs et à la postérité peut-être, en vers qu'on a proclamés immortels :

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages,
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits,
Mais du sombre horizon, déjà tu te dégages
    Et tu t'épanouis.
Ainsi, de cette terre, humide encor de pluie
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour ;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
    Sort mon ancien amour.

L'heure n'est pas encore venue d'examiner si dans les vers de ce *Souvenir* qui provoqua chez nos pères tant d'enthousiasme, ne commencent pas d'apparaître quelques signes de décrépitude. Pour le moment, l'opinion moyenne des lettrés n'est pas disposée à reconnaître dans ce qu'elle regarde, non sans raison, comme le chef-d'œuvre de Musset, un excès de rhétorique pourtant bien visible, une tension qui témoigne déjà d'une certaine fatigue cérébrale, quelques cris qui sonnent faux et un peu de pose théâtrale.

Mais les plus fervents Mussettistes sont obligés de convenir, dès aujourd'hui, que l'auteur du *Souvenir* se livre à un effort violent en vue de transformer, ou plutôt de dénaturer un passé trop laid et trop triste. Il n'a pas le courage de mettre à nu et de faire saigner ses plaies honteuses, il mutile la confession d'un enfant du siècle, il se cache à lui-même l'essentiel de sa vie psychologique.

Laissez sur mes paupières
Ce voile du passé.

Comme l'a démontré M. Charles Maurras, Alfred mesura un jour toute l'étendue de son malheur et de sa honte. Il devait donc, en ce jour d'expiation, parler franchement à ses lecteurs, c'est-à-dire aux spectateurs du drame dont il était la peu glorieuse victime, il devait leur dire : « Gardez-vous bien de faire, à mon exemple, le voyage de Venise. L'amour romantique n'est pas seulement immoral ; il déshonore, même aux yeux du monde si indulgent à tous les vices, il déshonore et il tue. N'en suis-je pas réduit à devenir un buveur d'absinthe et quelque chose de pire encore ? »

Au contraire, Musset chante son bonheur :

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Pour justifier ce mensonge, le poète s'appuie sur un fait :

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère...
Eh bien ! qu'importe encore ! O nature, ô ma mère !
En ai-je moins aimé ?

L'argumentation, même si elle avait quelque fondement historique, ne serait peut-être pas aussi triomphante que le poète essaie de se le persuader. Mais elle n'est pas fondée, car nous savons bien aujourd'hui que les héros de Venise ne s'aimèrent pas.

M. Charles Maurras remplit donc un devoir patriotique, lorsqu'il juge sévèrement l'équipée trop connue de George et d'Alfred. « La sagesse et la raison seules, dit-il, composent une volonté ferme, un corps pudique et un cœur vrai. Hélas ! à force de tout relâcher, les romantiques ont créé ce vil Olympe de héros dissolus, d'où semblent retombées des générations toutes faites d'argile. A force de poursuivre l'occasion de l'amour, d'en entretenir le désir et d'en cultiver les mélancolies et le désespoir, ils ont plutôt abaissé que sublimé l'image de l'antique démon. Leur langage déclamatoire, leurs attitudes théâtrales pouvaient les abuser eux-mêmes et leur laisser une idée de sincérité ; mais, précisément, cet appareil nous offusque, et nous ne pouvons nous défendre de douter d'eux.

« La postérité éloignée sera plus sévère que nous. »

Oui, certes ; mais en attendant qu'elle ait à se prononcer définitivement, la génération présente devrait bien s'approprier les conclusions de M. Charles Maurras. Le romantisme qui se prolonge sous diverses formes, voilà l'ennemi de l'âme française.

Il est inutile de se le dissimuler cependant, une alliance des catholiques avec les hommes qui pensent comme M. Charles Maurras ne saurait être que conditionnelle, limitée et provisoire. En sa qualité d'helléniste ou d'hellénisant, il se fait de l'amour une idée eschylienne ou platonicienne, je ne sais, mais, à coup sûr, antichrétienne. Ce qu'il reproche au romantisme, « c'est d'avoir voilé plutôt qu'enflammé l'antique démon ». Les chrétiens ne partageront jamais ce regret,

et il n'est sans doute pas nécessaire de dire ici pourquoi.

Je constate, seulement, que le paganisme historique et littéraire de M. Charles Maurras lui a fait commettre une bien singulière inadvertance. Il a passé à côté de la Phèdre de Racine sans remarquer le magnifique et lumineux contraste qu'elle offre avec sa George Sand. « La Phèdre malgré soi perfide... du théâtre classique reste le modèle du véritable mal sacré ». Et c'est tout.

Comment M. Charles Maurras n'a-t-il pas compris que son beau travail avait pour couronnement naturel un contraste, un peu poussé, entre Phèdre et George ?

Si l'on écarte la responsabilité encourue dans les événements qui amènent la mort d'Hippolyte, responsabilité qu'il est d'ailleurs très difficile de déterminer, de quoi Phèdre est-elle coupable ? De mauvaises pensées et de mauvais desseins, tout simplement.

> Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles...
> Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

Mais élevée dans l'horreur chrétienne du péché, Phèdre prononce contre elle-même une condamnation terrible :

> Et moi, triste rebut de la nature entière...
> Mes crimes désormais ont comblé la mesure...
> Misérable, et je vis...

Phèdre joint aux paroles les actes, et après une confession publique d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes, elle meurt, comme l'a fait remarquer un critique, en prononçant le mot de pureté.

J'ai voulu devant vous exposant mes remords
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison...
Et la mort à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

Le dix-septième siècle compte un certain nombre de femmes, pures comme des anges, ou des pénitentes austères comme les saintes de la primitive Eglise. Il manquerait quelque chose à leur histoire, qui constitue, certainement, une des plus belles pages de l'histoire générale de l'humanité, si la *Phèdre* de Racine n'existait pas. Hé quoi ! même avant la pénitence et la douloureuse purification, tandis qu'elles sont encore dans la honte et le péché, les femmes du grand siècle savent avec une telle hauteur d'âme se juger, se haïr et se condamner ?

Combien les païennes romantiques du dix-neuvième siècle sont déchues de cette grandeur morale, on peut en juger par l'exemple de George. Elle n'a pas seulement sur la conscience les honteuses aventures de Venise : on a le droit de lui demander compte de ses écrits qui sont, au premier chef, une œuvre de démoralisation. Proudhon a écrit : « Le premier effet de cette lecture (il s'agit des romans de George) fut de soulever en moi une réprobation terrible ; je n'avais pas assez d'imprécations et d'injures contre cette femme que j'appelais *hypocrite*, *scélérate*, *peste de la République* (ici une expression trop imagée), *digne de pourrir le reste de ses jours à Saint-Lazare*, et que je

voyais admirée, applaudie, Dieu me sauve ! par les puritains de la République. »

Les critiques soucieux de plaire à la majorité de leurs lecteurs ne manqueront pas de dire que Proudhon exagère. Mais cette opinion de la majorité et de ses interprètes ne prévaudra pas longtemps. Tous les pères de famille qui voudront lire les romans psychologiques de George penseront exactement comme Proudhon.

Or, cette femme de lettres, si gravement et si évidemment coupable, ne cesse de chanter, dans une prose nombreuse, ses propres vertus. Elle fait mieux : elle hypnotise ou suggestionne le malheureux Musset, et celui-ci écrit inconsciemment, sous la dictée de George, l'éloge de George :

« Non, non, j'en jure par ma jeunesse et par mon génie (ô George), il ne poussera sur ta tombe que des lis sans tache. J'y poserai de ces mains que voilà ton épitaphe en marbre plus pur que les statues de nos gloires d'un jour. La postérité répétera nos noms... Ce sera là un mariage plus sacré que ceux que font les prêtres, le mariage impérissable et chaste de l'intelligence. Les peuples futurs y reconnaîtront le symbole du seul Dieu qu'ils adoreront. Quelqu'un n'a-t-il pas dit que les révolutions de l'esprit humain avaient toujours des avant-coureurs qui les annonçaient à leur siècle ? Eh bien ! le siècle de l'Intelligence est venu. Elle sort des ruines du monde, cette souveraineté de l'avenir ; elle gravera ton portrait et le mien sur une des pierres de son collier. »

On se demande ce qui l'emporte dans ce morceau célèbre, de l'extravagance ou de l'immoralité. Les lecteurs et les lectrices du dix-neuvième siècle ne furent point choqués toutefois de cette éloquence déclamatoire qui, de nos jours, provoque tour à tour, ou à la fois, le rire et l'agacement, non ils n'en furent point choqués. Mais que penseront de leur rectitude d'esprit et de leur santé morale, les Français du xxe siècle ?

L'épitaphe que Musset grava sur la tombe de George ne représente pas une anomalie dans la littérature romantique ; elle résume, au contraire, la plus haute philosophie des deux amants de Venise. Hélas ! elle ne déparerait pas la collection d'idées immorales ou absurdes que d'autres écrivains romantiques ont insérées dans leurs chefs-d'œuvre les plus vantés. Quelles que soient notre admiration et notre reconnaissance pour Chateaubriand, il faut bien avouer que son *René* est une œuvre malsaine et encore trop vivante. On a le droit d'attribuer à son influence l'horrible hypertrophie du moi dont souffre la littérature contemporaine. Lamartine est un bien grand poète, mais dans *Jocelyn* par exemple, la beauté des paysages dissimule fort mal le danger et l'absurdité des données psychologiques sur lesquelles repose le roman. Il en va de même dans la *Chute d'un ange*, dont parlent tant de critiques qui, très probablement, ne l'ont jamais lue. Victor Hugo renchérit sur Chateaubriand, Lamartine, Musset et George Sand. Splendeur de l'image mise à part, les thèmes pseudo-philosophiques qu'il développe dans la

plupart de ses poèmes et de ses romans sont trop souvent une perpétuelle injure au bon sens et à la morale. Je ne parle pas, aujourd'hui du moins, des idées chères à Michelet et à Renan ; il suffit de les nommer.

CHAPITRE XII

LA RELIGION DES GRANDS ROMANTIQUES

I. — Que Victor Hugo fut plus anticatholique que Voltaire. Parallèle théologique et philosophique. — Voltaire s'était proposé d'écraser l'Eglise. — Victor Hugo a voulu l'achever et la remplacer. Tentative théologique de M. Renouvier en faveur de Victor Hugo. Olympio pythagoricien. — Erreur de M. Renouvier. — Badinage platonicien. — En réalité, Victor Hugo avait l'esprit tremblant, non sur la valeur des idées, mais sur le choix des mots. — Vulgarité de sa philosophie qui se confond souvent avec la théologie de Béranger.

II. — Distinguer entre la personne de Lamartine et l'auteur du *Tailleur de pierres de Saint-Point.* — Le panthéisme dans *Jocelyn.* — *La chute d'un Ange.* — Lamartine est le traducteur poétique de Rousseau.

I

Olympio fut plus anticatholique que Voltaire.

J'entends déjà les protestations que ne manqueront pas de formuler ses admirateurs chrétiens : « Le cas de Victor Hugo, diront-ils, n'a rien de commun, religieusement parlant, avec le cas de Voltaire. D'une part, Olympio n'a cessé de professer hautement des croyances touchantes et naïves, exubérantes même, qui choquaient le scepticisme de ses contemporains :

> Je sais que Dieu semble incertain,
> Je sais que l'Inconnu ne répond à l'appel
> Ni du calcul morose et lourd, ni du scalpel ;

Soit, mais j'ai la foi. La foi, c'est la lumière haute.
Ma conscience en moi, c'est Dieu que j'ai pour hôte...

« Profession de foi admirable, qui n'est nullement isolée dans l'œuvre du poète, qu'il a reproduite, au contraire, sous mille formes et à toutes les époques de sa vie, et jusque dans son testament, au milieu duquel se détachaient ces mots : « Je crois en Dieu. »

« D'autre part, Victor Hugo, s'il a combattu l'Eglise, ne l'a combattue qu'incidemment ; il n'a pas donné à sa vie la terrible unité qui distingue celle de Voltaire ; on ne lui connaît pas d'Ecr. l'inf... »

Cette double plaidoirie s'appuie, il me semble, sur des données historiques inexactes.

Voltaire, en effet, a parlé de Dieu aussi persévéramment et presque aussi éloquemment que Hugo. Je ne suis pas chrétien, s'écriait-il, en s'adressant à Dieu lui-même :

Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

Quelques jours avant sa mort, après avoir béni le petit-fils de Franklin, il prononça ces mots qui exprimaient sa pensée sincère : *God and Liberty* (Dieu et liberté). On peut les considérer comme l'équivalent de la phrase célèbre et peut-être trop retentissante par laquelle se terminait le testament de Victor Hugo.

Il y a plus : tandis que la croyance de Voltaire en un Dieu personnel ne peut pas être mise en doute, quelques critiques rangent Victor Hugo parmi les panthéistes. Et il est incontestable qu'on trouve, dans sa prose et dans ses vers, des formes de parler nettement

panthéistiques. « Par Dieu — fixons le sens de ce mot — nous entendons l'infini vivant. Le moi latent de l'infini patent, voilà Dieu. . Le monde dense, c'est Dieu. Dieu dilaté, c'est le monde. Nous qui parlons ici, nous ne croyons à rien hors de Dieu. »

En vers, Victor Hugo exprime les mêmes concepts, et aussi énergiquement qu'en prose. Des critiques pointilleux auraient donc le droit de soutenir qu'il fut panthéiste, et ils aligneraient sans peine, en faveur de leur thèse, un nombre respectable d'arguments assez forts. Dans la *Légende des siècles*, par exemple, il se constitue l'interprète-né des forces cosmiques, le premier ministre du dieu Pan ; il est lui-même le satyre.

Tout en parlant ainsi, le satyre devint
Démesuré ; plus grand d'abord que Polyphème,
Puis plus grand que Typhon qui hurle et qui blasphème
Et qui heurte ses poings ainsi que des marteaux.
Puis, plus grand que Titan, puis, plus grand que l'Athos :
L'espace immense entra dans cette forme noire ;
Et comme le marin voit croître un promontoire,
Les dieux dressés voyaient grandir l'être effrayant...
Sa chevelure était une forêt ; des ondes,
Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes...
Sur ses flancs palpitaient des prés et des campagnes,
Et ses difformités s'étaient faites montagnes...

Mais ce poète-satyre s'est flatté en vain de pénétrer dans les hautes sphères bleues et étoilées ; il ne connaît pas la région où vivent les esprits et les cœurs, il ne comprend pas ou il comprend peu les âmes.

Tous les critiques, il est vrai, n'admettent pas cette incompétence philosophique et psychologique de Victor Hugo ; les uns affirment, avec M. Renouvier, qu'il

est un penseur, d'autres, avec plus de raison, rappellent qu'il sut exprimer avec force quelques sentiments admirables.

On ne saurait traiter incidemment des questions aussi délicates, auxquelles d'autres consacrèrent des volumes. Remarquons toutefois que Victor Hugo, sans être un docteur ès philosophie, possédait quelques notions superficielles de métaphysique. Comme il excellait dans l'art de faire rendre aux mots tout le sens qu'ils contiennent, il n'est pas surprenant qu'on trouve chez lui quelques formules panthéistiques, étonnantes de précision :

C'est l'esprit pénétrant de toutes parts, la chose...
Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
Place au rayonnement de l'âme universelle...
Place à tout! je suis Pan : Jupiter à genoux.

Ces paroles laissent-elles deviner la pensée intime et définitive du poète? C'est douteux ; mais même en supposant que Victor Hugo ait adhéré à la doctrine panthéistique, par un effort de sa volonté, et dans la partie supérieure de son intelligence, il n'en reste pas moins que son tempérament intellectuel le portait vers le déisme ou le théisme à la française. Sans doute, il avait entendu quelques conversations dédaigneuses, de spécialistes renseignés sur la phraséologie d'outre-Rhin, et il voulut prouver qu'il pouvait, lui aussi, disserter sur le dieu Pan. Mais il n'aima d'amour, avec toute son âme, qu'une philosophie populaire, vulgaire et prudhommesque. Le progrès, l'anéantissement des prêtres, l'espérance ou la certitude qu'un âge d'or allait

se lever sur le genre humain, la paix universelle, la fraternité des bêtes, des hommes et de son Dieu à lui, Hugo, tels sont ses thèmes préférés :

O penseur, tu médites ?
Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites ?...
Quiconque est bon habite un coin du ciel. O sage,
La bonté qui du monde éclaire le visage...
Est le trait d'union ineffable et suprême
Qui joint dans l'ombre, hélas ! si lugubre souvent,
Le grand ignorant, l'âne, à Dieu le grand savant.

D'aussi belles trouvailles n'ont rien de commun avec les hautes spéculations d'un Aristote ou d'un saint Anselme. Non seulement Victor Hugo ne fut jamais un vrai penseur, ni un grand créateur de systèmes, mais il ne posséda peut-être jamais les aptitudes, d'ailleurs assez complexes, qui permettent à un poète de devenir un vulgarisateur philosophique ; il est bien inférieur à Lucrèce. L'auteur du *De rerum natura* a dit peut-être autant de sottises et paraphrasé autant de maximes fausses que Victor Hugo ; mais il a su, du moins, s'attacher à un système, et le glorifier avec passion, avec enthousiasme, avec une sorte de foi.

L'anticléricalisme de Victor Hugo ne le cède en rien à celui de Voltaire ; il procède du même principe. On croit généralement que Voltaire fut possédé, toute sa vie, de la frénésie anticatholique. Rien n'est moins exact. La passion antireligieuse se manifesta dans le *Testament du curé Meslier* et le *Sermon des Cinquante*, « où il attaqua de front la religion chrétienne à laquelle jusqu'alors il n'avait porté que des attaques indi-

rectes ». Or, le *Testament du curé Meslier* et le *Sermon des Cinquante* parurent après l'*Emile*, c'est-à-dire en 1762. Voltaire ne se jeta dans la mêlée que par jalousie et par ambition, « pour ramener à soi la popularité qui, à la suite du grand succès de l'*Emile*, menaçait de s'égarer sur Jean-Jacques ». Son paroxysme antireligieux ne dura pas plus de vingt ans.

La prêtrophobie de Victor Hugo, longtemps sourde et discrète, devint violente, agressive et tapageuse, aux environs de 1850 ; elle alla sans cesse croissant, jusqu'à sa mort (1885) ; elle remplit donc un espace de trente-cinq ans environ.

Comme Voltaire, Victor Hugo fit de l'anticléricalisme une carrière : il flatta bassement l'opinion dominante pour devenir patriarche, à son tour, et plus que patriarche, Mage, Nabi, Songeur, Pape laïque du siècle des lumières, Dieu enfin. Sa phraséologie apocalyptique peut masquer l'intensité d'une haine persistante et profonde ; elle ne trompe pas ceux qui ont suivi, même de loin, le développement de sa pensée. Voltaire s'était proposé d'écraser l'Eglise ; Victor Hugo a voulu l'achever... et la remplacer.

Faut-il rappeler qu'il comparait sans cesse les prêtres à des poux, et qu'il les accablait de strophes qui, dans sa pensée, devaient être des injures immortelles ?

Et dire que la terre est tout entière en proie
Aux affirmations de ces prêtres sans joie,
Sans pitié, sans bonté, sans flambeau, sans raison,
Dont l'ombre, l'ombre, l'ombre et l'ombre est l'horizon.

Victor Hugo s'est toujours donné comme l'apôtre de

la paix absolue et universelle ; il a prêché la pitié suprême et l'embrassement universel, il a réconcilié Bélial et Jésus-Christ, il s'est attendri sur le crapaud, sur l'âne, sur le cheval, sur l'ortie, sur l'araignée, sur les cailloux, ces aveugles, sur le couperet de la guillotine, sur le cadavre de la chouette ; mais il a toujours maudit les prêtres :

Montrez aux bonzes noirs, gardant le temple et l'arche,
Quoi ? La Réalité, ce prodige inouï...
Les univers sans fin, splendides visions,
Et les créations, et les créations ;
Montrez les profondeurs saintes ; montrez aux prêtres
Les abîmes de la vie et les océans d'êtres.
Vous les verrez crier : Cela n'est pas ! Horreur !
Vous verrez se ruer les cultes en fureur,
Païens sur Hicétas, chrétiens sur Galilée,
Et l'autel tressaillir sur la terre ébranlée,
Et les pâles docteurs frémir dans le saint lieu,
Et les religions reculer devant Dieu.

Ce n'est pas un cri de colère échappé comme par hasard, au poète, c'est l'expression exacte de la pensée *maîtresse* ou tout au moins de l'arrière-pensée qu'on retrouve au fond de presque tous ses écrits. Durant la seconde partie de sa vie littéraire, Victor Hugo s'est toujours proposé un double but : discréditer, et, si possible, anéantir les bonzes noirs, les mauvais prêtres, lisez les prêtres catholiques, glorifier les mages blancs, les vrais prêtres, lisez les hommes de génie en général, et Victor Hugo en particulier. Je n'en veux pour preuve que les *Contemplations*, *Religions et Religion*, *Torquemada*, *le Pape*, *l'Ane*, *la Fin de Satan*.

Il convient d'ajouter, d'ailleurs, que si l'on excepte

les *Contemplations*, toutes ces œuvres accusent la décadence du génie de Victor Hugo.

Une certaine philosophie protestante n'en a pas moins essayé de sacrer Victor Hugo conducteur d'âmes. M. Renouvier classe l'auteur du poème intitulé « Dieu » parmi les songeurs sublimes ; il le compare aux grands mythographes de la Grèce et à... Sanchoniaton. Heureux M. Renouvier ! Il connaît ou il a connu assez les œuvres de Sanchoniaton pour les comparer aux œuvres de Victor Hugo. Ce n'est peut-être pas une raison suffisante de se permettre toutes les fantaisies qui remplissent son dernier volume. Grande, certes, est la vénération que professent la plupart de nos contemporains pour les maîtres du néo-kantisme. Mais ceux-ci ne la soumettraient-ils pas quelquefois à de trop rudes épreuves ?

Qui ne connaît, par exemple, la déconcertante énumération de grands hommes qui constitue une partie essentielle de la pièce célèbre des *Contemplations* intitulée : *Les Mages*? On pensait généralement, dans le monde littéraire, qu'il ne faut pas trop presser les épithètes choisies par le poète, ni discuter méticuleusement certains rapprochements de noms propres. Victor Hugo fait de Scarron un prêtre, il introduit dans le même temple Jésus-Christ et Homère, Rabelais et Jérémie, Aristophane et Baruch, saint Jérôme et Catulle, Plaute et Phidias. Glissez, lecteurs, n'insistez pas, disaient charitablement les critiques littéraires.

M. Renouvier insiste gravement, lourdement, parce qu'il croit avoir découvert de la chromatique pythago-

ricienne dans cette énumération étourdissante qui ressemble à un *crescendo*. « C'est une vraie pensée pythagoricienne, dit-il, que Victor Hugo exprime par ce vers : « Le nombre où tout est contenu. » Soit, mais gardons-nous de voir dans cette formule autre chose qu'une fantaisie de bibliophile.

« Il est remarquable, ajoute M. Renouvier, que de quatre-vingts, ou environ, hommes illustres dont les noms figurent dans la grande ode des *Mages*, et qui tous sont présentés comme d'éminents serviteurs de l'humanité, dans tous les ordres et toutes les variétés de religion, de philosophie, de science et d'art, il ne s'en trouve pas un seul qui ait porté un titre de prince, de pontife ou de général... c'est un *mérite notable* chez lui (Hugo) qu'il ait su écarter de sa conception messianique une vue déterministe, favorisée dans ce cas par l'éblouissement de la gloire militaire, et par une illusion de jeunesse qu'il ne lui a jamais été possible de dominer complètement ».

Ici encore, M. Renouvier a vu juste, ou peut s'en faut. Il est très vraisemblable que Victor Hugo, au moins à une certaine époque de sa vie, ait voulu délibérément subordonner l'épée à la toge, et exclure du temple de la gloire le sabre et le goupillon. Napoléon devait céder le premier rang à Hugo.

Mais de deux faits ou de quelques faits isolés, il ne convient pas de tirer une conclusion générale, ni même une conclusion quelconque. Le plus souvent, Victor Hugo n'apportait aucun soin à la rédaction philosophique et logique de ses pensées. Sans doute, il avait

l'esprit tremblant sur le choix de ses mots, mais ses craintes, son souci minutieux, ses efforts persistants portaient presque uniquement sur le rythme, sur la rime, sur l'harmonie et la beauté plastique du vers. Victor Hugo ne recherchait que l'effet, l'effet puissant, titanique, immédiat, terrible. Que lui importaient les contradictions les plus choquantes, les coq-à-l'âne, les énormités ou les monstruosités de pensée ? Il jouissait de la beauté de son vers et du crépitement de sa période oratoire. Tant pis pour la raison, si elle disait Virgile, il écrivait bravement Quinault, pourvu que fussent satisfaits les yeux et l'oreille ! M. Renouvier lui-même confesse que les *idées-chevilles* jouent un très grand rôle dans les poèmes philosophiques ou censément philosophiques de Victor Hugo. Au fait, jamais homme n'a écrit plus de niaiseries solennelles ou de plates absurdités que Victor Hugo.

Les manuscrits du poète fournissent des preuves abondantes et irrécusables que Victor Hugo se souciait de l'exactitude de la pensée comme de son premier hémistiche.

« On lit, par exemple, dans les *Châtiments* :

Il est certains bourgeois, prêtres du dieu Boutique,
Plus voisins de Chrysès que de Caton d'Utique.

« Sur le manuscrit, Chrysès avait été Rothschild, puis Falstaff.

Gallus entraîne au bois Lycoris qui se trouble,

« Gallus était d'abord Werther, et Lycoris, Charlotte.

Voyez-moi ce coquin Normand, Corse, Auvergnat,

« Le coquin était Lorrain, et n'est devenu Normand que pour éviter une consonance.

« D'ailleurs, dans toutes les pièces des *Châtiments* les noms propres sont perpétuellement déplacés, intervertis, alternés. Sera-ce cette fois Lebœuf ou Fortoul, Rouher ou Persil, Veuillot ou Riancey, Nisard ou Parieu qui aura son paquet? se décidera-t-il pour Basoche ou Romieux, Dombidaux ou Grousheilles, Montlaville ou Chaix d'Est-Ange, Troplong ou Dupin, Maupas ou Drouyn, Magnan, Sibour ou Suin, Catin ou Toinon? Il les prend les uns pour les autres; et pourvu que chacun ait son tour, il est satisfait. Certains ont dû sans doute à l'excellente sonorité de leur nom le désagrément d'être injuriés plus souvent (1). »

Voilà, je pense, qui est suffisamment explicite. On sait à quoi s'en tenir, désormais, sur l'exégèse méthodique et le vaste appareil d'érudition que M. Renouvier déploie autour des dernières œuvres de Victor Hugo. Les théories du poète se confondent-elles avec certaines légendes phéniciennes ou hindoues? Jusqu'à quel point fut-il manichéen? Que vaut exactement son eschatologie? Graves et difficiles problèmes qu'un naïf érudit pouvait seul prendre au sérieux. Le poète, ô vénérable kantien, cherchait des rimes riches et des noms propres sonores. Il est vrai qu'il a trouvé quelquefois, assez souvent même, des expressions phi-

(1) *Les manuscrits de Victor Hugo*, par M. André Hallays (*Débats* du 14 février 1902).

losophiques étonnantes de précision ; mais il serait regrettable qu'on s'émût de ce fait, dans les régions sereines de la haute philosophie. Le poète jouait des mots avec une si prodigieuse virtuosité ! Il a pu mettre, et il a mis, en effet, en vers magnifiques, nombre de principes kantiens ou autres. De simples critiques littéraires ont signalé, avant vous, ces trouvailles de mots philosophiques, et ils les ont appréciées à leur véritable valeur.

M. Renouvier, lui aussi, les apprécie à leur véritable valeur, en maints passages de son livre. Mais peut-être voulait-il faire connaître au grand public ses propres idées, *à propos de Victor Hugo !* Les métaphysiciens s'adressent d'ordinaire à un petit groupe de spécialistes, et le désir d'instruire la foule hante quelques-uns d'entre eux. Peut-être M. Renouvier a-t-il voulu simplement se distraire, badiner, comme peut badiner un très grave et un peu lourd philosophe. C'est sa faute si cette mauvaise pensée vient un instant nous troubler, sans d'ailleurs laisser de traces profondes dans nos faibles esprits. « Platon, remarque-t-il un peu dédaigneusement, Platon ne craint pas de dire que dans un discours écrit, il doit toujours entrer beaucoup de badinage... On pourrait appliquer ce jugement à la poésie bien mieux qu'à la philosophie. Prenons-les (il s'agit des pensées contradictoires de Victor Hugo) pour cette part de badinage dont parlait Platon, et ne gardons que *le juste et le beau* qui nous serviront à corriger le reste. »

Ce dernier membre de phrase rend à la pensée de

M. Renouvier sa véritable physionomie et semble nous interdire, par là même, toute recherche ultérieure sur son badinage néo-kantien.

Il est bon de prendre garde cependant : sur 378 pages dont se compose son étude, 200 au moins ont pour objet l'analyse des œuvres de Victor Hugo, partant l'exposé de ses incohérences et de ses contradictions scandaleuses. La part du badinage est donc fort grande.

Même en lisant les pages les plus sérieuses, dans lesquelles M. Renouvier discute au lieu d'analyser, on se demande s'il ne se croit pas, trop souvent, l'ironie transcendante permise. Il parle volontiers de la sottise ambiante qui entourait Victor Hugo, il insiste sur les formes de déraison qui ont du succès auprès des Welches ; il laisse deviner combien peu les critiques ont compris Victor Hugo. Et comment pourraient-ils le comprendre puisqu'ils n'ont pas lu Sanchoniaton, puisqu'ils ne sauraient, pour la plupart, définir clairement l'immanence ?

Ce sont là peut-être de négligeables détails. L'argumentation générale qui constitue le fond de l'étude de M. Renouvier m'inspirerait de plus vives inquiétudes.

Ce grave philosophe corrige, loue quelquefois et juge la pensée de Victor Hugo, à la façon d'un vénérable régent de philosophie, sûr de lui-même et plein d'indulgence pour les erreurs de son disciple. « Victor Hugo a exempté naïvement sa propre croyance d'être une forme de religion, c'est-à-dire, selon lui, une *forme du mal*. Il n'a seulement pas songé que cela pût être. La répudiation de tous dogmes, professée dans le poème de *Religions et Religion*, il ne l'a appliquée aux croyances que

parce qu'elles ont *régné* en exerçant la violence sur les incroyants... Son erreur a été plus lourde encore. Accuser la foi, les choses crues, des crimes de ceux qui croient, c'est fausser entièrement la responsabilité... » Ailleurs M. Renouvier s'inscrit en faux contre le plat optimisme de l'évolution naturelle, et il ajoute : « Victor Hugo en a été, de tout temps, pénétré. »

Les monitions de ce genre ne sont pas rares dans l'œuvre critique de M. Renouvier ; elles témoignent que l'auteur possède à fond une certaine terminologie philosophique, voire théologique : elles ne laissent pas de discréditer, à nos yeux, cette pensée de Victor Hugo, qu'on voulait défendre et glorifier. Que Dieu nous protège contre nos amis !

Après avoir ainsi traité Victor Hugo, M. Renouvier se retourne vivement contre ceux qui seraient tentés de prendre ces corrections fraternelles à la lettre. Ne nous y trompons pas, Victor Hugo ne dépasse pas seulement la moyenne des électeurs contemporains ; il risque de n'être pas compris par l'élite des Français instruits. Et pourquoi, je vous prie ? Parce que l'élite a le tort de s'en tenir au bon sens ; la critiqne raisonnable fait fausse route, elle blasphème des vers qu'elle ne comprend pas.

A travers le taillis de la nature énorme,
Flairant l'éternité de son museau difforme,
Là, dans l'ombre, à tes pieds, homme, ton chien voit Dieu.

« Certains, remarque M. Renouvier, voient là des superstitions et des puérilités ; ces termes ne sont pas

ceux dont il faut se servir pour qualifier de telles imaginations, même quand on y a l'esprit le plus rebelle, pourvu qu'elles se maintiennent dans un degré de généralité qui les met au rang d'hypothèses philosophiques et religieuses très connues et très considérables. »

Avis à ceux qui ignorent ces hypothèses philosophiques très connues et très considérables.

Le dédain de M. Renouvier pour les compatriotes de Victor Hugo revêt des formes encore plus agressives. Ce métaphysicien-critique a horreur du bon sens ; il loue en Victor Hugo le poète contempteur du bon sens, il met sa joie à humilier le bon sens, à le prendre en flagrant délit d'insuffisance philosophique. M. Renouvier se trompe : le bon sens n'est jamais pris en flagrant délit d'erreur. Quand se présentent des questions philosophiques trop difficiles, il se tait et laisse raisonner à leur façon, M. Renouvier, Schopenhauer et leurs amis.

Il se venge aussi de ceux qui ont transgressé les plus élémentaires de ses lois. Car c'est offenser le bon sens que de transporter tout cet appareil métaphysique dans une étude littéraire sur un homme d'imagination comme Victor Hugo. Le poète s'est cru un penseur, et il a touché à tous les sujets philosophiques et apocalyptiques, malheureusement pour sa gloire. Il a mérité le mot cruel et juste et immortel de Louis Veuillot : Jocrisse à Patmos. La plupart des idées philosophiques mises en vers par Victor Hugo lui sont demeurées étrangères ; un très petit nombre sont entrées vraiment dans sa substance intellectuelle et morale. Il a subi l'influence indirecte de Kant qu'il avait assez et mal

étudié ; sur ce point nous sommes d'accord avec M. Renouvier.

Mais la philosophie qu'il a vraiment aimée d'amour peut se réduire à un très petit nombre de principes, savoir : la croyance en la bonté native de l'homme, la haine des prêtres, la métempsycose, la foi au progrès matériel, c'est-à-dire une sorte de certitude que, dans quelques siècles, sinon dans quelques années, la science aura rendu facile aux hommes la satisfaction de leurs appétits. Et tout le reste, chez Victor Hugo, est littérature ou apologie de sa personnalité propre.

Sa méthode, cependant, ne manquait pas d'une certaine originalité. Il éprouva toujours une stupéfaction profonde devant l'existence des problèmes philosophiques, et il se sut un gré infini de les avoir abordés :

Oh ! voilà le mystère inouï.
Puisque tu ne t'es pas en route évanoui,
Causons...
O sombre aile invisible à l'immense envergure
Esprit ! Esprit ! Esprit ! m'écriai-je éperdu.
Le spectre poursuivit sans m'avoir entendu...
Homme, nous n'approchons que les paupières closes
De ces immensités d'en bas.
Viens, si tu l'oses...
Viens, vois, sonde.
Avançons dans cette ombre et sois mon compagnon.
Fatalité !
Echéance ! retour ! revers ! autre côté !
O loi !...
Quel deuil ! la bête est peu,
L'homme n'est rien. O loi misérable ! ombre ! abîme !

Evidemment, Victor Hugo ne se lassait pas d'admirer les concepts de Victor Hugo.

La volonté ferme et réfléchie de dénigrer le bon sens et le dédain de l'opinion française, se complètent chez son commentateur philosophique par la haine de l'Eglise. M. Renouvier signale, à plusieurs reprises, « le contraste que l'atroce religion romaine offre avec la pure prédication de Jésus ». Certains prédicants genevois ne tiendraient pas un autre langage.

En même temps qu'il vaticine contre Rome, M. Renouvier s'efforce de démontrer que « Victor Hugo a été et est resté toujours plus près, beaucoup plus près du christianisme que de la négation en matière de religion ». De quelle forme de christianisme parle ici M. Renouvier, on le devine aisément. Il n'ose pas donner à Victor Hugo l'étiquette protestante ; mais il fait comprendre qu'à ses yeux la philosophie religieuse du poète représente une excellente transition et une transition nécéssaire, entre l'incrédulité médiocre ou niaise des Français et les hautes spéculations germano-protestantes. Ainsi s'explique l'*antinomie*, d'abord obscure et choquante, qui fait le fond de l'étude philosophique et littéraire de M. Renouvier. Après avoir relevé minutieusement les prodigieuses et innombrables bévues du poète, il conclut : « Mais qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : Victor Hugo est malgré ses erreurs, ou à cause même de ses erreurs, un philosophe puissant, un mythographe supérieur à Sanchoniaton, un demi-kantien, inconscient, ou tout au moins peu méthodique. »

Non, nous ne nous trompons pas sur la pensée de M. Renouvier ; nous croyons même comprendre son

arrière-pensée, mais nous repoussons, avec une égale énergie, l'une et l'autre.

S'aidant de Victor Hugo, il réédite sous des formes onctueuses l'*Ecr. l'inf.* de Voltaire.

II

Catholique d'origine, M. Alphonse de Lamartine professa, durant sa vie, un catholicisme intermittent et il revint définitivement, sur la fin de ses jours, au Dieu de son berceau.

Sa personne n'est nullement en cause ici.

Mais il faut bien constater que le commentateur — je dis le commentateur — des *Méditations poétiques et religieuses*, l'auteur de *Raphaël*, du *Tailleur de pierres de Saint-Point*, de *Jocelyn* et de la *Chute d'un Ange* fut aussi peu catholique que possible, et même panthéiste. Pour mieux voir la nature, dit Jocelyn,

> Pour mieux voir la nature *et mieux m'y fondre encore,*
> J'aurais voulu trouver une âme et des accents,
> Et pour d'autres transports me créer d'autres sens !

N'allez pas croire que ces trois vers soient isolés ; ils traduisent peut-être la véritable et profonde pensée de l'auteur, car, dans *Jocelyn*, la partie descriptive est pour le moins aussi longue que la partie narrative. Ceux qui auraient la patience de compter le nombre de vers consacrés aux Alpes acquerraient la certitude, on peut dire mathématique, que le véritable sujet du poème, c'est la montagne considérée comme le cadre poétique

d'une idylle sacrée. On voit toujours devant soi les Alpes majestueuses et vivantes, avec leurs cimes couronnées d'éternelles neiges, leurs lacs, leurs avalanches, leurs cascades, leur flore si gracieuse, et leur faune si variée ; tantôt elles bercent les deux solitaires du murmure des brises lointaines, et tantôt elles font trembler la grotte du fracas de leurs tempêtes. Quand vient le printemps, elles chantent un hymne d'une grâce exquise ; pendant l'hiver, elles déploient aux yeux éblouis de terrifiantes beautés, et toujours elles sont, pour le poète, le temple frémissant où se manifeste la vie divine. Ou les mots n'ont pas de sens, ou Lamartine fait ici du panthéisme :

O sommets de montagne ! air pur ! flot de lumière !.
Vent sonore des bois, vagues de la bruyère,
Onde calme des lacs, flots poudreux des torrents,
Où l'extase égarait mes yeux, mes sens errants,
Où d'un bras convulsif, au lieu de ces froids marbres,
J'embrassais, en pleurant, la racine des arbres,
Et, me collant au sol comme pour écouter,
Je croyais sur mon cœur sentir Dieu palpiter !

Dans ce poème si peu connu, et si beau pourtant, qui a nom la *Chute d'un Ange,* se révèle avec une force singulière l'influence de l'encombrant et odieux Jean-Jacques. Lamartine avait-il lu beaucoup les œuvres de Rousseau ?

Je l'ignore, mais il est bien certain qu'il a fait siennes toutes ses utopies, presque toutes ses façons de s'enthousiasmer, de sentir et de comprendre. Comment ne pas reconnaître la théorie fondamentale de Rousseau dans ces vers de la *Chute d'un Ange* :

Nous serons bons à tous, et, pour que l'on nous aime,
Nous ferons alliance avec les lions même,
Avec l'oiseau du ciel et l'insecte des champs ;
Mais avec l'homme, oh ! non ! Les hommes sont méchants !

Comme Rousseau, Lamartine chante Dieu ! Malheureusement, quand on connaît un tant soit peu la phraséologie panthéistique de la plupart des écrivains de ce siècle, on ne peut que se mettre en garde. Il est vrai que Lamartine s'est défendu, avec une certaine vivacité, contre ceux qui l'accusaient de matérialiser l'idée de Dieu et de confondre le Créateur et la création dans une vague et ténébreuse identité. Effectivement, il est théiste en prose, du moins dans la prose qui sert de préface à la *Chute d'un Ange*, mais sa poésie respire le plus pur panthéisme :

Dieu dit à la raison : Je suis celui qui suis...
Mes ouvrages et moi nous ne sommes pas deux...
Formes, substance, esprit, qu'est-ce qui n'est pas moi ?
Et la création, forme intime de Dieu,
N'a ni commencement, ni terme, ni milieu.
Les formes seulement où son dessein se joue,
Eternel mouvement de la céleste roue,
Changent incessamment selon la sainte loi.
Mais Dieu qui produit tout rappelle tout à soi.

Toujours à l'exemple de Rousseau, Lamartine glorifie la chasteté en l'outrageant. Il dit pieux, chaste, candide, pur, presque aussi souvent que Virgile dit *pater* et *pius* et *fidus*. La *Chute d'un Ange* cependant renferme un très grand nombre de scènes risquées et franchement immorales : trois visions au moins sont consacrées à Babylone ; certaines pages du début res-

semblent à des idylles siciliennes. Lamartine prodigue alors, avec la magnificence de grand seigneur qu'on lui connaît, ses épithètes favorites : angélique, divin, céleste.

Enfin Lamartine emprunte à Rousseau même ses manies, dont quelques-unes innocentes. On sait que l'auteur de l'*Emile*, qui avait la prétention de tout régenter, avait donné des conseils très sages aux femmes du XVIII[e] siècle sur la façon d'emmailloter les enfants et de les nourrir. Il faut lui rendre cette justice, que grâce à lui, les jeunes mères reprirent la bonne habitude de nourrir elles-mêmes leurs enfants. Lamartine complète la pensée de son maître ; il se fait une spécialité des tableaux d'allaitement : comptez-les, si vous le pouvez, dans la *Chute d'un Ange* ; on en a mis partout.

Cette influence indéniable et profonde de Rousseau a produit toutes sortes de résultats déplorables. D'abord, le génie si français de Lamartine en est comme obscurci. Que de crépuscules, grand Dieu, que de vague, que de rimes berçantes et plus que berçantes, assoupissantes ! Quand on a achevé les derniers chants de la *Chute d'un Ange*, on éprouve une sensation de malaise, comme après un séjour dans une salle un peu sombre remplie de parfums trop violents. Le narghileh joue un rôle dans l'œuvre de Lamartine ; et la fumée qui s'en dégage, se combinant avec cette autre fumée malsaine qu'exhale le foyer immense de passions avivé par Julie et Saint-Preux, corrompt notre atmosphère intellectuelle. Les quelques femmes chrétiennes et pures

qui tour à tour ont vécu près de Lamartine ont, par bonheur, atténué l'influence de Jean-Jacques. Sans elles, Lamartine ne serait qu'un interprète original, éloquent et poétique, de Rousseau.

Or, l'influence de Lamartine sur son siècle, sur les écrivains, sur nous tous, est immense ! Directement, il a formé les esprits les plus délicats de sa génération et de celles qui l'ont suivie. Lamartine a les préférences de presque tous les esprits les plus cultivés, les plus distingués. D'une façon indirecte, il a atteint les couches profondes de cet excellent peuple souverain qui ignore les œuvres du poète et même son nom. Victor Hugo et les innombrables fabricants de métaphores qu'on appelle lès écrivains à la mode, ont assez vulgarisé, Dieu merci, l'état d'esprit lamartinien.

Sait-on bien, en effet, que Victor Hugo copie d'ordinaire Lamartine ? Il a une si étonnante richesse verbale et une si prodigieuse habileté professionnelle qu'il réussit à dissimuler ses larcins. On finira bien tout de même, espérons-le, par découvrir la vérité vraie. Victor Hugo, pauvre inventeur, si l'on ne considère que la pensée, puise dans les écrits de son émule comme dans un arsenal. De même que la classique *Tristesse d'Olympio* ne représente qu'une superbe variante du *Lac,* de même la *Bouche d'ombre* et *Ibo*, presque tout le tome second des *Contemplations* reproduisent la septième et la huitième vision de la *Chute d'un Ange.* Les éclatantes différences de forme ne prouvent rien ; l'idée est la même.

Au point de vue catholique, on ne saurait apporter

trop de circonspection dans l'appréciation de Lamartine. Sans doute, il nous appartient. M. Alphonse de Lamartine, gentilhomme du Mâconnais, n'a jamais renié complètement la foi de sa pieuse mère ; il nous est revenu à la fin de sa vie, il est mort ne chrétien, et maintenant il repose à l'ombre de l'éternelle croix. Ceux qui disent : « En toutes choses il faut considérer la fin », sont satisfaits.

Ne se tromperaient-ils pas? Oui, paix aux cendres du poète, gloire à son nom ! Ne marchandons pas notre sympathie à l'homme d'État, mais n'oublions pas non plus que le poète est, avant tout, un semeur. Il s'agit de bien voir ce qui lève aujourd'hui dans les sillons sur lesquels se penchait jadis Lamartine. Est-ce une moisson chrétienne ? Je ne voudrais pas contrister les admirateurs du poète, mais il semble vraiment difficile de prendre pour un croyant orthodoxe, l'auteur du *Tailleur de pierres de Saint-Point*, de *Jocelyn* et de la *Chute d'un Ange*. Les catholiques s'étonnent quelquefois des insuccès qu'ils ne comptent plus. Pourtant, il est naturel que le XIXe siècle, qui était tout pénétré des idées, des sentiments et de la religiosité vague de Jean-Jacques, suive une direction qui n'est pas la nôtre. Extirpons le venin qu'au dire de Schérer, bon juge en ces matières, Rousseau infusa dans les veines de la France, et, débarrassé de cet élément étranger, le sang catholique de nos pères ne mentira pas. Mais jusqu'alors nous demeurons exposés à de terribles déceptions.

C'est pourquoi, lorsque je pense à Lamartine, un déchirement se produit dans mon âme chrétienne et

française. J'aime ce noble et grand poète aux sentiments élevés, mais je perçois trop bien, à travers sa poésie divine, l'âme de Jean-Jacques. Tel, un riche vase d'albâtre qu'on aurait rempli presque jusqu'au bord d'une eau impure.

On me dira : « En parlant ainsi, vous oubliez le *Crucifix* et tant d'autres pièces d'inspiration pieuse ou biblique qui ont ravi la génération de 1850. » Le *Crucifix* est beau, certes, mais, au point de vue religieux, il prouve infiniment moins qu'on ne serait tenté de le croire, après une première lecture, surtout si l'on a un peu approfondi la note très malheureuse que Lamartine a mise plus tard en marge de ses strophes. Quant aux poésies bibliques, elles ne supposent pas une étude bien sérieuse du texte sacré.

La vérité authentique, c'est que nous jugeons Lamartine à travers les souvenirs enthousiastes de nos vieux professeurs. Ah ! que je voudrais ne pas blesser ces maîtres aimés et vénérés. « Voyons, chers vieux amis qui nous avez initiés aux beautés du lyrisme moderne, ne vous offensez pas de ce que nous nous permettons de juger votre poète, au lieu de nous envoler avec lui dans la nue. Nous pardonnerez-vous de vous soumettre respectueusement un argument personnel ? Bourdaloue est un grand, un très grand maître de la chaire : vous l'estimez, tout simplement, tandis que vous vous exaltiez au seul nom de Lacordaire. Pourtant, Mme de Sévigné allait au Bourdaloue avec un enthousiasme que nous avons de la peine à comprendre, mais qui correspond exactement à votre propre enthousiasme pour

Lacordaire. Ces choses passent. Seules, demeurent les qualités sérieuses de Lacordaire et de Bourdaloue. » Les catholiques ont des raisons pressantes de ne pas s'attarder en des scrupules respectables, mais superflus. Il est nécessaire de s'attacher uniquement, même chez les poètes que nous aimons, à ce qui sonne chrétien et français.

CHAPITRE XIII

LES OPINIONS ET LES TENDANCES LITTÉRAIRES DES GRANDS CATHOLIQUES : DE MAISTRE ET VEUILLOT.

Génie de Joseph de Maistre. — Pourquoi fut-il si longtemps méconnu ? — De Maistre a donné du génie classique la plus belle définition qu'on connaisse. — Il est à la fois clair et profond. — Louis Veuillot, son impopularité ; sa grandeur morale et intellectuelle.

Lamennais mis à part, les catholiques du XIXe siècle ont au moins deux candidats sérieux à la grande immortalité littéraire : De Maistre et Veuillot.

Il importe de remarquer que ces deux écrivains furent classiques.

Joseph de Maistre est certainement l'une des plus pures gloires littéraires du XIXe siècle, et cependant, il reste encore comme dans une sorte de pénombre. Pourquoi ? Parce que, non content de professer un christianisme vague, poétique et panaché, comme Chateaubriand, il a défendu le vrai, le pur catholicisme, le catholicisme. Il n'y a là rien de bien surprenant pour ceux qui connaissent la médiocrité intellectuelle et la déplorable élégance de ce qu'il est convenu d'appeler l'Opinion. Depuis cent ans environ, l'Opinion réserve toutes ses louanges pour les marchands de bibelots japonais, les inventeurs d'écritures plus ou moins

artistes, les habitués des coulisses théâtrales, les archéologues carthaginois, et en général, pour tous les charlatans de lettres, écrivains très peu intelligents, mais indiscrets, encombrants et possédant un sens très développé de la réclame américaine. Elle n'a pas le temps de s'occuper des braves gens qui émettent, en style simple, des réflexions sérieuses ; peut-être ne les aime-t-elle pas, parce que trop fiers et trop sincères. Quant aux catholiques, elle les ignore profondément, ou se donne le luxe de les calomnier. Quelle stupide légende n'a-t-on pas créée autour du nom de Veuillot ! Mais Veuillot, malgré tout, entre dans la grande gloire ; il va prendre bientôt, et sans difficulté, sa place définitive à côté des plus grands maîtres.

La destinée posthume de de Maistre est un peu moins heureuse, mais elle est cependant bien belle. La publication de sa correspondance a porté un coup terrible aux sottes histoires qui avaient cours dans les journaux et dans la littérature. Les lettres intimes de l'auteur du *Pape* ont révélé au monde surpris le plus délicieux des causeurs, le plus tendre et le plus doux des pères de famille, le moins autoritaire des diplomates. N'importe, tous ceux qui ont le monopole de la tolérance (et ils sont nombreux) tiennent rigueur à l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Ils pensent sans doute que ce très doux père de famille, lorsqu'il a revêtu sa robe de procureur ou d'inquisiteur, devient tout à coup une sorte de Torquemada moderne.

Eh bien ! soit. Vous ne voulez pas, Messieurs, vous laisser attendrir par le père de la délicieuse petite Cons-

tance, vous ne voulez connaître que l'auteur des implacables réquisitoires contre la société moderne, pour le condamner plus librement, à votre tour. Nous y consentons ; mais de grâce, que le frisson de terreur que vous vous donnez d'avance ne vous enlève rien de votre sang-froid. Écoutez bien : « Si je ne me sentais pénétré d'une bienveillance universelle, absolument dégagée de tout esprit contentieux et de toute colère polémique, même à l'égard des hommes dont les systèmes me choquent le plus, Dieu m'est témoin que je jetterais la plume ; et j'ose espérer que la probité qui m'aura lu ne doutera pas de mes intentions. Je sais ce que l'on doit aux nations et à ceux qui les gouvernent, mais je ne crois point déroger à ce sentiment, en leur disant la vérité avec les égards convenables. »

Est-ce là le ton d'un docteur implacable ? Qu'il s'adresse aux Anglais, aux protestants de France ou aux Grecs des églises photiennes, de Maistre sait toujours garder ce même ton : il n'est pas seulement correct et courtois, il trouve, sans effort, les intonations affectueuses et les tours délicats. Ses détracteurs ne se doutent pas, j'imagine, que dans une brochure intitulée : *Le caractère extérieur du magistrat*, et qui parut en 1777, de Maistre s'est élevé contre l'ancienne intolérance et les bûchers ; ils se doutent bien moins encore qu'il a célébré avec enthousiasme la guerre de l'indépendance, entreprise par les Américains du Nord contre les Anglais. La brochure n'existe plus ; mais Sainte-Beuve l'a eue sous les yeux, et c'est lui qui a fait connaître au monde littéraire les deux renseignements qui précèdent.

Je ne vois pas pourquoi nous douterions, *ici*, du témoignage de Sainte-Beuve.

Mais il reste toujours, aux yeux de nos modernes, que de Maistre a défini, presque avec joie, le caractère divin de la guerre et qu'il. a plaidé en faveur du bourreau les circonstances atténuantes. Sur ce qu'il y a d'inéluctable et aussi de providentiel dans la guerre, les événements n'ont que trop bien justifié les appréciations historiques, morales et prophétiques portées par de Maistre. Qui donc aujourd'hui oserait contredire de Maistre ?

Ceux qui ont dépensé contre lui tant d'éloquence ou d'esprit, à propos du bourreau, n'ont peut-être pas choisi une attitude plus heureuse. Pour constater combien injustement on l'a traité, il suffit de songer, quelques instants, aux circonstances dans lesquelles il prononça son fameux plaidoyer. C'était au lendemain de la Révolution, quand le sang catholique répandu à torrents fumait encore, pour ainsi dire, et semblait crier vengeance au ciel. De Maistre, qui avait le sens des responsabilités sociales, vint dire à ses contemporains : « On a tué nos pères, nos mères, nos frères, nos sœurs, nos prêtres et nos religieuses ; c'est donc à nous, catholiques, qu'il appartiendrait de jeter le discrédit sur la justice humaine. Nous n'en ferons rien, parce que nous avons l'habitude de rendre à César ce qui est à César, et je viens, moi, au nom des martyrs, réhabiliter le bourreau. »

A cette délicatesse, non pas excessive, mais certainement très grande, la plupart des lecteurs, ne comprenant

pas, ou feignant de ne pas comprendre, ont répondu par les commentaires que l'on sait. Les admirateurs du bloc, c'est-à-dire les robespierrots et les chantres de Danton, se sont distingués, entre tous, par la violence de leurs protestations. Ce qu'ils ont l'indignation majestueuse et communicative !

Et nous catholiques, nous trouvons presque naturelles ces injustices monstrueuses de l'opinion dominante ; nous ne cherchons même pas à en démêler les causes et à en mesurer les conséquences. La cause de ces injustices, il faut la chercher dans un instinct, inconscient peut-être, mais très sûr, je serais tenté de dire infaillible, de nos adversaires. L'opinion dominante daigne se montrer indulgente pour les nôtres, aussi longtemps qu'ils veulent bien se confiner dans les questions anodines ou d'ordre secondaire, aussi longtemps même qu'ils veulent bien tenir compte de certaines conventions, en traitant les graves sujets. Mais dès que, dans la plénitude de leur indépendance, ils veulent aller au fond des choses, ils voient se former une ligue puissante, ils deviennent l'objet d'une légende. Ils ont beau se montrer courtois, patients, avisés, calmes, dignes, déférents : ils reçoivent, quand même, leur brevet définitif d'intransigeance. Il va sans dire que ces misérables légendes ne peuvent rien contre la réalité des forces intellectuelles : de Maistre et Veuillot grandissent tous les jours, ils grandiront encore. Mais peut-être le développement des idées catholiques fut-il gêné, maintes fois, par ces légendes absurdes contre lesquelles nous n'avons pas suffisamment protesté.

Nous ne saurions avoir trop de reconnaissance pour de Maistre. Mais le meilleur moyen de nous acquitter, s'il est possible, envers lui, est de tirer de ses pensées tous les développements qu'elles renferment, au moins virtuellement. Parmi ces pensées, il n'en est pas de plus fécondes ni de plus étroitement liées à notre sujet que celles qui lui sont inspirées par le génie latin.

M. Brunetière l'a bien compris, lui qui, pour résoudre les plus vives de nos préoccupations contemporaines, s'est contenté de reprendre la thèse de Joseph de Maistre. Sa conférence, qui est pourtant fort belle, ne fera pas oublier — oh! non — l'admirable chapitre xx (livre I) du *Pape* intitulé : *Dernière explication sur la discipline, et digression sur la langue latine.* La façon dont Joseph de Maistre conçoit le génie latin, c'est-à-dire classique, suffirait à le classer parmi les premiers penseurs des temps modernes.

Il définit d'abord le rôle immense, bienfaisant et nécessaire de l'Église dans la société contemporaine; mais il n'admet pas un seul instant que l'Église soit séparée de la France : elles doivent former un seul tout moral. Après quoi il caractérise et interpelle avec douceur les nations hérétiques ou schismatiques (c'est tout un, il le prouve) au premier rang desquelles se place l'Angleterre. Et alors se présente cet admirable éloge du génie latin qui, étant universel et antiparticulariste et par conséquent antiprotestant, constitue pour l'Église et pour la France un auxiliaire non pas seulement précieux, mais indispensable. « Quelle idée sublime que celle d'une langue universelle pour l'Église universelle!

D'un pôle à l'autre, le catholique qui entre dans une église de son rite est chez lui et rien n'est étranger à ses yeux. En arrivant, il entend ce qu'il entendit toute sa vie, il peut mêler sa voix à celle de ses frères. Il les comprend, il en est compris, il peut s'écrier :

Rome est toute en tous lieux, elle est toute où je suis...

« Toutes les autres langues, quoique cultivées et comprises, se taisent cependant dans les monuments antiques, et très probablement pour toujours. Seule entre toutes les langues mortes, celle de Rome est véritablement ressuscitée, elle ne mourra plus. »

La langue latine, le génie latin, et par contre-coup le génie français subissent, en ce moment, un assaut terrible. Pour les défendre, il suffit de savoir se servir des armes que nous fournit de Maistre ; quelques-uns de ses arguments ont vieilli; les autres, c'est-à-dire la plupart, n'ont rien perdu de leur force ni de leur acuité. Cela tient à la nature même de ce beau génie que Dieu a fait naître au lendemain de la Révolution, comme pour présider à tous les travaux de la grande restauration religieuse qui commençait.

Le génie de Joseph de Maistre est fait d'humilité, d'observation et de bon sens, toutes qualités catholiques et classiques. Ce grand homme a compris la divine beauté de l'Église, mais surtout la permanence et la modernité de cette beauté divine. Dès lors, il ne s'est pas mis l'esprit à la torture pour imaginer je ne sais quelles combinaisons ingénieuses. Sachant que les idées de l'Église sont infiniment supérieures à tous les

concepts humains, il s'est appliqué tout simplement à les comprendre, puis à les traduire en langue moderne. Ce qui fait la force de Joseph de Maistre, c'est qu'il n'est pas un écrivain soucieux de sa personnalité, ou passionné pour certaines formes du bien dire. Il est un catholique, et c'est pourquoi, lorsqu'on le lit ou lorsqu'on discute ses affirmations, on pense, non à sa personne, mais à l'Église. Il ne peut pas y avoir, pour un écrivain catholique, de plus grande gloire. Mais aussi ceux qui la méritent — tels Bossuet, de Maistre, Veuillot — ont une place à part, non seulement dans l'histoire des luttes catholiques, mais encore dans l'histoire de la littérature. Fénelon a un génie infiniment plus riche, plus brillant, plus distingué, plus complet même que celui de Joseph de Maistre; mais il s'est amusé quelquefois à écrire comme un humaniste, il a trop laissé deviner les inquiétudes de son moi. Cela suffit pour que nous soyons obligés de le défendre. Joseph de Maistre ira prendre place, comme naturellement, au-dessous de Bossuet, — cela va sans dire, — mais près de Bossuet. On rapprochera toujours l'auteur du *Pape* de l'auteur des *Variations*.

Dira-t-on que ce rapprochement peut devenir dangereux pour de Maistre chez qui l'érudition, la composition et le style prêtent souvent à de justes et sévères critiques ? Il est vrai que nombre de pages du *Pape* ont déjà comme un air de vétusté. Mais qu'on y prenne bien garde, cette vétusté n'est peut-être que le résultat d'une victoire. Le gallicanisme contre lequel s'acharne de Maistre a été si bien vaincu, que toute son argumen-

tation ultramontraine nous apparaît aujourd'hui comme quelque chose de suranné. Au contraire, parce que la question protestante renaît plus grave que jamais, *l'Histoire des Variations* est peut-être le livre le plus *actuel* qui existe en ce moment. Lorsque les arguments développés dans les *Variations* apparaîtront à nos arrière-neveux comme trop vrais et inutiles, il est certain que la gloire de Bossuet tirera de ce fait un nouvel éclat. Ne reprochons pas, du moins, à l'auteur du *Pape* ce qu'il y eut de trop foudroyant dans sa victoire.

Les hommes de notre génération ont adopté à l'égard de Joseph de Maistre une attitude extrêmement curieuse. Comme bien vous pensez, ils qualifient de Maistre d'intransigeant, de féodal et de retardataire ; ils lui font la leçon sur le bourreau, ils défendent contre lui la liberté, le progrès, la science et l'avenir, et, à l'unanimité, ils condamnent son système philosophique et religieux. C'est un devoir sacré pour quiconque est de son temps de dire anathème à Joseph de Maistre. Mais, cet office une fois rempli, nos contemporains n'hésitent pas à dire leur admiration et leur amour pour le grand méconnu. Explique qui voudra cette contradiction, mais elle existe ; en voici quelques preuves :

« Il y a quarante ans, on trouvait Joseph de Maistre vieilli. Sans doute il a rajeuni depuis ou peut-être avons-nous vieilli nous-mêmes. Par bien des côtés de son génie, comme par la nature de ses préoccupations, il est de notre époque : son œuvre peut nous offrir de quoi satisfaire, en quelque manière, les besoins intellectuels

et moraux, assez vifs à l'heure présente (1). » — « Son nom est synonyme de grandeur morale ; il est assuré de ne pas périr. Mais ce n'est pas tout. Une autre grandeur le consacre encore, et son nom est synonyme de génie non moins que de vertu. Sans doute, sa théorie n'est qu'une utopie féodale ; mais quelle hauteur de pensée ne fallait-il pas pour la concevoir ! quelle force de tête pour enchaîner toutes les parties ! quelle merveilleuse supériorité d'esprit pour triompher des difficultés de l'exposition (2) ! »

« Sauf Bossuet... il n'est point d'homme peut-être qui ait mieux représenté que le comte de Maistre l'équilibre parfait de la bonne santé morale. Il a connu cette joie du cœur, robuste, inépuisable, qui résulte, non de l'inaction, mais de la sécurité de l'esprit. On a parlé de l'ingénuité de ses vertus, et le mot ne convient pas moins à son talent. Enfin, s'il est au nombre de nos grands écrivains, c'est, comme toujours, qu'à travers cette œuvre consacrée à l'étude des problèmes qui passionnent le plus les hommes, l'âme d'un homme transparaît (3). »

Ces appréciations sont récentes : elles datent de 1892, de 1893 ou de 1899. Encore quelques années, et les interprètes de l'opinion officielle comprendront qu'il est ridicule de parler d'utopie féodale à propos de Joseph de Maistre ; ils s'apercevront, un peu tard, mais ils s'apercevront tout de même, que l'auteur du *Pape*, loin de

(1) *Joseph de Maistre*, par Fr. PAULHAN.
(2) *Joseph de Maistre*, par ROCHEBLAVE.
(3) *Joseph de Maistre*, par ALBERT CAHEN.

s'absorber dans les choses du passé, est un précurseur, le représentant le plus autorisé de la tradition catholique et classique, l'homme qui a vu le plus loin dans l'avenir, le plus grand penseur du XIXe siècle.

La littérature prépare à Louis Veuillot un triomphe, un triomphe incomparable. Il fut catholique autant que Mgr Pie, par exemple, avec cette différence qu'en sa qualité de laïque il scandalisait davantage les gens du monde et les chrétiens timorés ; il fut catholique pleinement, catholique sans reproche, et surtout sans peur ; il fut catholique à la française, et c'est pour ce motif que la France le comptera parmi ses plus grands écrivains. Mgr Pie prononçait dans son église cathédrale de magnifiques homélies qui s'adressaient au seul clergé, ou peu s'en faut. Louis Veuillot avait de tout autres difficultés à surmonter. Quand il s'en allait à l'église faire ses dévotions, il ne négligeait jamais de se découvrir devant la croix, ou de saluer les religieuses qu'il rencontrait sur son passage. Comme les électeurs de M. Homais l'accompagnaient de leurs huées, il se retournait vivement et leur décochait de ces mots prompts et spirituels, justes et forts, profonds, qui font toucher du doigt leur bêtise même aux moins intelligents. En chemin de fer, il récitait ostensiblement son *Angelus*, ce qui faisait sourire M. Coquelet et son épouse. Aussitôt Louis Veuillot commençait un petit sermon à peine narquois sur les beautés de l'*Angelus*, et sur l'incommensurable niaiserie du ménage Coquelet. Le gouvernement, pour plaire aux partis extrêmes, prenait-il des mesures injustes contre les catholiques? Louis Veuillot

sifflait, comme il savait le faire, les hommes d'État minuscules qui paradaient sur la scène politique.

Ce fut contre lui un épouvantable déchaînement. D'ordinaire, en France, les publicistes véhéments sont populaires ou dans les partis gouvernementaux ou dans l'opposition ; ils sont d'autant plus populaires dans un camp qu'ils suscitent plus de colère dans l'autre. Mais les catholiques sont un peu hors l'opinion, chez nous : ce qui est pire peut-être que d'être hors la loi. Louis Veuillot ne vit jamais fleurir sa boutonnière, il connut les charmes de la prison, mais il ne connut pas les charmes de la popularité. Sa vie fut une longue et belle bataille et, durant cette bataille, il ne perdit jamais ni son sang-froid, ni sa bonne humeur, ni sa verve, ni la sûreté de son coup d'œil. Français de France, voire un peu Gaulois, il sut prier, chanter, défendre l'Église, railler ses adversaires, flétrir le mal, glorifier la justice dans une langue savoureuse et forte, spirituelle et franche, hardie et châtiée, moderne et classique. Veuillot est l'écrivain le plus naturel, le plus fort et le plus français du XIX[e] siècle. Il n'emprunta qu'avec une intelligente discrétion au romantisme, et il demeura toujours l'élève des grands maîtres classiques.

Quels chefs-d'œuvre a-t-il laissés ? A dire vrai, je ne crois pas qu'un seul de ses livres devienne classique, comme *les Caractères* de la Bruyère ou *les Précieuses* de Molière. Mais dans ces livres qui sont très défectueux à bien des points de vue, il est facile d'apercevoir des parties qui dureront toujours. Que de pages admirables dans *Çà et là*, dans *Rome pendant le Concile*, dans *les*

Pèlerinages suisses, dans *les Odeurs de Paris*, dans *les Libres Penseurs*, dans *Rome et Lorette*, dans *le Parfum de Rome !* Ses *Mélanges* et sa *Correspondance* subiront probablement les mêmes vicissitudes littéraires, je dis littéraires, que la correspondance de Voltaire : ils prendront rang parmi les chefs-d'œuvre de premier ordre. Lisons-les, mais n'anticipons pas sur l'œuvre du temps et sur les lentes décisions de la critique...

La sévérité des jugements que je viens de formuler choquera peut-être quelques lecteurs. « Eh quoi ! en mettant à part Lamennais (1), un déserteur, nous n'aurions parmi les nôtres que deux candidats, deux, à la grande immortalité littéraire ! De Maistre et Veuillot ? Pourtant, le XIXe siècle est un grand siècle, et combien des nôtres prirent une part brillante à la mêlée intellectuelle ! »

Que le XIXe siècle soit un grand siècle, c'est possible ; mais le XVIIIe siècle est aussi un grand siècle. Or, comptez les écrivains de premier ordre qu'il nous a légués. Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Buffon, cela ne fait que quatre, sans compter que les deux derniers n'ont peut-être pas leur place définitive : ils pourraient être relégués encore à un rang un peu inférieur. Pour la clarté de la discussion, admettons — ce que je ne crois pas — admettons que le XIXe siècle puisse mettre en ligne quatre ou cinq ou six écrivains d'une importance égale à celle de Rousseau et de Voltaire. Si deux des nôtres figuraient dans ce groupe d'élite, nous n'aurions pas tant à

(1) Qu'on me permette d'indiquer ici le chapitre que j'ai consacré à Lamennais dans le tome II de *la Religion des Contemporains*.

nous plaindre. N'oublions pas que, depuis la Révolution, les catholiques de France forment une minorité quelquefois opprimée, souvent dédaignée. Deux hommes de génie et un groupe nombreux d'hommes de talent, constituent une représentation intellectuelle dont on a le droit d'être fier.

CHAPITRE XIV

LE MAL ROMANTIQUE A LA FIN DU XIXe SIÈCLE

Une consultation psychothérapique. — Les *Maladies d'âme* de M. Desplaces. — La crise de la foi. — Subjectivisme mystique et vieille religiosité. — La pöésie d'âme de 1820, — s'appelle aujourd'hui maladie d'âme. — Remèdes proposés : croyance en Dieu, bonté. — Témoignages des hommes illustres appelés en consultation. — Les docteurs en psychologie s'appellent : MM. Jules Simon, Emile Ollivier, Melchior de Voguë, abbé d'Hulst, Sully-Prudhomme, Alexandre Dumas fils, Zola, Mme Gyp, Mme Adam, et enfin M. Jules Bois. — Le catéchisme de Bossuet. — Un peu de courage et de franchise.

L'âme française traverse-t-elle une crise semblable aux innombrables crises dont est faite sa longue histoire, ou bien, profondément atteinte par les *maladies morales* du siècle, je veux dire du XIXe siècle, s'agite-t-elle dans les convulsions, signes avant-coureurs de la décadence et peut être de la mort ?

Longtemps, le problème fut exposé et résolu en sens divers, selon les règles traditionnelles qui régissent les discussions académiques. Depuis quelques années, et surtout depuis quelques mois, il a revêtu une forme plus inquiétante. Etre ou ne pas être, telle est la question que se posent, avec une anxiété sincère, nombre de Français, nos contemporains.

Voici, justement, un livre consacré à ce sujet trop

intéressant ; il a pour titre : *Maladies d'âme* et pour sous-titre : *Essai de Roman des Romans*. Un rapport existe, en effet, entre l'état psychologique du peuple français et les œuvres romanesques dont il fait sa nourriture intellectuelle, depuis cent cinquante ans environ. Et qu'on ne se hâte pas de faire observer que M. Henri Desplaces s'exagère peut-être l'importance d'un genre littéraire plutôt inférieur. Les écrivains du XIX[e] siècle ont transformé le roman en une sorte d'encyclopédie où entrent maintenant la géographie, la politique, l'histoire même, et surtout la philosophie et la théologie.

Bien des pages de *Maladies d'âme* ont vieilli : M. Desplaces ne peut manquer de s'en rendre compte, en parcourant aujourd'hui son mince volume. Il constatait, par exemple, qu'en 1894 un apaisement se produisait dans les esprits, et que la tolérance entrait dans les mœurs...

Où sont les neiges d'antan ?

Il s'arrêtait à Schopenhauer, lequel est remplacé par Nietzsche. Il prenait la peine de réfuter les néo-chrétiens dont le souvenir commence à se perdre dans la nuit du passé. Ses considérations historiques sur l'amour au XIX[e] siècle manquent d'originalité et de profondeur.

Mais il expose avec conviction, force et clarté, la crise religieuse dont souffrirent les hommes de 1830, et dont souffrent encore quelques contemporains. Car le livre de M. Desplaces a pour point de départ le cas de Jouffroy. Il me paraît inutile de discuter aujourd'hui

l'histoire religieuse de Jouffroy, que Mgr Baunard avait rendue populaire, et qu'a magistralement élucidée M. Ollé-Laprune. Il est à souhaiter que, dans une prochaine édition de *Maladies d'âme*, une part soit faite à ce magnifique commentaire.

M. Desplaces, du reste, considère la nuit historique de Jouffroy, non comme un dénouement, mais comme un prologue.

Par quelles pensées profondes le libre penseur de notre temps remplace-t-il l'au-delà chrétien que lui avait révélé son catéchisme ? « Cet avenir de bientôts insondables, dit M. Desplaces, que de formes effrayantes il a revêtues, depuis que nous l'interrogeons, livrés à *notre clairvoyance !* Nous nous sommes sentis continuant de vivre, enfermés dans notre cercueil, oppressés par la terre rejetée au-dessus de nous, paralysés dans des décompositions lentes. D'autres fois, âmes désincarnées, nous voltigeons sur des mers glauques ou tombons dans des gouffres sans fonds. »

Je me demande pourquoi M. Henri Desplaces a cru devoir parler ici de clairvoyance. Elégance et solennité de style mises à part, ces visions sont d'une effroyable banalité.

M. Desplaces aborde enfin un sujet sérieux à la fois et précis, lorsqu'il essaie d'établir des groupements rationnels parmi les innombrables Jouffroys du XIXe siècle. Le premier groupe comprend les catholiques sans épithète, les vrais catholiques. « Leur nombre, dit M. Desplaces, s'accroît chaque jour, à cause du caractère militant qu'ont pris les hommes et les institu-

tions religieuses, et qui a obligé leurs défenseurs, dans une très grande quantité de pays, à se transformer en véritables stratèges. Qu'ils se réjouissent, car ils ont trouvé la bonne voie, la paix qui dure. S'ils sont heureux, ils l'ont bien gagné. Il leur a fallu un constant empire sur eux-mêmes. Il leur a fallu se prosterner violemment dans les églises, meurtrir leurs genoux à une pénible *Scala sancta*, cacher leur tête entre leurs mains pour éviter de voir le scandale, le sacrilège, se cuirasser d'un triple enthousiasme, pour écarter les attaques constantes du doute. »

Dans ces félicitations très chaleureuses, on le voit bien, entre, si je ne me trompe, un vif sentiment de commisération. Malheureux croyants ! ils se sont vus dans l'obligation d'exercer sur eux-mêmes un grand empire ! Et c'est un moraliste de profession, un psychologue, un théologien très moderne et très laïque, et très indépendant, mais un théologien sans doute, qui formule ces remarques. Je sais bien que les décadents du XIXe siècle, à l'instar des Romains du Bas-Empire, n'hésitaient jamais à se prononcer sur la nature et la réalité des vérités religieuses les plus délicates et les plus hautes. Mais qui ne rirait de leurs prétentions ? Hélas ! oui, Messieurs, pour comprendre le christianisme, il faut avoir le cœur pur, ou, tout au moins, faire un effort appréciable pour se rapprocher de la pureté.

Pourquoi M. Desplaces exige-t-il que les croyants se cachent la tête entre leurs mains, afin de ne pas voir le scandale ? Depuis l'affaire Judas Iscariote jusqu'aux

apostasies récentes des Combes et autres Charbonnels, les scandales se sont succédé dans l'histoire de l'Eglise, à des intervalles très rapprochés. Les catholiques écartent de leur chemin cette pierre d'achoppement, ils s'obstinent dans le bon combat, ils conservent la foi.

Il est enfin permis de se demander ce que vaut très exactement l'armure dont M. Desplaces vante l'emploi, en cas de retour offensif du doute. Certes, l'enthousiasme, ou, du moins, un certain enthousiasme est inséparable de l'héroïsme et de la sainteté. Mais aux âmes de notre temps des directeurs avisés recommanderaient, provisoirement, des pratiques plus modestes, par exemple, les exercices propres à développer en elles l'humilité, et surtout l'étude de la théologie.

Médecin presque officiel des âmes contemporaines, M. Desplaces ne semble pas se douter, en effet, que le grand mal dont elles souffrent, c'est tout simplement... l'ignorance des choses religieuses. Avec raison, il déclare que, de nos jours, on a abusé des dithyrambes en l'honneur de la science, et des gémissements sur la banqueroute de cette même science. Mais, grâce à Dieu, les publicistes modernes ne parlèrent point trop souvent du catéchisme et de la théologie. On peut louer, sans crainte de s'exposer à des redites ou à d'inconscients plagiats, la science par excellence, qui est la science religieuse. Un certain nombre de demi-chrétiens se détachent du catholicisme, pour plusieurs raisons, mais principalement parce qu'ils ne le connaissent pas. Si un nouveau Lamennais, un Lamennais première

manière, surgissait parmi nous, il composerait un traité, non pas sur l'indifférence, mais sur l'ignorance en matière de religion.

Le deuxième groupe sur lequel M. Desplaces appelle notre attention et aussi notre indulgence, se compose uniquement de sectaires. « Christ saignant, Frères ignorantins, Filles de Saint-Vincent-de-Paul... non, personne n'a méconnu en son cœur votre grande compassion pour les déshérités et les souffrants. Ceux-là surtout qui vous traquaient, en étaient des déshérités et des souffrants, des déshérités de la foi, des souffrants de l'âme. Tout ce que vous accomplissiez d'admirable irritait leur cuisante blessure, et c'est pour cela qu'ils vous ont déclaré la guerre, dans leurs votes, dans leurs écrits et dans leurs actes. Plus qu'à tous autres, soyons-leur compatissants. »

L'exhortation au pardon des injures est superflue. Mais à la lumière de certains événements récents, M. Desplaces doit se rendre compte, sans doute, combien peu ses appréciations optimistes de 1894 étaient motivées. On connaît aujourd'hui, dans ses origines profondes, la haine des sectaires ; elle n'est faite que de bassesse, d'inintelligence et de laideur morale.

M. Desplaces signale un troisième groupe de désabusés, au nombre desquels il se range peut-être lui-même. « Il ne faut pas oublier une pitié, dit-il, aux âmes qui ont essayé la lutte et ont échoué malgré leur volonté soutenue. Combien s'en sont allées de ce monde, cachant avec fierté leur échec, emportant avec elles le triste secret ! »

Si M. Desplaces fait allusion à ses propres expériences, on n'a rien à lui objecter. Mais il n'est pas démontré que les vaincus dont il pleure la défaite soient à ce point nombreux, et tout nous porte à croire, au contraire, que la souffrance, la maladie et la perspective de la mort prochaine, ont raison le plus souvent des doutes superficiels. Puis, qu'est-ce bien, au juste, que cette bonne volonté soutenue, dont parle M. Desplaces ?

Des hommes, l'auteur de *Maladies d'âme* passe à la religion elle-même. Il la loue avec émotion, avec éloquence, sur le mode lyrique, mais pour la déclarer finalement impuissante et décevante.

« Merveilles de la religion ! N'est-ce pas vous qui vous êtes attachées à noircir le monde, à nous en grossir les imperfections, à nous le montrer comme une vallée de larmes, comme une terre d'exil, livrée à la vénalité, à l'injustice triomphante et au mensonge ? Vous nous l'aviez présentée comme une halte très éphémère, pour rendre vos consolations plus tentantes à notre libre arbitre, et, par ce même moyen, nous améliorer, dès ici-bas. Pourquoi faut-il qu'une fureur sacrilège ait renversé la figure du Justicier infaillible qui attendait chacun à son heure, au bout de son voyage ? Pourquoi faut-il qu'elle ait détruit tout ce que vous nous avez donné de radieux, pour ne conserver que l'immense tristesse par vous répandue ?... »

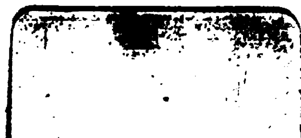
On n'est pas plus romantique. Mais M. Desplaces n'en retrace pas moins un tableau fort exact de l'impressionnisme religieux qui sévissait, il y a quelques années, dans les milieux soi-disant intellectuels. Ecrivains et confé-

renciers exhalaient en strophes solennelles leur élégante nostalgie. Pourquoi dompter ses passions et lutter contre l'impiété, pourquoi se refuser les joies de l'alexandrinisme, puisque aucune silhouette divine de justificier ne se dessine dans la pénombre de l'au-delà ? Ainsi parlaient les oisifs qui s'occupaient de littérature il y a une dizaine d'années, et ils pensaient qu'il leur suffisait de s'abandonner et de gémir. Le temps, mais surtout les épreuves de l'Eglise et de la patrie, ont débarrassé les catholiques de ce néo-romantisme qui était aussi, je suppose, une forme de renanisme.

Il importerait de bien remarquer aujourd'hui combien il fut pauvre, ridicule, dangereux et, à certains points de vue, immoral. M. Desplaces l'appelle une maladie d'âme, et il dit vrai. Je regrette seulement qu'il l'ait embellie et en quelque sorte idéalisée ; par l'élégance imprécise qui lui est chère, il risque fort d'encourir la condamnation littéraire de Pascal : il masque la nature, il la déguise. Aux jeunes gens enivrés de mauvaise rhétorique qui nient l'existence d'un Dieu-Juge, il faut tenir un langage plus viril. Surtout il ne faut pas les laisser dans cette illusion énorme que leurs négations ont quelque chose de scientifique. La vérité vraie est que, ne sachant rien, ils ne veulent rien apprendre, et qu'ils se condamnent par là même au snobisme stérile et malfaisant.

Ce n'est pas qu'ils vivent dans une paresse absolue ; ils se donnent l'illusion, au contraire, d'une activité intellectuelle dévorante.

« Le petit pioupiou à pantalon rouge se demande



dans la cour du quartier, en *portant arme*, si l'exercice qu'on lui fait faire n'est pas une pantomime ridicule, si la patrie n'est pas une rengaine inutile, si les peuples ne pourraient pas se confondre en un seul Etat, pour vivre éternellement en paix.

« Le juge à l'audience, sur son siège, sous son rabat et sa toge, entend en lui une voix qui lui parle : « La loi que tu appliques est-elle bonne ? En es-tu bien sûr ? »

Qu'un pareil état d'esprit soit anarchique, c'est-à-dire incompatible avec la vie normale d'une société, M. Desplaces se hâte d'en convenir. Mais n'avait-il pas autre chose à dire ? D'une part, le monstrueux raisonnement du petit pioupiou représente l'application légitime ou rigoureusement logique du libre examen aux choses de la vie militaire. D'autre part, il convient de ne pas oublier que par le double fait du suffrage universel et du service obligatoire, ledit pioupiou dispose d'une puissance politique presque absolue.

Quels sont les auteurs de cet état pathologique ? M. Desplaces, et non sans raison, accuse la plupart des écrivains français qui, depuis Rousseau, obtinrent les faveurs du public lettré.

Il nomme Gœthe, Sénancour, Chateaubriand, Vigny, Musset, Lamartine, Hugo, Michelet, Renan et bien d'autres. Chateaubriand, victime illustre de l'étude égotiste, ce mal du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, Chateaubriand obtient ici des honneurs particuliers ; c'est le chef de chœur de ceux qui « bâillent leur ennui ».

« Il se trouve que l'impression de vide éprouvée par

Chateaubriand devant sa foi disparue, tout un peuple l'avait éprouvée aussi. On se précipite dans les églises à peine rouvertes. Les cierges s'y rallument, et dans la France entière, depuis le plus perdu des villages des Alpes jusqu'à la plus révolutionnaire des grandes villes du centre, c'est un *Hosanna* joyeux de religiosités reconquises et de foi retrouvée. »

Les quelques substantifs que M. Desplaces a groupés autour du nom de Chateaubriand ne répondent que trop bien à la réalité historique ; dans le romantisme il est facile de distinguer à la fois l'ennui solennel, l'horreur de l'impiété, la religiosité maladive et la foi sincère. Ce dernier élément eût triomphé des autres, si le catholicisme français avait pu se développer en toute liberté, conformément à ses traditions. Mais il s'est trouvé, pendant tout le siècle, en présence de ses vainqueurs de la veille demeurés puissants et qui n'ont pas désarmé ; il n'a pas pu toujours refouler les ténèbres et faire triompher la lumière dans les intelligences françaises.

De là, ce mélange d'idées vraies et d'idées fausses, de catholicisme et de protestantisme, de sensualité et de mysticisme, que la jeunesse française a décoré du nom pompeux de vie intellectuelle. Le romantisme d'abord a créé, puis favorisé cette immense et désastreuse confusion.

Telles sont, je crois, les conclusions qui se dégagent de l'étude de M. Desplaces, conclusions que le désarroi de l'heure présente rend plus douloureuses encore. Si l'âme française n'était pas malade, le rationalisme pro-

testant ou révolutionnaire et la franc-maçonnerie, ne triompheraient pas aussi insolemment. On pourrait, toutefois, mettre un peu plus de clarté dans le diagnostic formulé par M. Desplaces. Les théoriciens du romantisme exposèrent jadis leur doctrine de magistrale façon ; en les relisant avec un tant soit peu d'attention, on constate que nos contemporains se contentent de les rééditer ou de les affaiblir.

Ce que M. Desplaces appelle maladie d'âme portait, en 1820, un nom gracieux, et mystérieux, et caressant : les ancêtres de nos jeunes intellectuels disaient : poésie d'âme. « Tous les sentiments exténués par les sécheresses du classicisme vieilli, les tendres et les violents, affections calmes et fièvres de haine ou d'amour, toutes les grandes pensées qui font la trame de notre vie, la mort, l'éternité, le destin, se réveillent. Et les sentiments enflamment les idées ; et les idées amplifient les sentiments, et les prolongent vers l'infini ; l'amour éphémère au XVIIIe siècle, comme le simple plaisir, aspire à l'éternel. Le poète romantique ne connaît point de borne à l'exaltation de la pensée. Il faut qu'il étende son être vers la nature et le divin... Avec ces aspirations, c'en est fait de la sérénité et de l'équilibre en poésie. Sentir partout la limite en soi... autour de soi... au-dessus de soi, c'est plus qu'il n'en faut pour mettre dans l'âme les chagrins qui, non combattus, la livrent à cette affection sombre et voluptueuse, la mélancolie. »

Les choses n'ont donc que faiblement changé depuis un siècle ; la poésie d'âme est devenue maladie d'âme.

Ainsi, les yeux brillants et les joues trop colorées des jeunes poitrinaires donnent à leur physionomie une beauté et un charme tout particuliers, qui ne tardent pas à disparaître. Non seulement on ne se sent plus attiré vers eux, mais pour vivre dans leur familiarité, il faut surmonter une certaine répugnance ; il en va de même de cette mélancolie romantique dont les grâces factices, depuis longtemps fanées, ont fait place à une repoussante laideur. Parler ici de maladie morale ne suffit plus. L'âme contemporaine qui ne sait pas se rattacher au catholicisme, se meurt d'égoïsme, de paresse intellectuelle et de sensualité.

Après avoir établi son diagnostic en neuf pages, M. Desplaces indique en huit lignes les moyens de guérison qui lui paraissent efficaces.

Premier moyen, l'espoir qu'il a l'air de confondre avec la foi. Est-ce une raison, remarque-t-il, parce que l'homme ne croit plus en Dieu, pour que Dieu n'existe pas ? Cette preuve par insinuation témoigne des bons sentiments de l'auteur, mais on la voudrait plus développée.

Les auteurs sacrés affirmaient sur un autre ton l'existence de Dieu ; ils s'écriaient : l'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu. Il importe peu que les arguments traditionnels qui prouvent l'existence de Dieu soient mis en doute par certains philosophes. « La révélation primitive, dit Standemmayer, non seulement reconnaît tous les arguments tels que les donne et les suppose la philosophie, mais encore elle invite la raison humaine à les exposer et à les complé-

ter, et elle attribue l'insuccès possible, non à la raison en elle-même, mais à l'impuissance de la raison particulière, de tel ou tel individu ». Avis aux modernes philosophes de salon qui émettent dédaigneusement des doutes sur l'existence de Dieu. Ont-ils pris connaissance de la preuve de saint Anselme ailleurs que dans un manuel du baccalauréat ? Ont-ils approfondi les théories métaphysiques d'Aristote, de Platon, de saint Augustin et de saint Thomas ? Non, sans doute ; c'est pourquoi on les prie humblement d'attribuer leur insuccès en théodicée et leurs doutes, non pas aux difficultés intrinsèques des choses, mais à l'insuffisance de leurs informations personnelles.

Deuxième moyen. « Pourquoi le signe écrit au cœur du grain dont germe la plante, comme dans les profondeurs de l'infini, ne serait-il pas, après tout, ce simple mot : bonté ?

« Oh ! oui, oui, ce que nous avons de mieux à faire, c'est encore d'espérer, espérer, espérer toujours ! Car espérer c'est déjà guérir. »

Oronte, au contraire, pensait qu'on désespère, alors qu'on espère toujours, et, pour cette fois je serais tenté de partager son sentiment.

M. Desplaces nous offre là d'assez anodines pharmacopées. Il n'aura pas de peine à comprendre, en effet, que ses arguments néo-chrétiens en faveur de l'existence de Dieu ne provoqueront pas, parmi les croyants, un enthousiasme excessif. Quant à la bonté que glorifièrent, en un langage magnifique, tous les grands théologiens et notamment Bossuet et saint Thomas, on

ne saurait exagérer son importance morale et son efficacité. « Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur et devait être, en même temps, le premier attrait que nous aurions en nous-même, pour gagner les autres hommes. »

Malheureusement, il en est de ce beau mot comme de tant d'expressions hautes et saintes, que la médiocrité moderne a ravalées jusqu'aux emplois les plus grossiers. Combien d'élégants et d'élégantes passent leurs soirées à énumérer les objets divers — oh ! très divers de leur adoration ! Ils adorent le cheval, ou la pêche, ou le tennis, ou la bicyclette, ou tel parfum dont le nom s'étale, en lettres énormes, à la quatrième page des journaux. Pareillement, dans les relations de la vie quotidienne, le mot bonté devient souvent synonyme de faiblesse, surtout lorsqu'il s'agit de religion. Aux yeux des gens du monde, par exemple, et à plus forte raison aux yeux de nos adversaires, le bon abbé s'appelle l'abbé Constantin. Il jouit d'une peu enviable popularité, parce qu'il se révèle obséquieux en présence des maîtres du jour, indulgent aux préjugés et aux vices de son temps, indifférent aux grandes luttes de la pensée, incapable de protester au nom de la morale et de la justice. De cette bonté-là M. Desplaces ne s'étonnera pas sans doute que nous ne voulions à aucun prix.

L'appel à de nobles sentiments qui termine son livre

n'a jamais été entendu, et il est un peu oublié déjà, pour cette raison décisive qu'il se prête à toutes sortes d'interprétations contradictoires.

M. Desplaces me permettra-t-il d'indiquer, à mon tour, un moyen, un simple moyen, de guérir les maladies d'âme sur lesquelles il disserte si consciencieusement ?

L'âme française qui a été formée ou plutôt créée par l'Eglise, l'âme française ne connaît les joies de la santé qu'autant qu'elle vit une vie catholique. Faut-il citer des exemples ? Saint Louis, Jeanne d'Arc, saint Vincent de Paul, Corneille, Bossuet et Veuillot ont l'âme saine. Rousseau n'est pas seulement un malade, il est la maladie même, et ses héritiers se glorifient volontiers de ce qu'il y a d'anormal dans leur vie philosophique. Chateaubriand et Lamartine ont expliqué eux-mêmes la nature de leurs maladies ; George Sand, Quinet et Michelet appartiennent à la catégorie des purs névrosés.

Toute la psychothérapie se résume donc dans cette formule : il faut que l'âme française redevienne catholique et — entendons-nous bien — intensivement catholique. — Cette conclusion, qui intéresse tous les Français, s'adresse cependant, de très particulière façon, à un groupe dont parle M. Henri Desplaces, pages 38-39 et pages 8-9. « Parmi les hommes qui vivaient en ce temps, il en était dont les années avaient coulé tranquilles. Confiée aux prêtres, leur intelligence en avait accepté les enseignements sans réticences. Pas plus que les autres, ils n'échappèrent à la crise... Nous

avons tous laissé derrière nous, dans nos vies, des heures de santé morale, heures trop rares... Peut-être une très chère main s'était-elle attardée un instant dans la nôtre. Peut-être, agenouillés au bord de la table sainte, attendions-nous l'hostie réconfortante du prêtre. Toujours est-il que si nous les interrogeons, ces heures radieuses, bien sûr nous y trouverons de l'amour, de la foi, de la vérité entrevue. »

Oui, ce sont les élèves de nos collèges catholiques qui gémissent avec cette éloquence romantique sur la perte de leur foi. La persécution présente leur fera sans doute comprendre qu'il serait temps de renoncer à ces exercices. Assez de romantisme, de vague à l'âme, de demi-renanisme, voire de demi-catholicisme. Jeunes ou vieux bourgeois qui jouez les penseurs et les esthètes, on n'en veut pas seulement à la religion, qui est encore la vôtre, malgré tout, on en veut à votre patrie, à votre race, et même, ô rêveurs idéalistes, à votre bourse.

. . . .

De même que, dans les cas d'une exceptionnelle gravité, les médecins s'adjoignent un certain nombre de confrères, de même les éditeurs de M. Desplaces ont groupé autour de lui un certain nombre de notabilités psychothérapeutiques. Il s'en faut que tous ces augures aient prononcé des paroles immortelles.

Le spirituel Jules Simon ne trouva que des formules poncives et prudhommesques. « Ce n'est pas un âge d'ignorance que le nôtre, dit-il, au contraire... Ce flambeau qui éclaire devient la torche qui dessèche. » Passons.

M. Emile Ollivier vaticina comme un homme d'Etat qui compterait à son actif de grandes victoires diplomatiques. « Non, s'écria-t-il, l'âme française n'est pas malade ; elle est toujours saine, lumineuse et charmante. Le malade, c'est l'Etat français, cet Etat qui par ses lois, ses paroles, ses exemples surtout, ses tolérances, ne sait enseigner que la corruption, la platitude, la lascivité, la convoitise. »

Beau raisonnement, en vérité ! Les Français ont l'esprit juste, le cœur pur, la volonté ferme, et ils s'accommodent d'un Etat incapable, corrupteur et tyrannique. Pour trouver dans la littérature un aussi violent paradoxe, on est obligé de remonter jusqu'à Jean-Jacques, l'esprit le plus faux peut-être qui ait jamais existé.

Mais aussi, pourquoi faire sortir M. Emile Ollivier de la retraite dans laquelle il devrait se confiner? Personne n'a le droit, assurément, d'accabler un vaincu. Il serait désirable cependant, et pour toutes sortes de raisons, que M. Ollivier se résignât au silence. Or, on l'appelle dans toutes les conférences, on applaudit à l'Académie ses discours parfois inquiétants et bizarres, on accueille sa prose dans les revues avec respect ou reconnaissance... et les éditeurs de M. Desplaces insèrent, dans un livre très répandu, sa funambulesque consultation. Vous cherchez des symptômes de maladie morale? En voilà un, certes, et trop visible, et d'une gravité qu'aucun médecin, j'imagine, n'osera nier.

Du diagnostic formulé par M. Melchior de Vogüé, je voudrais ne retenir que la conclusion : « Il y a enfin, dit-il à M. Desplaces, le plaisir de décrire ces maladies

élégantes ; et je suis sûr qu'après l'avoir goûté, vous ne gémissez pas trop sur un mal qui vous a fourni le sujet d'un beau livre. » M. de Vogüé paraphrase agréablement le vieux proverbe latin : *Medice, cura teipsum.* Il est évident, en effet, que la plupart des médecins sont plus gravement atteints par les maladies d'âme que la foule anonyme de leurs clients. Ils constatent le fait en souriant, sans se douter peut-être qu'ils mettent en vue tout ce qu'il y a d'odieux et de malfaisant dans l'orgueil des gens de lettres. Voyons, Messieurs, un peu de courage, et puisque vous avez entrepris votre confession publique, n'allez pas vous tromper vous-mêmes sur le vrai caractère de votre état psychologique. Vous jouissez de votre mal plus que vous n'en souffrez, et vous êtes, en outre, incapables de vous prouver à vous-mêmes que vos consultations philosophiques sont, je ne dis pas bienfaisantes, mais seulement anodines. Dans votre pensée profonde — allons, avouez-le, — elles sont plutôt dangereuses.

Jugez donc votre propre cas à la lumière du bon sens, de la vieille morale, la seule bonne, la seule qui compte, et enfin du patriotisme. Car vous aimez la France, encore que vous cultiviez méthodiquement tous les microbes des maladies qui la dévorent. Pesez bien votre responsabilité, et ayez le courage de vous dire à vous-même, que tout le reste est verbiage et péché de plumitif.

Les ecclésiastiques obtiennent l'honneur très rare de siéger parmi les médecins consultants qui se livrent à des expériences scientifiques, dit-on, sur l'âme fran-

çaise. Le Père Didon prononce quelques mots d'allure très oratoire, mais, il me semble, plutôt médiocres, au point de vue philosophique. Quant à Mgr d'Hulst, il était, je suppose, un ami personnel de M. Henri Desplaces...

M. Sully-Prudhomme aborda la question en philosophe : « Nous sommes en droit, dit-il, de demander d'abord à l'auteur en quoi consistent, à ses yeux, l'exercice normal, la santé des deux fonctions psychiques qu'il a étudiées ; il serait par là même mis en demeure de définir le bien et le mal, le beau et le laid, que ces fonctions ont pour fin de discerner, la vraie beauté du langage, les vraies lois de la versification, le vrai type de la forme humaine, etc. »

Les difficultés que soulève M. Sully-Prudhomme lui paraissent insolubles, et il est bien vrai qu'elles fourniraient matière à d'interminables discussions philosophiques. Mais il en est de ces subtilités d'école comme des théories ultra-scientifiques et déconcertantes que professent quelques maîtres de la clinique ou de la physiologie. Ceux-ci pourraient, nous dit-on, prouver que nous sommes tous, à un certain degré, atteints de quelque maladie. Soit ; mais entre l'état d'un phtisique moribond et l'état d'un jeune homme qui mange, boit, dort normalement et dépense sans trop de fatigue une somme considérable de forces, les moins compétents perçoivent cependant quelques différences. De même dans le monde intellectuel et dans le monde moral on connaît des âmes certainement saines et des âmes certainement malades. Par exemple, Sophocle,

Bossuet et Corneille, représentent le bel équilibre des facultés intellectuelles et morales, au lieu que Pétrone, Musset, Benjamin Constant, Baudelaire, appartiennent à la catégorie des pervertis ou des neurasthéniques. Si donc les hommes de notre génération ressemblent à Jouffroy, à René, — je ne dis pas à Chateaubriand — et à Baudelaire, c'est qu'ils sont indubitablement malades, M. Sully-Prudhomme lui-même ne le nierait pas.

Il se rapproche, du reste, de la vérité dans ses conclusions qui sont moins scolastiques, mais plus humaines et plus sensées que son étude elle-même. « Ces périodes d'histoire nous paraissent aujourd'hui, vues à distance et dans leur ensemble, s'être suivies en dérivant les unes des autres comme les phases d'un développement organique. Chacune d'elles a été une crise, mais accidentelle... Est-ce à dire que l'âme française ne doive jamais être atteinte dans sa vitalité, par les épreuves que lui font subir les novateurs de toute sorte? Je n'oserais l'affirmer; je me borne à constater qu'elle en a traversé, sans altération essentielle et foncière, d'aussi graves au moins, dans le passé qu'aujourd'hui. »

Oui, notre malheureux pays traversa maintes fois des crises redoutables, de mélancolie ou de désespoir, notamment à la veille de l'an mille, aux quatorzième, quinzième et seizième siècles. Mais, entre toutes ces épreuves et la crise religieuse qui sévit en ce moment, existe une différence essentielle. Alors même qu'ils se croyaient sur le point de succomber dans les plus épouvantables catastrophes, nos ancêtres ne mettaient

jamais en doute l'existence d'une vie et de sanctions ultra-terrestres. De nos jours, au contraire, la foi, j'entends la foi positive, est morte dans un grand nombre d'âmes; pour elles, la vie n'est qu'une lutte implacable ou une course en quelque sorte frénétique aux jouissances grossières. Rien n'égale leur désespoir lorsque se produisent des déceptions ou des défaites. Les hésitations de M. Sully-Prudhomme ne sont donc pas recevables en l'espèce. Si rien ne s'oppose au déchaînement d'impiété qui effraie même les sceptiques, la morale, le patriotisme et l'intérêt social bien compris, nous font un devoir de dire bien haut que c'en est fait de l'âme française.

Contre M. Sully-Prudhomme, Alexandre Dumas fils prit la défense de M. Desplaces : « Je ne connais pas M. Desplaces, mais j'aime à me le représenter sous les traits d'un Chateaubriand jeune, ardent et tourmenté. Pourquoi donc lui chercher querelle à coups de définitions et de dictionnaires ? La vérité, chez lui, s'élance du génie, et il a été si au fond de l'âme de notre époque qu'il a réalisé le tour de force d'être de l'avis de tout le monde... » Que M. Desplaces me permette de le lui faire observer, les objections motivées, partiellement justes et assez profondes de M. Sully-Prudhomme, ont infiniment plus de prix que les éloges enfantins d'Alexandre Dumas fils. Le père de *Francillon* abuse des grands mots : Chateaubriand, génie, art de mettre tout le monde d'accord. Outre que la vérité n'a pas cet air impétueux, les expressions choisies par Alexandre Dumas fils sont aussi malheureuses que possible. Il y

a un siècle environ, Chateaubriand, malgré son âge, incarnait une génération désenchantée, égoïste, paresseuse au fond; il était vieillot à vingt-cinq ans. Or, l'état d'âme que Chateaubriand rendit populaire ne s'est pas, en somme, modifié. Il a pris seulement de nouveaux aspects qui témoignent avec éloquence de sa décrépitude.

Enfin il est imprudent, quand on croit se trouver en présence d'un chef-d'œuvre, d'insister à ce point sur le concert unanime d'éloges que fit naître son apparition. En général, les écrits qui doivent durer éternellement provoquent tout d'abord autant ou plus de colère que d'enthousiasme. Décidément, Alexandre Dumas fils était un bien pauvre critique.

Les éditeurs de *Maladies d'âme* ont trouvé cependant un moyen de rendre moins choquante la médiocrité de sa pensée, en lui donnant pour voisin M. Emile Zola. Jamais M. Homais-Prudhomme ne s'est montré aussi solennellement vulgaire que le père des *Rougon-Macquart*. Ecoutez le docteur Zola-Pascal : « On traverse toujours une crise morale, si par crise on entend la constante évolution humaine. Et quant à discourir des maladies de l'âme, il faudrait d'abord s'entendre sur l'âme, ce qui n'est pas commode. J'estime simplement que notre siècle a été le plus grand des siècles dans son effort vers la science, vers la vérité et la justice. »

Il appelle cela : estimer simplement. Mais quelles phrases serions-nous donc condamnés à lire, s'il eût jugé à propos de vaticiner en cérémonie?

Pour faire oublier sans doute le patois philosophique

de Zola, les éditeurs de M. Desplaces introduisent dans son cabinet psychothérapique deux doctoresses et un docteur facétieux. La première doctoresse, Mme Gyp, parle de krak ; la deuxième doctoresse, Mme Adam, annonce et désigne par des périphrases solennelles ce qu'on appelle vulgairement le mal de mer ; après quoi le marquis de Castellane, comme au bon vieux temps, récite un sonnet de sa façon :

Renoncez à votre boutade
Fier et jeune auteur indigné.
L'homme est un éternel malade
Par Dieu sans cesse égratigné.

Oh ! marquis, cette égratignure !...

Et voici M. Stéphane Mallarmé qui profère des paroles mystérieuses sinon profondes : « Aux générations sans fin s'ouvre une blessure ; une autre se referme.

« Notre honneur, j'en conviens, est de combler à découvert des côtés à la fois, social et idéal, et peut-être cela du fait seul qu'on les divise. »

Peut-être ne comprenez-vous pas très bien cette explication apocalyptique ! N'importe, la formule vaut d'être retenue. Combler à découvert en divisant, telle est la manière de guérir radicalement les maladies psychologiques.

M. Jules Bois, lui, apporte des appréciations moins fantaisistes et des remèdes plus efficaces. « Le mal est plus profond, et, vraiment, le mot de *Maladie d'âme* est juste. A qui s'en prendre ? A Renan, à Taine, — et,

avant eux, à ces admirables et corrosifs encyclopédistes qui sapèrent l'antique foi, à nous surtout qui ne savons plus garder et faire fructifier nos énergies... Pour moi, je crois qu'en dehors de la crise religieuse, qui est pour une grande part dans la crise moderne, c'est une douloureuse et fausse notion de la femme et de son rôle social qui a ainsi attristé notre intelligence, et c'est l'oubli total d'une école de volonté, d'un art de vouloir, qui a dénoué les caractères et fait de la vie contemporaine une chose neutre et flottante. »

Ils ne sont point dépourvus de sagesse, les conseils que donne M. Jules Bois, mais combien ils paraissent superficiels, si on les rapproche de certaines pages de Bossuet ou de saint Augustin ! Les hommes de notre temps sont si intimement convaincus de leur universelle supériorité, qu'il serait peut-être imprudent de mettre en doute leur compétence spéciale en matière de psychologie. Et, cependant, il est bien vrai qu'ils se laissent piper par les grands mots qu'ils ont eux-mêmes inventés : « poésie d'âme, maladie d'âme, état d'âme, psychothérapie, etc. ». Sous forme de questions et de réponses, Bossuet avait expliqué lumineusement aux petits enfants de son diocèse l'essentielle maladie d'âme qui inspire si mal tant de grands écrivains de nos jours. On lit, dans le second catéchisme de Meaux :

« — Quels effets du péché ressentons-nous dans nos âmes ?

« — *Réponse.* Deux malheureux effets : l'ignorance et la convoitise ou concupiscence.

« — En quoi consiste cette ignorance ?

« — *Réponse.* Principalement en ce que nous avons perdu la connaissance de Dieu et de nous-mêmes.

« — Comment sommes-nous enclins au mal ?

« — *Réponse.* En ce que nous sommes portés aux plaisirs sensibles et à nous aimer nous-mêmes plus que Dieu. »

Mais Bossuet, comme bien on pense, n'a pas seulement écrit pour les petits enfants, il a composé plusieurs traités admirables sur les maladies de l'âme, dont le plus célèbre est le *Traité de la Concupiscence*, et on peut admettre qu'à certains point de vue il n'a égalé ni saint Augustin ni saint Thomas.

On m'objectera qu'en recommandant la lecture de ces trois grands maîtres, je sors peut-être du sujet auquel M. Desplaces a consacré son volume. Il n'a voulu parler que des phénomènes psychologiques propres au XIXe siècle, et je ne l'oublie pas. Mais quiconque veut étudier profondément une maladie d'âme, se trouve aussitôt en présence du péché originel. La mince couche d'observations ou de formules qu'il faut traverser pour arriver jusqu'au substratum théologique n'a qu'une importance très relative. La modernité dans les maladies d'âme analysées par M. Desplaces, peut se réduire à trois éléments. La France du XIXe siècle est un vieux peuple, hélas ! et saturé de littérature. La France, jadis catholique, a partiellement abjuré sa religion, ce qui donne à ses maladies morales un caractère aigu. *Optimi corruptio pessima.* Enfin, trompée par le pseudo-mysticisme de la phraséologie romantique, la France croit, ou du moins a cru intéressant un état morbide

qui est surtout répugnant. On lui dit : neurasthénie, anémie, langueur, spleen, mélancolie, poétique désespérance. Ce sont là caressants euphémismes qui bercent la malade, la trompent et la détournent du remords néces saire et des viriles résolutions. Si les médecins consultants l'aimaient comme on aime une mère, ils lui diraient, ou, plutôt, ils diraient à ceux de ses enfants qui sont atteints par la terrible épidémie : « Le mal dont vous souffrez est fait d'orgueil, d'envie démocratique, de sensualité, d'égoïsme, de paresse et d'ignorance religieuse. »

Et après un aussi explicite diagnostic, il serait superflu peut-être de causer longtemps thérapeutique.

CONCLUSION

Ce que sera le xxe siècle, personne ne le sait ; mais on a bien le droit de souhaiter qu'il soit chrétien, catholique, classique, et d'indiquer ensuite quelques moyens de le rendre tel.

Il sera sage tout d'abord de se prémunir contre les rêves de gloire littéraire trop ambitieux. L'amour de la symétrie, la peur instinctive de la décadence et d'autres sentiments peut-être, risquent fort de faire naître dans les milieux littéraires des espérances tout à fait déraisonnables. On se persuade volontiers, sans bien essayer de comprendre pour quels motifs, on se persuade, dis-je, que chaque siècle doit compter un certain nombre de très grands hommes de valeur égale et qui se font, en quelque sorte, pendant les uns aux autres. Ainsi, dans la pensée d'un grand nombre de nos contemporains, Victor Hugo égale Rousseau qui égale Corneille, tandis que Lamartine égale Voltaire qui égale Racine. Les mêmes amateurs de comparaisons approximatives opposent Lacordaire non pas à Bossuet, — ce Bossuet est gênant parce qu'il dérange la symétrie, — mais à Bourdaloue ou à Massillon, et, en face de la statue de Pascal, ils dressent celle de Renan.

De tels amusements sont dangereux, et ils contribuent à répandre cette idée fausse que le xxe siècle doit néces-

sairement produire son contingent de très grands écrivains. Il y a quelques années à peine, un critique ne craignait pas de révéler tout à coup, au monde, l'existence de cent quarante et un jeunes grands hommes.

Trente siècles d'histoire sont connus, durant lesquels sept grandes nations occupèrent tour à tour le premier rang : la Grèce, Rome, l'Italie moderne, l'Espagne, la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Cela fait 210 siècles environ. Combien en connaissez-vous qui méritent le nom de grands siècles ? Non seulement ces grands siècles sont rares, mais ils n'ont eu que de rapides lendemains. Bientôt après Horace et Virgile, les Latins durent se contenter de Quintilien et de Sénèque, en attendant les Silius Italicus, les Claudien et les Ausone. Depuis Dante et le Tasse, les Italiens n'ont pas pu mettre en avant un seul candidat sérieux à la gloire universelle. Chez les Espagnols, Lope de Vega et Calderon n'ont pas eu de successeurs. Dans l'Allemagne contemporaine, si justement fière de sa force, quels écrivains connaissez-vous qu'on puisse opposer à Gœthe et à Schiller? Les Anglais exaltent Byron, Shelley et Tennyson, comme nous glorifions Hugo, Lamartine et Musset : rien ne prouve qu'ils ne seront pas obligés de déchanter. Les grands écrivains, prosateurs ou poètes dignes de devenir classiques au sens défini par Sainte-Beuve, sont extrêmement rares dans l'histoire des peuples, et il faut peut-être s'en féliciter. Quel est le spécialiste qui peut se flatter d'avoir étudié sérieusement les œuvres principales des tout premiers grands

maîtres ? S'ils étaient plus nombreux, ils seraient inutiles et encombrants.

Ceux donc qui souhaitent, qui espèrent la très prochaine apparition de cent quarante et un ou seulement de vingt ou trente grands hommes, renouvellent peut-être l'imprudence du roi Midas. Puis, ils n'ont pas songé qu'une nation, si vigoureuse soit-elle, ne peut pas se payer deux fois le luxe d'un Jean-Jacques Rousseau et d'un Voltaire. Par eux-mêmes ou par leurs élèves, ils ont assez nié, ils ont accumulé assez de ruines ; il est temps de reconstruire.

La France n'a pas besoin, je crois, d'écrivains brillants, ayant pour mission d'étonner ou d'amuser ou d'éblouir le monde. Il lui faut plutôt un groupe de travailleurs modestes, bien décidés à tout instaurer dans le Christ. On ne remarque pas assez, en effet, que toute l'œuvre intellectuelle du XIX[e] siècle anticatholique a eu pour résultat quelque chose qui ressemble fort au néant. En prônant les bienfaits de l'individualisme et du divorce, les écrivains de ce siècle ont ruiné la base de la famille. Ils ont si éloquemment expliqué les bienfaits du socialisme, qu'on en a presque oublié certain précepte du Décalogue : Tu ne voleras point. Les théories d'un Taine sur l'atavisme et l'influence du milieu ont réduit à rien la notion de liberté ! Quant au principe d'autorité, le libre examen vulgarisé par la religion protestante l'a tellement mutilé et discrédité que personne ne songe plus à prendre sa défense. Les gouvernements tremblent devant les foules, les pères obéissent à leurs enfants, les généraux consultent les journalistes, les professeurs

demandent grâce à leurs élèves, et le monde moderne ressemble à cette salle de l'Exposition universelle de 1900 où les visiteurs se voyaient eux-mêmes et voyaient toutes choses à l'envers. Existe-t-il un principe, un seul, sur lequel les penseurs ou aspirants penseurs se mettent d'accord ? Jadis on croyait généralement en Dieu. Chacun se représentait Dieu comme il pouvait ; mais quand on prononçait ce nom adorable, tous les humains s'inclinaient. La plupart des intellectuels de nos jours se vantent d'avoir fait à Dieu un riche écrin de synonymes.

Dans l'ordre des choses morales, donc, que de restaurations sollicitent l'activité de ceux qui aiment la France ! la notion de famille, la notion de devoir, la notion d'autorité, le bon sens, surtout le bon sens, l'indépendance intellectuelle à l'égard des nations voisines, l'amour de la tradition française et scolastique !

En ce commencement du XX[e] siècle, ce qu'il faut le plus vivement souhaiter aux catholiques, c'est la virilité intellectuelle. Le très regretté M. Ollé-Laprune exprimait cette pensée, peu de temps avant sa mort ; elle n'a rien perdu de son actualité. J'oserai dire que notre idéal devrait être de ne suivre aucun « mouvement » créé par les autres. Quiconque se pique de toujours monter dans le train se met sous la dépendance de ceux qui posèrent les rails et construisirent la locomotive. Sans être la majorité en France, les catholiques sont cependant assez nombreux, et ils devraient être assez forts pour ne prendre conseil que d'eux-mêmes.

Pendant que les nôtres travailleront, le XX[e] siècle des

gens du monde, fils du XIXe, petit-fils du XVIIIe, mais aussi, grâce à Dieu, arrière-petit-fils du XVIIe, continuera sa marche. Dans les familles on voit des enfants qui ressemblent à un oncle ou à une tante, à un grand-père ou à une aïeule. Le XXe siècle se réclamera-t-il de Voltaire et de Rousseau, ou bien demandera-t-il des principes de vie morale à Bossuet et à Pascal ? Par l'énergie et le talent avec lequel ils formuleront leur idéal, les catholiques pourront faire, peut-être, que cette seconde hypothèse se réalise. Directement ou indirectement, alors même qu'on paraîtra les dédaigner, nos écrivains modifieront, dans une certaine mesure, ce qu'on appelle le mouvement des idées. Si on dépouillait nos contemporains les plus illustres de ce qu'ils doivent à Veuillot, ils éprouveraient sans doute une humiliation salutaire.

Indépendamment de cette action catholique dont il est impossible de prévoir l'étendue et la force, certains signes d'heureux augure apparaissent à l'horizon de la littérature.

Un groupe important d'écrivains contemporains revient franchement à la tradition française, qui est une tradition toute pénétrée de catholicisme. Ils comprennent enfin — pas assez — mais ils comprennent que le romantisme et ses succédanés, le réalisme et le symbolisme décadent, représentent l'invasion de la France par l'esprit anglo-allemand, c'est-à-dire protestant. Après Blücher et Wellington, Gœthe et Byron ont pris possession de notre territoire : leurs successeurs l'occupent encore. C'est précisément l'honneur des

Brunetière, des Faguet, des Lemaître, des Bourget, des Barrès, des Drumont, des Maurras, des Coppée, et de leurs dignes émules, de lutter de toutes leurs forces pour rendre l'âme française à elle-même.

Réussiront-ils dans leur glorieuse entreprise ? Oui, sans aucun doute, mais pas aussi rapidement ni aussi complètement que quelques-uns se plaisent à l'espérer. Un peuple ne répare pas, en quelques années, les fautes qu'il a commises, comme à plaisir, durant deux siècles.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre VI. — De la sensibilité romantique considérée comme auxiliaire de l'intelligence.

Chapitre VII. — La philosophie du romantisme selon Renan.

Chapitre VIII. — La part du protestantisme.

Chapitre IX. — La sensibilité catholique.

CHAPITRE X. — Les romantiques n'ont pas « l'air chrétien »

CHAPITRE XI. — Quelques formes du mal romantique.

CHAPITRE XII. — La religion des grands romantiques.



Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

